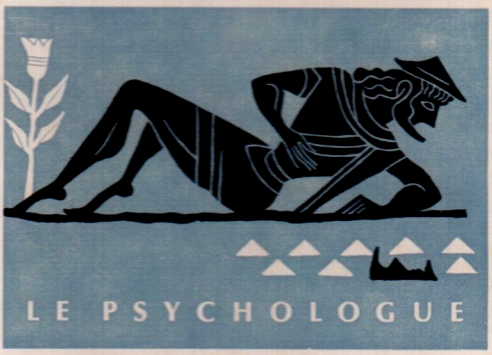
N. RAUSCH DE TRAUBENBERG

LA PRATIQUE DU RORSCHACH

COLLECTION SUP



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

LES PRÉCIS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

LE PSYCHOLOGUE
Section dirigée par Paul FRAISSE

L'ÉDUCATEUR
Section dirigée par Gaston MIALARET

LE SOCIOLOGUE
Section dirigée par Georges BALANDIER

LE LINGUISTE
Section dirigée par André MARTINET

L'HISTORIEN
Section dirigée par Roland MOUSNIER

LE GÉOGRAPHE
Section dirigée par Pierre GEORGE

L'ÉCONOMISTE
Section dirigée par Pierre TABATONI

LE MATHÉMATICIEN
Section dirigée par Jean-Pierre KAHANE

LE PHYSICIEN
Section dirigée par Hubert CURIEN

LE CHIMISTE
Section dirigée par Jacques BÉNARD

PAIDEIA
Bibliothèque pratique
de Psychologie et de Psychopathologie de l'Enfant
dirigée par Georges HEUYER

LES PRÉCIS DES CLASSES SUPÉRIEURES

INITIATION PHILOSOPHIQUE
Section dirigée par Jean LACROIX

LES GRANDS TEXTES
Bibliothèque classique de Philosophie
dirigée par Claude KHODOSS et Jean LAUBIER

PHILOSOPHES

« LE PSYCHOLOGUE »
Section dirigée par Paul FRAISSE

42

LA PRATIQUE DU RORSCHACH

par

NINA RAUSCH DE TRAUBENBERG

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard Saint-Germain, Paris
1970

Dépôt légal. — 1re édition : 1er trimestre 1970
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays
© 1970, *Presses Universitaires de France*

INTRODUCTION

Cet ouvrage a pour objectif l'exposé des données de base sur lesquelles est fondée l'interprétation du test de Rorschach, celle-ci devant refléter une exploitation maximale des données multidimensionnelles du test. La richesse et la complexité mêmes de ces données ont bien souvent conduit à une utilisation limitée, voire fragmentaire, de celles-ci, ramenant ainsi le travail quotidien de l'interprétation à l'application automatique d'un certain nombre de signes, véritables recettes psychologiques. Il va sans dire que la limitation apportée ainsi est préjudiciable à la pratique psychologique, à la recherche pure et encore plus à la réflexion théorique.

Rorschach lui-même a préconisé l'étude de l'interaction des facteurs et seule cette interaction donne au test ce caractère de situation privilégiée au cours de laquelle alternent et coexistent les processus perceptifs et les processus dynamiques. Bien qu'il nous soit impossible de développer ici ces questions, il nous paraît indispensable de rappeler brièvement comment s'est imposée l'approche multidimensionnelle de l'épreuve à travers la succession des travaux concernant le test.

Rorschach, médecin psychiatre appartenant à un milieu médical très attaché aux premiers développements de la psychanalyse en Suisse, artiste à ses heures, cherchait à comprendre les capacités créatrices de l'individu et la manière dont elles s'inscrivaient dans la dynamique de la personnalité. Il a travaillé, très isolé, durant dix ans à une expérience psychologique sur « l'interprétation libre

des formes fortuites » et cette expérience « perceptive et formelle » s'est révélée « à maints égards de grande valeur, à savoir comme test de recherche théorique et comme test de diagnostic ». Les conclusions sont « à prendre comme autant de résultats empiriques » et non « comme des déductions théoriques ». Rorschach était le premier à utiliser des stimuli visuels pour l'étude de la personnalité et il s'est montré aussi modeste que prudent au niveau des formulations théoriques que ces résultats autorisaient ; à aucun moment il n'a affirmé que son test permette de saisir l'ensemble de la personnalité. L'interprétation qu'il en propose découle de l'interaction des données entre elles, de leurs rapports respectifs, une variable n'ayant de signification réelle que par rapport au contexte global. C'est cette interdépendance de facteurs qui reflète l'organisation dynamique de la personnalité.

Durant une assez longue période, l'épreuve va être appliquée par psychiatres et psychologues dans le but d'une contribution au diagnostic psychiatrique basée sur des listes de signes ou des configurations de facteurs ; application, symbolisation, interprétation seront standardisées au maximum afin de rendre la validation des résultats possible. L'échec relatif des tentatives de validation entreprises relève de plusieurs raisons et entre autres de la non-utilisation des aspects qualitatifs et de la réduction à un nombre limité de variables isolées. Par ailleurs, l'insistance sur le pathologique rend difficile *de facto* l'étude du mécanisme de la réponse.

L'utilisation du test dans les études portant sur l'évolution de la perception ouvre une nouvelle voie d'approche des processus perceptifs et éclaire le rapport entre perception, représentation et affectivité (Dworetzki, 1939). Les études normatives sur le Rorschach d'enfant (Ford, Ames et coll. ; Beizmann) sont suivies d'études longitudinales dont l'apport est déterminant pour la mise en évidence des mécanismes psychologiques sous-jacents aux

réponses. Les recherches en anthropologie confirment l'intérêt d'une investigation psychologique des sujets non malades. Des études expérimentales et factorielles permettent la vérification d'hypothèses concernant le rationnel de certaines réponses et si le test est peu utilisé en tant qu'instrument de recherche au niveau de la personnalité, il l'est dans les travaux portant sur l'influence du type de personnalité sur la perception (Eysenck, Blake et Ramsey et Witkin et coll.).

Les processus perceptifs ont donc été assez largement étudiés mais qu'en est-il des processus dynamiques sous-jacents ?

Rorschach lui-même avait montré le chemin de cette étude en distinguant les significations manifestes et latentes des contenus et en se référant à une perspective psychanalytique dans l'interprétation donnée en aveugle du protocole pris par Oberholzer, travail publié à titre posthume.

Un clinicien, Lagache, va insister sur la situation instaurée par le test, situation de « rêverie imageante » où le sujet témoigne d'une plasticité lui permettant de se laisser aller à une attitude « déréalisante » au cours de l'épreuve. F. Minkowska met en lumière la valeur interprétative du langage, considérant le test comme une « expérience existentielle ».

Trop souvent, par ailleurs, une interprétation dite « dynamique » se limite à l'étude de la valeur symbolique de contenus isolés, ce qui est plus nuisible qu'utile à la compréhension de l'ensemble.

Or toutes les réponses au test sont des « perceptions sensorielles complétées subjectivement », mais elles sont complétées à des degrés très variables en tant que simples associations de similarité formelle ou associations plus complexes avec quelque chose qui a été *vécu (erlebt)*, ressenti affectivement, désiré ou craint.

Les différents déterminants utilisés par le sujet dans ses

réponses reflèteront donc ses capacités à s'adapter à l'objet stimulus et aux qualités perceptives de celui-ci, mais également son aptitude à s'en dégager et à puiser dans son expérience, expérience qui peut dans les cas pathologiques être envahissante et déréalisante et qui peut donc permettre, ou ne pas permettre, ou retarder l'ajustement au stimulus. Imperceptiblement, le sujet face aux planches passe par trois phases successives, mais leur expression dans la réponse ne permet pas toujours de les délimiter. La régulation interne est essentielle pour juger du caractère normal ou pathologique du produit final, elle se voit à l'intérieur d'une seule réponse d'autant plus aisément que celle-ci subit des transformations spontanées ; elle se voit également dans la succession immédiate des réponses, dans l'articulation des différents facteurs entre eux et dans le déroulement du « discours projectif » qu'est l'épreuve.

Les réponses représentent un éventail d'attitudes qui vont du perceptif au projectif, du perçu au vécu, reflétant par cela même les modalités d'action, de relation du sujet avec les différentes situations auxquelles il est confronté. Dans chacune des réponses, les deux aspects perceptif et projectif ont un poids relatif difficile à évaluer, en cela elles constituent un terrain de rencontre, un mode d'articulation entre les deux types de réaction.

C'est celle oscillation entre le perceptif et le projectif que les psychologues de l'école de Rapaport ont mis au cœur de leur réflexion théorique sur la psychologie projective. Peu connue en France, cette école américaine apporte dès 1946, par la voix de Rapaport, une contribution déterminante aux fondements de l'interprétation du test de Rorschach.

Schachtel, dès 1943, et Schafer, dès 1954, complètent et élargissent les perspectives de Rapaport : Schachtel insiste sur la manière dont le sujet définit la situation d'examen et les répercussions de ses attitudes sur les ré-

sultats. Schafer, dans son étude sur l'interprétation psychanalytique du Rorschach, propose un cadre conceptuel permettant d'articuler en un ensemble théorique cohérent l'oscillation entre l'aspect projectif et l'aspect perceptif des réponses ; ceci aussi bien au niveau des données formelles qu'à celui de l'interprétation thématique du contenu de l'analyse de la situation relationnelle psychologue-sujet.

Schafer situe le déroulement du test dans un « continuum psychique » caractérisé par l'oscillation du niveau de fonctionnement de la conscience ; le sujet opère un *shift*, passe d'un niveau primaire ou narcissique de fonctionnement, où le stimulus induit une rêverie proche d'un état onirique, à un niveau secondaire de fonctionnement, où le stimulus provoque une réaction perceptivo-verbale contrôlée, proche du niveau de la perception objective. Les glissements d'un niveau de fonctionnement à un autre, insensibles pour le sujet, sont provoqués par les réactions propres à sa personnalité face à l'ensemble des stimuli présents dans le test.

Ainsi la totalité des facteurs caractérisant les réponses s'inscrit dans une oscillation de mouvements « régrédients ou progrédients » où le jeu des mécanismes défensifs et adaptatifs rend compte de la variété des combinaisons dans l'organisation interne des trois phases de la réponse et dans la totalité du test. Le poids relatif des processus secondaires d'adaptation à la réalité et des processus primaires de retour à un plaisir narcissique est très variable. Schafer reprend les données proposées intuitivement par Rorschach apportant à l'interprétation des « mouvements » à l'intérieur du test, si remarquablement exploités par le psychiatre suisse, la justification théorique et méthodologique qui a si longtemps manqué. Des quelques essais de cadrer théoriquement le processus de la réponse Rorschach, celui-ci nous paraît présenter les mérites d'une explication rationnelle de la convergence des facteurs perceptifs et dynamiques dans la réponse.

Dans les pages qui suivent, nous nous sommes efforcés de dégager et d'expliquer les mécanismes qui sont à la base de l'interprétation. Dans la mesure du possible, nous avons éclairé la valeur interprétative de chacun des facteurs en analysant le mécanisme qui le produit et le contexte clinique et génétique de son apparition. Si nous avons distingué les catégories isolées de réponses pour en dégager la signification, c'est pour les replacer dans le contexte où elles prennent alors leur véritable valeur interprétative.

Nous avons délibérément opté pour une explication aussi large que possible des facteurs en utilisant les travaux français, mais surtout étrangers, anglo-saxons en particulier, peu connus des lecteurs français, et de ce fait nous avons négligé quelque peu ce qui relève du manuel d'introduction, estimant nous adresser à un public déjà informé des grandes lignes du test ; nous signalons l'existence de deux manuels édités au C.P.A., manuels qui peuvent servir de guide pour le début des cotations : celui de N. Canivet et celui de C. Beizmann. Aucun livre du reste ne peut remplacer des travaux pratiques et cette phase de l'apprentissage, absolument indispensable, constitue le fond même de la formation de base en matière de test de Rorschach.

Les limites imposées à cet ouvrage font que l'aspect interprétatif n'a pas pu y être suffisamment développé, notre choix s'étant porté sur la mise en évidence du rationnel des situations, et qu'il n'a pas été possible d'y intégrer l'exposé d'un protocole à titre de démonstration de la démarche interprétative. *A fortiori*, il était impossible de présenter les différents champs d'utilisation du test et les problèmes de validation de l'épreuve.

Ce livre voudrait être essentiellement un outil de travail pratique, mais aussi un moyen de faire découvrir la richesse des données du test à ceux qui en ont le désir.

CONDITIONS D'APPLICATION

Nous faisons nôtres certaines hypothèses sur la manière de vivre et de définir la situation de passation du test de Rorschach, en particulier celles concernant la situation de dépendance face à l'autorité et à la pression extérieure ; il nous semble important d'en tenir compte au niveau de l'examen lui-même. Les dispositions que nous pouvons prendre sont souvent limitées par le contexte de notre activité professionnelle, comme elles sont en partie tributaires de notre propre personnalité : en tout état de cause, il est essentiel d'assurer au sujet une ambiance calme, une disponibilité suffisante, une attention personnelle sans implications outrancières de notre part. Il faut avoir pris connaissance des motifs de l'examen et du dossier entier du sujet préalablement à l'examen et ne pas limiter celui-ci à la passation du Rorschach : même si la demande ne concerne que ce test, il convient de la faire précéder de dessins, d'entretiens ou d'autres épreuves de façon à établir un contact valable avant la présentation des planches. D'une façon générale et dans le cas de bilans psychologiques complets ou de batteries de tests, le Rorschach ne se fera jamais en premier ni après un T.A.T. par exemple, car il arrive alors que la consigne d'élaborer des récits soit implicitement conservée par le sujet et utilisée lors du Rorschach. La vulgarisation des tests de personnalité fait que certains sujets pensent savoir de quoi il s'agit et surtout considèrent que le test est pour les « fous ».

Il est préférable de perdre le temps nécessaire à rétablir la situation plutôt que d'appliquer l'épreuve dans ces conditions. D'une manière générale, l'examinateur doit tenter de réduire les réactions anxieuses du sujet, de démystifier la situation s'il y a lieu, mais de conserver suffisamment de fermeté pour une application valable de l'épreuve.

1. Consignes du test

Le sujet est installé de préférence à gauche et un peu devant l'examinateur pour faciliter l'observation du comportement (ceci en fonction de la source de lumière) ; la position face à l'examinateur, très courante dans la pratique, est à déconseiller, les sujets se sentant davantage en situation d'examen et sous une surveillance impérieuse.

Le tas des dix planches placées à l'envers est en vue sur la table et l'examinateur présente au sujet les planches par ordre et une à une en position droite. Il utilise la consigne verbale qu'il a adoptée et déclenche le chronomètre qui est de préférence caché.

De grandes différences de points de vue existent en ce qui concerne les instructions à donner, et celles-ci oscillent entre cinq mots ou dix lignes complètes. La consigne originale de Rorschach est la plus courte : *Qu'est-ce que cela pourrait être ?*, celle de Alcock est la plus longue. Les différences portent sur la description des planches et la décomposition du travail que le sujet aura à faire — prendre, regarder aussi longtemps que vous voulez, retourner, la redonner à l'examinateur —, également sur les verbes « ce que cela représente » ou « à quoi cela ressemble ». Le but des consignes est de stimuler le sujet dans une activité qui ne lui est pas familière en lui laissant une impression de liberté et en évitant d'induire telle ou telle

manière de faire. Dans ce cas, une consigne impersonnelle est de rigueur, donnée au conditionnel et avec le moins de précisions possible ; au cas où cette neutralité semblerait bloquer le sujet, il est possible de rentrer plus directement dans la situation, de dire que le temps est libre, qu'il n'y a pas de mauvaises réponses et de fournir quelques encouragements supplémentaires. L'intervention est d'autant plus souhaitable que le sujet est bloqué ou très jeune, encore qu'il faille prendre garde à ne pas déformer l'attitude fondamentale du sujet dans ce type de situations. Si l'adoption d'une consigne rigoureuse est nécessaire dans les examens de recherche comparative, un assouplissement de l'attitude est parfois souhaitable afin d'obtenir un matériel clinique plus explicite. En tout état de cause, il faut tenir compte de la consigne utilisée dans l'évaluation de certaines réactions individuelles.

2. Prise du protocole

Elle se fait *ad verbatum* : exclamations, commentaires qualitatifs, réponses, hésitations doivent être notés aussi précisément que possible ainsi que les changements de position de la planche, l'intervalle de temps écoulé entre la présentation de la planche et la première réponse cotable ainsi que la durée de passation de la planche. Les observations de comportement sont également à noter au moment où celui-ci est inhabituel, où le sujet se met à rire, à rêver, à s'agiter. Le fait d'écrire ce que dit le sujet et de noter les temps peut étonner ou gêner et il convient parfois de s'en expliquer.

L'usage, en France, ne suppose pas d'interventions en cours de passation, mais ce genre de pratique peut être laissé au sens clinique et au doigté des psychologues. Il serait exagéré d'édicter des règles fixes sur ce point d'autant plus que certaines catégories de malades, enfants

instables ou psychotiques, malades mentaux, adoptent des conduites tellement mobiles qu'il est nécessaire de les préciser sur le moment ou de les tranquilliser en général : l'essentiel est de toujours contrôler la situation. Toute intervention de l'examinateur doit être indiquée sur le

Pl. I

protocole, celui-ci étant transcrit de préférence sur des feuilles doubles en gardant une place pour les éléments qui seront donnés à l'enquête d'une part et pour les symboles de cotation d'autre part : les dispositions n'ont en soi aucune importance, elles visent à faciliter la lecture et l'analyse des réponses et doivent permettre de distinguer la production du sujet, ses observations et hésitations et les interventions de l'examinateur : exemple de réponses données à la planche I, les éléments de l'enquête peuvent être placés à la suite des réponses, mais entre parenthèses.

Réponses	*Enquête*	*Cotations*
1. 20″ ... je ne suis pas très imaginative... c'est une tache d'encre... Il y a la symétrie... On peut regarder dans tous les sens ? V < Λ	« La forme étalée de l'ensemble. C'est tout. »	Critique subj. Rem. Sym. G F ± Fgt
2. Ah, un papillon bien sûr, aux ailes déchiquetées.	« Le tout, le corps au milieu, les ailes. »	G F + A |*Ban*
3. < Λ On peut imaginer deux Pères Noël portant un sac pour les cheminées... ou encore	« Sur les côtés avec leurs capes, ils se dépêchent. »	G K (H)
4. une caricature, genre Cyrano de Bergerac.	D latéral.	D F + Hd
5. < Les bords ici, ici font penser à une côte géographique, en Bretagne par là... C'est tout je crois... c'est curieux. 3′ 10″	Dd de bordure latéral ext. inf.	Dd F ± Géo

3. Enquête

Elle est nécessaire pour faire préciser « la base du concept » de la réponse du sujet, la part de tel ou tel élément de la structure perceptive du stimulus dans chacune des réponses. Elle est inutile lorsque le sujet indique d'une façon claire et spontanée le bien-fondé de ses réponses, mais il est rare qu'il en soit ainsi. L'enquête est une étape très importante, aussi importante que la réaction spontanée, mais elle est très différente de celle-ci et en cela elle peut surprendre le sujet que l'on avait placé dans une situation

de liberté et à qui il est demandé ensuite des justifications. Il faut donc en premier lieu éviter que le sujet ait l'impression d'avoir à se justifier ou d'avoir donné des réponses mauvaises — puisqu'on les reprend — et poser les questions d'une manière adéquate.

La notion même de l'enquête peut se discuter au niveau du but poursuivi, du moment choisi, de la systématisation à apporter, et de la technique utilisée.

Pour certains auteurs, il s'agit d'obtenir du sujet un effort d'introspection suffisant pour permettre l'interprétation à travers la cotation de la réponse. Pour d'autres l'enquête a pour second objectif d'apporter des éléments nouveaux qui ont été réfrénés lors de la passation spontanée. De toute manière, l'enquête doit fournir des éclaircissements sur les interprétations sans incriminer le sujet pour ses insuffisances ni le valoriser à travers les améliorations qu'il peut alors faire apparaître.

Quant au moment de l'enquête, il varie suivant les auteurs. La pratique européenne a consacré l'usage de l'enquête en fin de test, alors que certains auteurs américains des plus compétents la font après chaque planche (Rapaport, Ames), ou même après chaque réponse. La verbalisation utilisée pour mener à bien l'enquête doit être particulièrement prudente lorsque celle-ci est faite après chaque planche de façon à ne pas influencer l'interprétation à suivre.

L'enquête doit-elle être systématique, concerner chacune des réponses et les trois aspects, localisation, déterminant et contenu de celles-ci, ou doit-elle être réservée aux réponses spontanément mal explicitées ou trop vaguement formulées ? Rorschach semblait l'avoir réservée aux réponses mal définies et surtout aux réponses couleurs de façon à élucider l'importance relative des facteurs couleur et forme. Rapaport, Schachtel l'imitent sur ce point. A l'opposé, Klopfer préconise l'enquête systématique, détaillée suivant une technique très précise

aboutissant souvent à un véritable protocole additionnel. Il y a, dans cette manière de faire, un grand risque : celui de déformer la perception spontanée et celui de renforcer chez le sujet la méfiance concernant « l'examen ». De toute évidence, l'enquête minimum comporte aussi des inconvénients, celui de se priver de précisions complémentaires et d'élaborations secondaires. L'attitude envers l'enquête est fonction de l'expérience de l'examinateur et aussi de sa tolérance à l'ambiguïté, certains forçant les sujets jusque dans leurs retranchements pour obtenir des appréciations permettant les cotations, d'autres respectant, peut-être trop, l'expression manifeste donnée.

L'enquête étant souvent difficile à mener, les débutants doivent la faire systématiquement tant qu'ils n'ont pas acquis une vaste expérience des réactions et attitudes possibles à propos de diverses caractéristiques des réponses ; ils peuvent alors limiter l'investigation suivant les cas et les conditions.

4. Technique de l'enquête

Elle est verbale dans la majorité des cas et graphique dans certains cas particuliers tels les examens de jeunes enfants (C. Beizmann).

La technique verbale porte sur la localisation des réponses par le moyen de questions directes : « Le papillon, où est-il, où l'avez-vous vu ? » Il est possible qu'un déplacement soit intervenu entre les deux moments et il faut le noter. L'enquête portant sur l'élément qui a déterminé la réponse est plus délicate et doit se faire par le moyen de questions ne mettant pas directement en jeu le facteur recherché. Ainsi :

— s'il s'agit d'élucider la part de la couleur dans un percept où elle n'est pas indispensable comme dans le D rouge médian de III, il faut dire : « Si c'était

gris comme le reste, verriez-vous le nœud papillon ? » La réponse est parfois neutre ou affirmative que « le rouge fait beaucoup plus décoration », « qu'il est important » ou « inutile », « qu'il y a des nœuds papillons noirs », etc. ;

— l'investigation est nettement plus difficile lorsqu'il s'agit d'explosions ou de feux d'artifice où une distinction est à opérer entre la primauté de la couleur — C — ou de l'impression de voler en éclats — kob — comme à II ou à X. Le langage du sujet est alors important, les mots utilisés en premier ou en commentaire, sa manière de paraphraser est décisive. On peut s'aider aussi de planches originales mais photographiées, donc toutes en gris et noir, sans couleur ;

— l'influence du dégradé — E — dans une réponse à VI « peau de bête » est assez aisée à faire apparaître en demandant « si cela avait été gris uni, l'auriez-vous vu ? », ce percept pouvant être aussi bien dû aux contours qu'au mélange de formes et d'impressions de dégradé ;

— une distinction difficile est celle des Clob et des C′ (couleur noire) ; c'est la tonalité affective qui doit être dégagée, l'impression effrayante, menaçante, envahissante ou la simple participation de la couleur noire ;

— en ce qui concerne les kinesthésies humaines, il faut d'abord poser la question « comment les voyez-vous ? » et manœuvrer pour avoir le plus de renseignements sur l'attitude et les relations des personnages, ceci au cas où l'impression kinesthésique n'a pas été explicitée spontanément par un verbe actif.

En règle générale, lorsque l'enquête n'apporte pas d'éléments très précis, il faut se fier au contexte global et coter la réponse sur laquelle on hésite en fonction des réactions préférentielles du sujet ; si on hésite

à coter une réponse en kinesthésie, la coter telle si le protocole en comporte déjà plusieurs.

Une nouvelle technique d'enquête — par comparaisons successives — a été proposée par Baughman avec présentation au sujet de six modèles de la même planche où des modifications de structure, de couleur, d'estompage, de figure-fond sont réalisées et facilitent la décision du sujet.

5. Enquête dite « des limites »

L'enquête dite « des limites » a été proposée par B. Klopfer (1942), pour provoquer des réactions dans des directions précises évitées par le sujet. L'enquête est ici nettement directive et la pression exercée est systématique et contrôlée, elle a d'autant plus d'importance que le protocole spontané a été restreint et limité.

La technique est difficile à appliquer pour les débutants car elle suppose connues les réactions courantes et les utilisations multiples des déterminants. Elle est à recommander au cas où manquent des réponses dites « banales » telles « la chauve-souris » à V ou « les personnages » à III, ou dans d'autres cas lorsqu'un des déterminants importants n'a jamais été utilisé tel la couleur ou la kinesthésie ou une localisation D par exemple. Les questions peuvent être formulées à trois niveaux : faire indirectement appel à la donnée non utilisée, donner pour tâche précise de l'utiliser ou enfin suggérer un concept précis et en demander l'élaboration.

Cette phase « des limites » est très différente de l'enquête normale et elle facilite la distinction des sujets inhibés, craignant le jugement d'autrui, d'avec ceux dont la vision du monde extérieur est particulière, voire autistique.

6. Choix préférentiel

Il est utile, une fois le test terminé, de faire choisir au sujet les deux planches « préférées » ou qui lui « plaisent le plus » et les deux planches qui lui « déplaisent le plus », en prenant bien soin d'orienter sa décision sur une préférence de goût et non la conscience d'avoir réussi l'interprétation. Ces choix constituent une indication sup-

plémentaire sur les attitudes répressives ou la sensibilité émotionnelle retenue des sujets. Des choix basés sur des attitudes affectives — la peur ou la joie — ou sur des associations précises — père-mère — peuvent également être demandés, surtout aux enfants dont les désignations sont particulièrement instructives.

La passation terminée, les réponses obtenues sont dépouillées sous l'angle de la localisation, du déterminant, du contenu et du caractère de fréquence ; les réactions qualitatives, si riches en apports, sont soulignées ou notées ; tout ce travail est fait en l'absence du sujet.

I

MODE D'ADAPTATION, VERBALISATION, NOMBRE ET RYTHME DES RÉPONSES

1. Mode d'adaptation

Les réactions d'un sujet à la présentation d'une planche sont extrêmement variées et couvrent un champ large de manifestations de comportement. Des modifications dans la posture, la mimique, peuvent intervenir avant toute expression verbale : celle-ci peut être du niveau des simples exclamations : « oh! la! la! ça alors », ou appréciations subjectives : « Cela me plaît », « quelle horreur », teintées de critiques de la situation : « ce sont des choses bien laides que vous me montrez là », comme elle peut comporter immédiatement une interprétation, autrement dit une réponse formelle, un substantif, amené isolément — « un papillon », « des armoiries » pour I — ou intégré dans un contexte plus ou moins complet, tel : « cela donne l'impression, l'impression de quelque chose d'ouvert, des ailes ouvertes, d'un oiseau qui vole, que l'on a photographié en plein vol ».

Il est très important de noter ces différents modes

d'adaptation à la tâche car ils peuvent être sporadiques, destinés uniquement à masquer un désarroi particulier à une planche, ou peuvent refléter la manière de faire constante du sujet. Celui-ci abordera la situation subjectivement pour mieux la maîtriser ou au contraire cherchera refuge dans un cliché neutre évitant une participation personnelle — telle la réponse « papillon » — ou s'en prendra immédiatement à la situation et à l'examinateur pour justifier sa difficulté à répondre. La manière d'aborder les planches est fonction de tout un ensemble de données et en particulier de la liberté et du besoin d'expression du sujet ; certains seront ouverts, curieux, d'autres méfiants et réticents. La verbalisation, la manière d'amener la réponse, le contexte de celle-ci reflètent fort bien ces attitudes ; celles-ci peuvent être modifiées au long de l'épreuve, leur mobilité ou leur rigidité sont des indications précieuses sur l'organisation des modes défensifs de la personnalité.

Les commentaires qualitatifs correspondent souvent à des réactions de fuite ou des essais pour gagner du temps alors que la manière d'amener une image, une réponse formelle, qui sera cotable, rend compte du niveau du processus interprétatif. Celui-ci est très proche d'une perception formelle simple lorsque l'image est décrite avec précision et minutie et que le sujet manifeste une conscience aiguë de l'élaboration de la tache qu'il a devant lui : à I « je distingue ici les ailes, le corps, la tête, les antennes d'un papillon, les ailes sont un peu déchiquetées et les yeux ne sont pas suffisamment marqués » ; le sujet reste très proche de la structure de l'objet, il colle à sa réalité et la décrit, le processus est ici descriptif, perceptif. Dans d'autres réactions, le processus est nettement interprétatif, le sujet apportant une image plus personnelle, plus éloignée du stimulus, somme toute plus projective, valable sur le plan formel ou non : à I « c'est un papillon de nuit, non un oiseau de proie, de ces vam-

pires qui sont dangereux, malfaisants ». Le percept de base est le même, celui d'un animal ailé, mais il est très différemment traité et cette différence est capitale : on peut supposer que le premier sujet craint de se laisser aller à l'imagination et préfère se maintenir au niveau de la réalité objective alors que le second livre son anxiété d'une façon plus franche en l'intégrant dans un percept. Le second en fait répond à notre demande car il « interprète » alors que le premier ne fait que « décrire ». Le premier est souvent très conscient du travail qu'il fait, il l'est trop même, et aucune créativité ne peut se faire jour ; le second perd conscience du fait qu'il se trouve devant un simple objet et apporte des idées, des craintes qui sont les siennes et font ici irruption.

Dans d'autres cas, le sujet non seulement s'en tient aux données objectives de la planche, mais croit à la réalité déterminée de celle-ci et demande naïvement : « Vous, vous savez ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? » On observe cette attitude chez les malades organiques, les enfants jeunes, les débiles exogènes et les adultes de niveau socio-culturel peu élevé. Tous cherchent à découvrir la signification précise de la tache alors qu'on leur suggère d'apporter l'éventail d'interprétations personnelles qui pourrait être le leur.

Les distinctions des modes d'adaptation visibles au travers de la verbalisation s'interprètent au niveau des modes de pensée, car chercher à « découvrir » la réalité est un mode primitif, animiste, alors que l'interprétation correspond à un mode de pensée plus élaboré.

2. VERBALISATION

La verbalisation, plus exactement les particularités du langage, son style, sa structure sont également très révélateurs de la manière d'être du sujet : ainsi l'on peut

noter chez certains une expression limitée aux substantifs qu'ils égrènent sans qu'aucun adverbe ou adjectif n'apparaisse et sans qu'il y ait de rapports ou de relations entre les éléments. C'est souvent l'effet d'une attitude répressive ou d'une opposition à la situation ou encore d'une distanciation hautaine par rapport à l'épreuve et ce qu'elle suppose. Pour d'autres les réactions sont inverses, les phrases sont très complètes, touffues même, il est difficile d'y retrouver la réponse à coter tant les éléments s'enchevêtrent, et dégager l'essentiel du secondaire est délicat. Le sujet est à l'image de sa phrase, assez confus, peut-être ambivalent tiraillé ou très imaginatif, mobile dans ses associations et imprécis dans ses formulations. Le style haché de certaines phrases fera penser à une crispation due à la crainte d'être jugé ou à la présence de barrages idéationnels et à un contrôle sur l'expression libre ; il faudra noter alors les planches qui provoquent ce type de conduite verbale.

Il est certain que, comme le dit F. Minkowska, « le choix des expressions du langage n'est pas dû au hasard mais pousse ses racines jusqu'au fond de la personnalité du sujet » et que la verbalisation laisse présager de l'orientation psychologique de certains sujets dans la mesure où elle est précise, recherchée, désordonnée ou hésitante.

3. Positions de la planche

La planche donnée en position droite au sujet peut être retournée soit immédiatement et avec brusquerie soit systématiquement et avec lenteur, le sujet y est convié ou pas selon la consigne utilisée ; dans certains cas où les conditions d'examen sont mauvaises et où le sujet est inhibé, réticent, il peut être utile d'intervenir en encourageant à la rotation des planches. Les quatre positions sont ∧ — droite —, ∨ — inversée —, < > — latérales —,

des positions obliques sont possibles, une rotation complète peut être marquée par une spirale ; des positions aberrantes telles que la position horizontale au niveau du regard ou au-dessus de la tête pour voir des « effets » sont parfois observées. Le nombre de retournements et la présence de nombreuses rotations sont des éléments précieux dans l'évaluation des effets qualitatifs produits par une planche ou dans l'estimation des traits de caractère, par exemple instable et opposant : retournements nombreux et rapides, appliqué et méthodique : rotations systématiques et lentes.

4. Facteurs temps : rapidité et rythme

Dans la manière d'aborder l'interprétation le facteur temps joue un grand rôle aussi bien en ce qui concerne le temps total de l'épreuve que celui mis à interpréter chacune des planches ou encore celui nécessaire à formuler une première réponse à la présentation de la planche ; en plus de ces données absolues ce qui nous intéresse c'est la constance ou la variabilité des deux derniers temps d'une planche à l'autre et ceci en relation étroite avec le nombre des réponses et le nombre des renversements.

— Le *temps total* correspond à la durée totale de l'épreuve, enquête et choix exclus ; il est approximativement de 20 à 30 minutes pour un protocole de 30 à 40 réponses. Ce total divisé par le nombre de réponses donne un *temps par réponse* qui normalement n'excède pas 45-60 secondes ; trop court, il peut signifier mobilité des associations voire relâchement du contrôle, trop long, inhibition ou lenteur idéationnelle.

— Le *temps de latence* ou temps mis à donner la première réponse cotable, à chaque planche, peut être très variable suivant les difficultés objectives des planches,

ce qu'elles suscitent comme réactions et les modes d'adaptation des sujets : un temps rapide de 10 secondes est rarement maintenu à toutes les planches, la réaction est souvent banale dans ce cas, alors qu'un temps long peut indiquer la réflexion et amener des combinaisons riches ou, en présence de réponses conventionnelles, signifier l'inhibition et l'indécision. Ces délais de mise en train peuvent varier suivant les caractéristiques chromatiques des planches et on distingue alors les temps aux planches noires, noires et rouges ou couleurs, ils peuvent différer aussi suivant les significations évoquées et l'intensité de l'appel émotionnel.

C'est essentiellement la *variabilité* des temps qui nous intéressera, variabilité indiquant la résonance du sujet à la diversité des situations, trop intense elle montre son incapacité à neutraliser ses réactions et inexistante elle donne la mesure de sa constance et de sa maîtrise. Les réactions qualitatives appelées chocs ou équivalents de choc indiquant une stupeur associative sont au premier chef visibles à travers le rallongement des temps de latence et les retournements.

— Le *temps par planche* est un élément différent affinant le temps par réponse ; la structure perceptive de certaines planches peut faciliter ou bloquer la fluidité associative, provoquer une rétraction de l'imagination donc une réduction des réponses — comme à VI ou à IX — en présence d'une attitude appliquée se reflétant dans un temps égal à celui utilisé pour une planche facilitant la productivité comme X.

— D'autres évaluations du facteur temps peuvent être mises en place mais la question principale sera de savoir si le temps est fonction du stimulus ou fonction du rythme individuel, des inhibitions, blocages ou des besoins d'expression.

— L'utilisation du chronomètre aux fins d'enregistrement de tous les facteurs temps doit être aussi discrète

que possible et il est préférable de se priver de ces précisions plutôt que de bloquer le sujet dans ses interprétations.

5. Réponses cotables

La réponse n'est cotable que si elle se prête à l'évaluation sous l'angle des quatre catégories, localisation, déterminant, concept et caractère banal ou non. Toutes les réponses comportant un substantif sont cotables même si celui-ci est amené sous forme interrogative ou négative, par exemple : « ce n'est pas une feuille, non », « serait-ce un papillon ? », ou encore sous deux alternatives : « papillon ou feuille ». Une seule réponse peut donner lieu à plusieurs cotations lorsque l'image fournie est déterminée par plusieurs éléments comme dans II : « le départ d'une fusée les flammes à l'arrière, à travers des nuages d'orage », une seule cotation ne pouvant rendre compte de la richesse de l'engramme qui contient aussi bien un élément formel qu'un élément ressenti et qu'un élément de couleur : le souci de faire apparaître les différents éléments ne doit pas faire perdre de vue l'intégration que le sujet en fait, la combinaison qu'il a réussie et que nous décomposons un peu artificiellement. La décomposition s'impose lorsqu'elle dégage un percept banal — c'est le cas des scènes vues à VIII ou à II cotées en G-FC-Paysage où il faut coter à part les animaux —, elle s'impose aussi lorsqu'un déterminant a été sous-estimé dans la première cotation alors qu'il a une importance certaine pour le sujet comme à II : « des hommes blessés qui luttent, ils ont les genoux ensanglantés : » G K H et D CF Sg. Les décompositions entraînent une augmentation des réponses D ce qui peut faire croire à une aptitude à analyser alors qu'au contraire le sujet a donné des combinaisons, il faut donc n'en user que prudemment. Se méfier de multiplier les cotations lorsque le sujet ne fait que décrire minutieusement les

différentes parties d'une image déjà donnée — III : « des hommes qui soulèvent quelque chose de terre, là leurs têtes, leurs bras, ici les jambes et les chaussures », la seule cotation nécessaire est G K H Ban, le reste n'amène que des précisions.

6. Ne sont pas a coter

Les exclamations, les descriptions, les enjolivements additionnels, les remarques sur la fabrication des taches, les remarques de symétrie, les remarques couleur, les nominations de couleur, les remarques intellectuelles abstraites, les impressions vagues à tonalité subjective. Tous ces éléments ont pourtant leur importance, car ils n'apparaissent pas au hasard dans le test ; il est nécessaire d'en indiquer la présence dans les colonnes, surtout en ce qui concerne les remarques symétrie, couleur, similitude ou les critiques. Les nouvelles réponses données à l'enquête ne sont pas à intégrer dans le protocole, elles peuvent être cotées à part ou quand elles sont très nombreuses, faire l'objet d'un protocole additionnel. Les réponses « taches d'encre » doivent être cotées si l'on n'utilise pas ce terme dans la consigne, alors que les termes « ça monte et ça descend », des points, des lignes, des traits, caractéristiques des productions d'enfants jeunes, sont à considérer à part.

7. Réponses a caractère particulier

Nous ne mentionnerons ici que les réponses nombre et les réponses position : le sujet interprète en fonction de nombres ; par exemple à VII « six », ou aussi « le père et la mère », alors que dans les réponses position le seul déterminant est la position : planche VIII « un homme, une

femme, des enfants qui sortent », réponse d'une adolescente arriérée et schizophrène, ou planche VI : « le pôle Nord et le pôle Sud ». Beaucoup plus couramment les réponses position concernent les contenus anatomiques, à II : « c'est le cœur parce que c'est au milieu », le sujet n'invoquant pas d'autres raisons ; la désorganisation de l'unité corporelle est surtout visible aux planches couleur où la disposition relative « d'organes » tient lieu d'interprétation, ce qui est le propre de malades schizophrènes.

8. Absence de réponse ou refus

L'incapacité de donner une interprétation à une planche est considérée comme un rejet ou un refus de la dite planche ; elle correspond à une perturbation massive et en général soudaine de l'activité associative due aux évocations suscitées par la configuration présentée. L'absence de réponse peut être également interprétée comme un mécanisme de défense, de répression particulièrement intense, mobilisé par le Moi devant des impulsions fortes ou devant une angoisse déstructurante suggérée par la planche.

Les planches qui provoquent le plus fréquemment des refus sont, soit des planches difficiles, IX, VI, VII, IV, soit des planches à signification symbolique particulière. Cette attitude de rejet, blocage véritable ou opposition volontaire, peut être surmontable ou irréductible et c'est à cela que l'on reconnaît le mécanisme déclencheur du refus ; l'enquête et les choix permettent de le découvrir.

9. Nombre total de réponses (R)

Le nombre de réponses cotables ou R reflète la productivité ou le rendement du sujet. Ce nombre est très variable, il peut aller de dix à cent selon les conditions de l'examen,

l'influence de l'examinateur et la richesse imaginative du sujet. Pour les sujets normaux, le nombre moyen de réponses est de 15 à 30 d'après Rorschach, de 30 à 35 avec un écart type de 15,8 d'après Beck, de 37 (percentile 50) pour les hommes et 42 pour les femmes d'après Loosli-Usteri.

Les chiffres donnés dépendent essentiellement du niveau socio-culturel des groupes de sujets, il semble que le R s'élève avec le degré de culture et d'instruction. Cependant certains sujets supérieurement doués et très cultivés ont un souci de combinaison des données tel qu'ils arrivent à intégrer en une réponse par planche les différents éléments et n'aboutissent donc qu'à un R réduit alors que chez d'autres sujets instruits on observe une réticence qui réduit la spontanéité donc la productivité.

Une productivité importante peut être considérée comme un signe d'aisance imaginative et verbale ou aussi de besoin d'expression et de désir de coopération ; dans certains cas elle indique la docilité d'un sujet qui cherche à faire plaisir ou veut prouver son ambition. Une productivité réduite peut être volontaire ou spontanée, refléter la fatigue, la dépression, le manque de moyens ou le blocage et si, chez certains sujets, l'anxiété diminue le R, chez d'autres, elle a un effet contraire. Il est somme toute difficile de donner au nombre absolu des réponses une signification précise et encore moins une signification diagnostique. Il est certain, par contre, que le R dépend en une certaine mesure du motif de l'examen, peut-être plus que de l'intelligence ou du niveau culturel, et qu'il varie aussi suivant l'examinateur et la manière dont le sujet le ressent.

Plus que le nombre total de réponses nous importera la *variabilité* du nombre de réponses par planche, variabilité individuelle certes, mais dépendant aussi de la structure du stimulus ; à ce niveau si l'on sait que la planche X donne lieu à plus de réponses que la planche VII, on sait aussi que c'est en fonction des formes et des contours

plus qu'en fonction des qualités des couleurs (H. M. Grayson ; E. E. Baughman). La variabilité des R, comme celle des temps, nous guidera avec sûreté dans la reconnaissance des difficultés du sujet : difficultés dans l'expression des besoins affectifs ou difficultés de socialisation ou de contrôle des réactions anxieuses ou d'identification.

La manière d'aborder la tâche, la verbalisation, la régularité ou la variabilité des réponses en fonction du temps sont des données dépendant partiellement de la manière dont le sujet vit la situation d'examen ; elles constituent un cadre encore très proche du comportement individuel manifeste mais ayant déjà une signification de structure.

II

LES MODES D'APPRÉHENSION

INTRODUCTION

La réponse donnée à la présentation des planches, que ce soit sous forme d'un seul substantif ou d'une phrase très complète, « une feuille d'arbre » ou « je pense à deux petits lapins face à face, très mignons en train de jouer, pleins de poils, ils se provoquent gentiment », peut être le fruit d'une élaboration recherchée consciemment comme elle peut surgir spontanément, sans aucune tension. Quel que soit le cas, elle se moule dans un cadre, utilisant passivement ou activement les données du stimulus, les brisant et les restructurant. Le cadre de la réponse, l'aire de l'engramme n'est en fait que la localisation de la réponse et le choix des localisations envisagées correspond à ce que Rorschach désignait sous le nom de modes d'appréhension, l'ensemble des modes d'appréhension formant le type d'appréhension.

Les modes d'appréhension n'ont jamais été considérés par Rorschach comme des variables isolées du fond de l'interprétation, c'est-à-dire des « moments associatifs et affectifs » ; l'acte de perception, et l'interprétation qui n'en est qu'un cas particulier, est un tout, voit converger en lui des facteurs intellectuels, affectifs et motivationnels individualisés ou socialisés. Il est cependant indispensable de traiter séparément, en un premier temps, les différents

modes d'appréhension, comme il sera indispensable d'y intégrer, en un deuxième temps, les moments associatifs, imaginaires et affectifs.

Appréhender, percevoir la planche du test et plus largement la situation globale, c'est montrer la manière que l'on a d'aborder le réel des situations quotidiennes; c'est y réagir soit globalement, soit analytiquement, soit par le biais d'attitudes parcellaires, voire inverses à celles supposées. Si le mode d'approche envers le milieu ambiant varie beaucoup d'un individu à l'autre, il est, dans une certaine mesure, conditionné par les caractères structuraux du stimulus, ce qui permet de prévoir les choix topographiques des sujets, enfants ou adultes. Pour Rorschach, les réponses globales (G), utilisant la planche entière, sont données en premier lieu, elles sont suivies par des réponses n'englobant que des sous-ensembles se détachant aisément — ce sont alors des grands détails ou D; surviennent ensuite des images n'exploitant que des parties très réduites des taches, c'est-à-dire des détails de détails (Dd). Il arrivera aussi que l'on utilise les découpes incluant le fond et non la figure et ces détails sont nommés détails blancs (Dbl) alors que dans d'autres cas, des détails très particuliers nommés Do, détails oligophréniques, feront leur apparition.

Nous examinerons donc successivement ces cinq modes de perception en indiquant leur fréquence, les valeurs interprétatives possibles à partir des qualités perceptives du stimulus, des mécanismes mis en œuvre, et en prenant appui sur les données du développement génétique et celles de la psychopathologie.

La récapitulation des différents modes d'appréhension en fonction de leurs rapports, de leur succession et des associations de déterminants nous permettra de caractériser leur rôle de conduites intellectuelles orientées par le dynamisme affectif et pouvant être utilisées comme mécanismes adaptatifs mais aussi défensifs.

1. Réponses globales (G)

« Les réponses globales ou G se définissent d'elles-mêmes » dit Rorschach ; ainsi la planche I vue en « impression de cauchemar », en « papillon », en « Victoire de Samothrace » ou en « danseurs faisant pivoter une femme » est toujours traitée en tant qu'ensemble malgré des différences manifestes dans la composition de la réponse qui est impression générale vague ou articulation d'images définies. Les réponses G constituent 20 à 30 % du nombre total des réponses chez l'adulte.

Analyse du processus de globalisation

L'expérience montre que la réponse globale vient en premier lieu, la donner procure un certain soulagement au sujet et l'on peut se demander ce que signifie cette priorité donnée à l'ensemble. La mainmise sur le stimulus est-elle une réaction au caractère « inhabituel » de la situation ? Est-elle passagère ? Est-elle une mobilisation des possibilités face à l'inconnu avec recours à la socialisation ou à l'imaginaire ? Représente-t-elle une attitude mentale générale ou un mécanisme purement cognitif ? Avant de chercher à répondre à ces questions, demandons-nous si la notion d'unité n'est pas la première à envisager, chacune des planches ayant à des degrés différents, une unité ou un manque d'unité, c'est-à-dire une dispersion. L'unité implique peut-être la solidité comme la dispersion implique la fragilité ; l'individu n'est pas sans en percevoir inconsciemment l'importance et d'emblée il répond à une situation en recherchant l'unité ou en projetant son besoin d'unité ; l'énergie de l'activité associative, base du G pour Rorschach, comporte peut-être ce besoin en même temps que l'effort volontaire de combinaison.

Nous entrons ainsi de plain-pied dans la complexité

du problème, complexité déjà annoncée par Rorschach qui différenciait les valeurs interprétatives des G suivant le caractère immédiat ou successif de la combinaison donnée et les déterminants associés. Cela aura pour avantage de nous garder d'une interprétation automatique des réponses G et nous faire entrevoir la variété des mécanismes les produisant. Le G, acte perceptif, implique le mécanisme cognitif, l'attitude affective et peut être utilisé en tant que mécanisme de défense contre le désarroi ou l'anxiété suscités par la situation.

La diversité des processus conduisant à la globalisation oblige à une étude systématique et multidimensionnelle qui ne sera qu'esquissée ici et devra constituer la base de leur interprétation. Dans ce but, nous analyserons d'abord :

A) les qualités structurales du stimulus donné, et nous rappellerons à ce propos les points essentiels du développement de la perception tels qu'ils se manifestent à travers le test ;
B) les qualités intrinsèques des G : niveau opératoire et niveau de structuration ou d'organisation ;
C) l'intégration associative formelle et motivationnelle de ces réponses.

A) *Qualités structurales du stimulus et développement de la perception*

Les conditions configurales des dix planches sont assez différentes, les taches plus ou moins massives ou dispersées, fermées ou disloquées. Les taches fermées sont I, IV, V, VI, ce sont elles qui induisent le plus de G alors que les taches II, III, VIII, IX et X suscitent — de par leur pattern d'organisation dans l'espace — des réponses plus analytiques que globales ; la planche VII ayant une position intermédiaire donne lieu aussi bien aux G qu'aux D. Dans les G donnés aux planches qui s'y prêtent, l'effort sera moindre que dans les G avancés

aux planches où l'appréhension globale ne s'impose pas.

L'appréhension est fonction du stimulus mais aussi de l'organisation perceptive individuelle et celle-ci obéit aux lois du développement connues par ailleurs : dans le cas du Rorschach, cette organisation intègre les moments affectifs et imaginaires ainsi que Wertheimer et Dworetzki l'ont montré.

— Le travail de Dworetzki, basé sur Claparède, distingue trois étapes dans la perception — perception générale et confuse du tout, perception distincte et analytique des parties et recomposition synthétique de ce tout avec reconnaissance des parties intégrées.

Au niveau du Rorschach, à un premier stade de « globalisation primitive », la perception des taches est globale, indifférenciée, syncrétique : « arbre », « maison », « rideau », elle s'appuie sur l'extension de la tache mais aussi sur les impressions vagues des teintes, sur le sens tactile : « nuages », sur un schéma sommaire : « cercle », « collier », ou sur des réponses *pars pro toto* où il y a généralisation à partir d'un détail : ces différentes réponses montrent l'incapacité à désagréger les ensembles, perçus d'une façon sommaire et schématique. Ce stade nous mène jusqu'à 5 ans où le pourcentage de G atteint 50 %.

Les deux stades suivants mettent en valeur l'évolution de l' « analyse primitive » à l' « analyse logique » ; à ces stades le nombre de G diminue et tombe à 24-30 ou 8 % selon les sources.

Au quatrième stade, nous retrouvons les réponses globales, mais cette fois-ci reposant sur l'articulation synthétique des détails avec parfois une persistance de mécanisme de condensation peut-être d'origine affective.

Si telle est la différenciation des réponses G chez l'enfant, il faut y ajouter pour l'adulte la notion de plasticité des structures, notion que nous retrouverons en parlant de l'intelligence. Les G du premier et du quatrième stade

sont très différents les uns des autres et les adultes peuvent utiliser le stade supérieur mais aussi celui de structuration primitive ou encore passer de l'un à l'autre suivant les nécessités et l'énergie mentale qui est la leur.

— Les travaux de Friedman, eux, ont pour cadre la théorie du développement de Werner : « Le développement procède à partir d'un stade de globalité relative et d'absence de différenciation à un stade de plus grande différenciation, d'articulation et d'intégration hiérarchique ». Il distingue la manière dont les G et D sont formés et moulés par la participation sensorielle ou imaginaire et propose les sept catégories suivantes :

Ga : réponse amorphe dans laquelle la forme de la tache ne joue pas de rôle alors que la couleur importe : « peinture noire » ;

Gv : réponse vague dans laquelle il y a une impression générale diffuse de la planche et une forme indéterminée : « rochers » en II ;

G— : forme définie mais mauvaise : « étoile de mer » en IV ;

DG : généralisation à partir de D « confabulé » : IV « un singe, chinchilla » ;

G médiocre : en réponse à une tache fermée : « chauve-souris » en I ;

G+ : synthèse de tous les éléments en un seul : II « deux hommes qui trinquent » ; VIII « un bateau à voile » ;

G++ : à partir d'une unité, intégration dans un tout bien différencié et unifié : V « un homme déguisé en sauterelle sur des patins, le final d'un spectacle et il y a deux filles dans ses bras ».

L'application de cette cotation aux tests de 160 enfants fait apparaître le principe du développement du non-différencié au bien intégré. Les courbes d'évolution ont la même allure que celles des travaux de Dworetzki et de Beizmann. L'intérêt de ces travaux réside dans l'application de ces critères non seulement aux enfants mais aux malades mentaux et aux adultes normaux, ce qui permet

aux auteurs de dégager la notion de régression perceptive : les schizophrènes, hébéphrènes et catatoniques se situeraient au niveau des enfants de 3 à 5 ans alors que les malades organiques répondraient comme des enfants de 10 ans gardant certaines caractéristiques des enfants très jeunes. Les niveaux génétiques mis ainsi en évidence peuvent caractériser des organisations psychologiques d'adultes.

Ceci met en évidence la notion d'une différence de structure des planches favorisant l'abord en G, celle d'une évolution de la perception avec l'âge et de sa régression dans les atteintes pathologiques ; ces deux notions mettent en valeur l'existence de stades génétiques ou de types d'organisation de G indifférenciés ou très différenciés. Le G apparaît donc à deux reprises mais à partir d'un processus très différent.

B) *Qualités intrinsèques des G : niveaux opératoire et de structuration*

a) *Distinction des G sous l'angle du facteur temporel.* — Rorschach disait la différenciation des G nécessaire et semblait utiliser pour base de distinction la rapidité de mobilisation du processus associatif, autrement dit le facteur temporel. Cependant, il ne mentionne l'importance de l'élément vitesse que dans la distinction entre les G simultanément ou successivement combinatoires.

1) Rorschach distingue et définit :

— les G secondaires confabulatoires — I « une écrevisse » à partir des « pattes » — qu'il recommande de noter DG (du détail au tout, la généralisation hâtive aboutissant à un F—) ;
— les G secondaires successivement combinatoires ;
— les G constructifs avec ou sans intuition (article posthume) ;

— les G secondaires confabulatoires où la combinaison intervient sans égard à la situation respective des parties ;
— les G secondaires contaminés où il y a superposition, fusion de deux perceptions partielles en un tout absurde, réponses caractéristiques de la désorganisation schizophrénique ;
— les G primaires instantanés ;
— les G primaires simultanément combinatoires.

Le terme secondaire veut dire en fait secondairement combinés, la combinaison intervient en second lieu, ce sera le même cas pour la K secondaire où le mouvement n'est pas donné d'emblée mais en second lieu.

Le terme primaire est expliqué par opposition à celui de secondaire et implique le caractère instantané du processus associatif.

2) La distinction des G primaires et secondaires est également faite en fonction du critère temporel par C. Beizmann dans toutes ses recherches portant sur la perception chez l'enfant à travers le Rorschach. « La distinction se ramène en définitive à l'aspect simultané ou bien successif du mode d'organisation spatiale des formes. »

Voici les grandes lignes de cette classification :

— *les globalisations primaires sont :*
  — primaires structurales ou configurales où le contour est décisif : à deux niveaux, synthétique et primitif — « rideau » — ;
  — primaires combinées où la combinaison est apparemment instantanée : l'enquête spécifie le caractère simultané de la mise en relation — II : « deux clowns se tapent les mains comme ça » — ;

— *les globalisations secondaires comportent des :*
  — secondaires combinées où la combinaison des éléments est successive à qualité variable mais à

deux pôles, l'un supérieur constructif — I : « deux hommes, ils enlèvent une femme au milieu » —, l'autre inférieur, par juxtaposition ;

— secondaires confabulées, où le G est déterminé par un détail, exact en soi, tel le « crabe » à I, à cause des pinces ;

— secondaires contaminées où il y a fusion de deux images télescopées dans le temps et dont la combinaison est absurde : ce G est rare, très pathologique chez l'adulte et plus courant chez le jeune enfant où il correspond à une sorte de condensation des percepts.

3) Ce même critère temporel est utilisé par Bohm et par Beck qui abandonnent les termes « primaire, secondaire » et considèrent les G « simples ou instantanés » et les G « organisés » avec des étapes de transition de plus ou moins grande organisation, ceci pour le registre normal, et les G contaminés.

Les G simples ou paresseux sont donnés aux planches V, I, IV, VI qui s'imposent par leur masse et sont difficiles à restructurer d'une façon articulée et synthétique. Les G organisés impliquent activité d'analyse et de synthèse, « l'emprise rapide » reflétant la vigueur des processus. Plus que la qualité intrinsèque des G, Beck valorise l'importance de la mise en rapport des percepts, c'est-à-dire la combinaison des détails entre eux, que les détails soient contigus ou éloignés. Ce processus d'organisation, symbolisé par Z, est en effet extrêmement précieux à connaître car il ne ressort pas forcément dans le codage des localisations alors que son importance psychologique générale et diagnostique est évidente. Pour Beck, Z représente la « fonction intellectuelle » d'une façon plus exacte que le G.

De nombreux auteurs ne tiennent pas compte du facteur temps dans cette distinction, soit qu'ils considèrent

aléatoire de se baser sur la verbalisation et l'enquête de sujets plus ou moins conscients, soit qu'ils utilisent d'autres principes de classification.

L'introduction de techniques expérimentales dans l'étude de ces processus apporte une lumière nouvelle sur l'influence du temps dans l'organisation des G.

C'est en effet le développement dans le temps plus que le produit final qui intéresse Framo présentant les planches du test au tachistoscope avec quatre temps d'exposition. La comparaison des résultats des adultes normaux avec ceux des enfants de différents groupes montre une analogie frappante :

— le G % diminue avec l'augmentation du temps de présentation comme il diminue avec l'âge entre 3 et 10 ans, donc l'augmentation du temps permet l'analyse à l'adulte comme le développement la permet à l'enfant ;
— le G + % (le nombre de réponses intégrées) (catégories synthétiques des G selon Friedman) augmente chez les normaux en fonction du temps alors qu'il reste stationnaire chez les schizophrènes qui ne profitent pas du temps pour améliorer leur organisation, bien que leurs performances initiales aient été voisines de celles des normaux.

b) *Distinction des G sous l'angle du produit final. Structure ou niveau.* — La classification des G de Friedman, ainsi que nous l'avons vu, a pour but de mettre en valeur le caractère différencié ou non, intégré, articulé ou non de l'élaboration qui préside au G — compte tenu de l'association donnée. Moins précise que celle de C. Beizmann, elle est d'application plus aisée pour la pratique courante ; elle a été adaptée et simplifiée par Alcock en Angleterre ; le facteur temps n'y est pas mentionné.

Le remarquable travail de Dworetzki, axé sur le développement de la perception, ne nous paraît pas non plus

reposer sur le critère temporel mais sur la plus ou moins grande articulation des structures :

— la globalisation primitive est en jeu :

1) dans les structures simples valorisant l'étendue sur le fond comme : « arbre ou papillon »,
2) dans les réponses imprécises dues aux teintes grises : « roches, montagnes »,
3) dans les visions schématiques de contours comme cercles « ou colliers »,
4) et les visions bâties sur un détail *pars pro toto* : « maison » ;

— la globalisation supérieure « repose sur des formes bien articulées et sur un processus d'interprétation complexe ». On en trouve quatre modes : bilatéraux, combinés (« deux animaux, au milieu un emblème qu'ils tiennent, le tout en médaillon »), G schématiques supérieurs (« couronne ») ou impressionnistes, dictés par le coloris (« impression de rêve ou de conte »). Ces globalisations-là appartiennent au registre normal alors que les suivantes — G confabulé et G contaminé — sont pathologiques.

Exemples : Contamination. VIII : « des souris qui mangent leurs corps ».
Confabulation. I en G : « un crabe (à cause des pinces) ».

c) *Notion de « primaire et secondaire »*. — De cet ensemble de pratiques, il s'est établi une certaine confusion due non seulement à l'utilisation ou non du critère temporel dans l'analyse du processus G, mais aussi à la terminologie même de « primaire et secondaire », ces termes recouvrant des notions qui, pour le lecteur contemporain, ne sont peut-être pas les mêmes que pour Rorschach.

Nous avons essentiellement en vue d'abord les signi-

fications données à ces notions par Heymans dans la triade caractérielle de retentissement, émotivité, activité : la primarité comporte des réactions psychologiques rapides, superficielles et éphémères qui correspondraient à l'extratension de Jung, et la secondarité, en relation avec l'introversion de Jung, est caractérisée par la lenteur et la profondeur des réactions ayant pour corollaire une systématisation de la vie mentale. Nous retrouvons ici le facteur temporel mais il est utilisé dans un but de différenciation caractérologique et si le primaire est rapide, il est aussi superficiel, alors que le secondaire est lent mais davantage lié au travail mental et aux réactions en profondeur.

En second lieu, nous avons à tenir compte d'une façon tout à fait essentielle de la distinction des processus primaires et des processus secondaires au sens où l'entend la théorie psychanalytique : les types de conduite sont régis par le principe de plaisir ou de réalité et impliquent l'écoulement libre ou lié de l'énergie dans des formes primitives ou adaptées à la réalité. Le processus secondaire représente le stade de la modification de l'élaboration par rapport au processus primaire. Les tests projectifs en général et le Rorschach en particulier sont, en quelque sorte, le lieu d'expression où les deux processus peuvent être individualisés. Le processus primaire paraît favorisé par l'absence d'exigences précises et peut se manifester comme un abandon provisoire du contrôle et par ce biais dans la liberté et la labilité des expressions. Les réponses dues au processus primaire sont acceptables et acceptées dans la mesure où elles ne sont pas dominantes, où elles correspondent à un relâchement provisoire du contrôle et introduisent la notion d'une régression utile au fonctionnement du Moi ; en aucun cas elles ne peuvent être considérées comme hiérarchiquement supérieures à celles dictées par un processus secondaire. Nous avons déjà insisté sur l'oscillation entre ces deux processus à l'inté-

rieur des productions au test, et n'y revenons ici que pour écarter les malentendus liés aux termes en question.

Il paraît préférable de ne pas utiliser les termes primaires et secondaires dans la distinction des processus donnant lieu aux globalisations tant qu'il s'agit d'actes perceptifs ou des niveaux de structuration.

Notre expérience clinique et notre pratique pédagogique nous poussent à retenir de tous les essais de différenciation des G les points suivants :

— *Le G n'a pas et ne peut avoir de signification psychologique univoque étant donné la diversité des processus qui le suscitent.*

Les perspectives génétiques et psychopathologiques démontrent excellemment la variété de ces phénomènes qu'il importe de regrouper. Pour simplifier le travail d'analyse, nous proposons de distinguer, au niveau du *processus d'élaboration :*

— les G simples correspondant à une vision immédiate, directe, souvent basée sur une vue unitaire des contours ;
— les G organisés, correspondant à un travail d'élaboration active par combinaison dans le plan ou l'espace avec articulation et mise en rapport des éléments constituants ;
— les G impressionnistes produits par l'élément sensoriel ;
— et, bien entendu, dans le registre pathologique, les G confabulés et contaminés.

Ce schéma ne constitue pas une classification qui nous est personnelle ; il ne remplace en aucune façon les distinctions précises, fouillées des auteurs cités, mais il nous paraît suffisant pour le travail quotidien et utile pour la clarification des concepts.

C) *Intégration associative formelle et motivationnelle*

Le long exposé que nous avons cru devoir faire sur l'organisation du G peut faire croire que le problème est réglé une fois que le niveau perceptif, donc intellectuel, du G est ainsi analysé. Il n'en est rien évidemment et Rorschach ne cesse de montrer par l'exposé et des exemples à quel point le moment associatif affectif est à part entière dans le G et dans les rapports entre G et les autres modes d'appréhension. Puisque la bonne humeur, la gaieté et l'ambition augmentent le nombre de G et que la dépression ou la scrupulosité le diminuent, la production des G est en partie fonction de l'attitude affective. La difficulté que nous avons, dans certains cas, à dissocier ce qui revient à l'intelligence ou à l'affectivité vient justement du fait que les G, comme tous les modes d'appréhension, ont une fonction plus large que simplement intellectuelle, ils sont « fortement tributaires du moment projectif » et du moment perceptif, avec tout ce que cela comporte de vécu personnel, de motivations profondes et d'attitudes affectives.

La participation du « projectif » peut être intense et faire passer au second plan le cadre perceptif comme dans la réponse I « impression de mort », ou être peu sensible parce que intégrée dans le contexte adaptatif socialisé. La gamme des possibilités est assez large et l'individu utilise en fonction de ses besoins d'expression ou de ses craintes d'expression les déterminants dits « émotionnels », c'est-à-dire couleur, estompage, les déterminants formels F ou ceux qui permettent le recours à l'imaginaire — K.

Il faut se poser la question de savoir si cet élément motivationnel affectif est un catalyseur ou un obstacle au fonctionnement psychique ou plus spécifiquement à la réalisation intellectuelle ? La réponse est facile à trouver à travers le déroulement des réactions et la mise en place des réponses, mais il faut pour cela étudier les déterminants et les contenus.

En résumé, l'analyse du processus de globalisation doit se faire en fonction de la distribution des G dans le test, de la qualité intrinsèque de leur organisation, de la plasticité de celle-ci et des moments associatifs ou affectifs qui y sont donnés.

Valeur interprétative des réponses globales

Le mode d'approche en G ne peut pas avoir de signification univoque étant donné la diversité des processus y conduisant et étant donné qu'il apparaît chez les grands malades détériorés comme chez les jeunes enfants ou les adultes les plus formalistes ou les plus créateurs. Nous avons suggéré cependant l'existence d'un point commun à tous ces G, si différents les uns des autres, c'est la recherche d'une unité et d'une mainmise sur le stimulus, autrement dit le réel extérieur.

Pris dans son contexte perceptif et, ainsi que nous venons de le voir, étroitement lié au développement, le G est en premier lieu *une composante de l'intelligence.* S'il est difficile de s'entendre sur la définition de l'intelligence, il faut au moins circonscrire l'aspect du fonctionnement intellectuel reflété dans G. Le G donne-t-il une évaluation des capacités intellectuelles ou de l'efficience intellectuelle ou de l'orientation de l'esprit ? ou encore, l'énergie associative donnée dans le G est-elle un essai, un vouloir ou la réalisation elle-même ?

Pour répondre à ces questions, il faut tenir compte du nombre de G, de leur qualité et du déterminant qui les accompagne, ainsi que des rapports avec les autres modes d'appréhension.

L'attitude G est une approche mentale, une orientation d'esprit, une tendance à saisir les choses dans leur ensemble : l'approche en elle-même n'est encore qu'une disposition qui est davantage du domaine du vouloir que du pouvoir, du domaine dynamique qu'intellectuel, qui est à cheval sur l'affectif et l'intellectuel. Cette approche est vigoureuse ou

pas, le G est organisé, articulé, il y a un effort de combinaison active, ou simple constatation perceptive, reflet passif du stimulus. L'effort de mettre les éléments en rapport est efficace, le G est alors déterminé par des éléments formels de bonne qualité, G F+, non banals, ou bien l'effort existe mais la réalisation échoue et l'image choisie par le sujet ne correspond pas à l'objectivité, G F—. Donc à elles seules ces deux données, qualité du G et caractère adéquat de la forme évoquée, permettent de voir si les capacités correspondent à l'effort ou à l'attitude, ainsi l'ambition ou le désir de briller poussent à donner des G : mais l'association formelle est souvent inadéquate, vague ou faussement intellectualisée du type : I « préparation biologique avec des morceaux éparpillés entre les lames et les lamelles, tout à fait cet effet », le G sonne creux ; alors que le G organisé, construit et dont la structure est bien vue comme dans : IX « si je prends l'image entière, je verrais deux cavaliers de jeu d'échec se regardant », démontre la vigueur aussi bien dans l'attitude que dans la mise en œuvre des jugements, il y a correspondance en quelque sorte entre l'attitude et les capacités.

L'association des G avec des éléments de forme est une association assez « intellectuelle », en ce sens qu'elle témoigne d'un mode de pensée porté à la généralisation voire à la recherche de synthèse et à la systématisation si ces G sont dominants et qu'ils s'appuient sur des données du raisonnement. Lorsque ce type d'association est fortement dominant dans un protocole, s'il garde la valeur positive proposée, il risque d'indiquer une prévalence d'attitudes formalistes.

D'autres associations existent qui donnent à cette attitude G une nuance plus affective qu'intellectuelle : ainsi sont les réponses basées sur les effets de couleur, « tableau d'art moderne », « nuages multicolores », « orchidée ». L'influence de la couleur peut être dominante au point qu'il n'y a pas d'organisation active du G ce qui,

a priori, ne veut pas dire incapacité d'organisation mais reflète la préférence spontanée pour une ambiance liée à la couleur. Dans d'autres cas, la couleur est utilisée activement dans l'organisation dans la mesure où elle favorise l'analyse et constitue une base pour l'articulation définitive : là, il s'agit d'attitudes où l'on est à même de voir si l'affect, représenté par la couleur, a une action positive ou négative sur le travail intellectuel, s'il l'enrichit ou l'entrave, s'il l'assouplit efficacement ou le relâche dangereusement

VIII : « l'ensemble, une sorte d'ornement très composite, représentant un manuscrit oranais enluminé, une figure décorative ».
VIII : « un monde souterrain rempli d'animaux étranges et rutilant de couleurs ».

D'autres associations encore sont possibles, impliquant le recours à l'imaginaire, concrétisé dans les réponses kinesthésiques : ces associations, en règle générale, sont des G organisés : « la danse du feu », des « nègres jouant du tam-tam autour d'un feu », « des jeunes filles qui dansent en se jetant une écharpe ». L'activité d'organisation intellectuelle est doublement enrichie et par le caractère correct de la forme et par l'introduction de personnages en relations dynamiques : c'est en quelque sorte un acte créateur intégrant plusieurs éléments, signifiant par cela même une intelligence « riche » et sur le plan des mécanismes cognitifs et sur le plan de l'utilisation de toutes sortes de données et de résonances affectives.

Par opposition à toutes ces associations où le G a une valeur positive d'activité intellectuelle plus ou moins renforcée par le dynamisme affectif, soulignons l'existence de réponses globales à valeur de laisser-aller, de moindre effort, de docilité face à un stimulus donné où il n'y a aucune organisation interne adaptée à chacune des planches mais simple constatation répétitive à références formelles médiocres ou mal critiquées. Ces G accompagnés de F±

de la catégorie la plus courante et la plus banale n'ont qu'un lien très lâche avec l'intelligence, au mieux ils représentent une sorte de socialisation passive, de conformisme général, se reflétant dans ces réponses qui font un peu « cliché » et qui semblent données comme du bout des lèvres. Ces G peuvent indiquer l'incapacité intellectuelle, la déficience mentale, mais ils peuvent également être le fruit d'une attitude défensive : en effet, le G est utilisé comme mécanisme de défense à travers cette socialisation, cette neutralisation des réactions, cette réticence à apporter des éléments plus personnels ou plus actifs et à aborder la situation sous un angle plus concret et plus analytique, ces attitudes pouvant correspondre à un refus d'engagement.

2. Réponses de détail (D)

La *localisation* (D), « détail interprété par les normaux », désigne des localisations, des parties « qui s'imposent le plus » dit Rorschach. Par quoi s'imposent-elles ?

Elles s'imposent moins par leur grandeur que par leur forme et leur position insulaire ou péninsulaire nettement délimitées, donc par des qualités de structure perceptive, des qualités de rythme spatial « correspondant aux caractères de prégnance des bonnes formes ».

En effet, dans les planches de formes fermées — I, IV, V, VI — les D sont le résultat d'une désagrégation du tout dans ses parties principales (D médians, latéraux, supérieurs) donc d'un travail d'analyse, alors que dans les planches de formes dispersées avec des couleurs différentes, les D s'imposent par leur structure même indépendamment de l'ensemble : III, le rouge médian, X, orange médian, le gris latéral, etc.

Dans les deux cas, ils constituent des « sous-totalités », des « sous-ensembles » différents suivant la configuration des planches.

La structure perceptive des taches est dominante et le

sujet y répond obligatoirement dans la mesure où la tendance à rechercher des « closures » et à dégager, à détacher les bonnes formes est une tendance normale.

C'est en tous les cas ce que prouve la fréquence statistique de ce type de réponses, fréquence qui permet d'établir des listes relativement très convergentes mais dépendant tout de même, en une certaine mesure, des niveaux de culture et des civilisations (liste française ci-jointe).

Génétiquement, le D (D logique, dit supérieur) est plus difficile que le G, que certains G ; en effet, il n'apparaît en masse qu'à 6-7 ans, âge marqué par ailleurs par l'apprentissage de la lecture et à partir de ce moment-là son % reste relativement stable.

Cette constatation renforce l'hypothèse d'une base perceptive du D, d'une capacité de différenciation perceptive qui a pour corollaire plus ou moins apparent une meilleure différenciation affective, une discrimination plus précise du concept de soi, de sa position par rapport à autrui.

En psychopathologie nous trouvons un D % très bas chez les schizophrènes chroniques ou détériorés, un peu moins bas chez les malades organiques, mais un D % souvent élevé chez les névrosés. Un D % très bas n'a pas forcément une valeur diagnostique, il peut être simplement le signe d'un désintérêt du réel et il est alors parfaitement concevable d'en tenir compte dans la description du mode d'approche, dans l'attitude mentale spontanée envers une situation. Cette perte d'intérêt pour le concret, l'évident extérieur au sujet permet une analogie avec le défaut d'acquisition de cette aptitude chez l'enfant.

Valeur interprétative des D

Il ressort de ceci que le D suggère une approche mentale très courante, comme induite par le stimulus, impliquant une activité d'analyse et de différenciation normale à l'âge adulte, mais pouvant être difficile pour le très jeune enfant et le grand malade.

En raison du critère de structure perceptive qui s'impose et dont découle le critère de fréquence statistique, l'on comprend la signification donnée par bon nombre d'auteurs au D : facteur de bon sens ou de « sens commun », recherche peut-être trop accusée d'adaptation à l'exigence extérieure et par extrapolation contacts aisés avec le concret, le social. Chez les jeunes enfants, la signification est plus étroitement tributaire du développement que des facteurs individuels.

Cette valeur interprétative est à manier en fonction non pas seulement du D % *per se*, mais du rapport du D au nombre de G et de la qualité des G, en fonction aussi du déterminant, de sa qualité, en cela qu'un D facteur de bon sens, correspondant à une analyse facile, doit être accompagné par un déterminant de bonne qualité où le contrôle s'exerce plus aisément que pour le G par exemple. La proportion normale est de 2 D pour 1 G ou même de 3 D pour 1 G. Le D doit être logiquement accompagné de F+ de type courant ou banal ou de F+C ou de FE ; il y a convergence entre les différents aspects de la réponse à laquelle il convient de prêter attention. Ainsi les DF— sont plus anormaux que les GF— mais moins aberrants que les DdF—.

Le D est à considérer aussi en fonction de la succession : le D suit normalement le G alors qu'en pathologie mentale on trouve facilement des passages fluctuants du G au D puis du D au G, *shift* conceptuel de la généralisation vers le détail ou *vice versa*.

LISTE FRANÇAISE - RÉPONSE D

I. Partie centrale, avec ou sans le gris clair du bas.
Chacune des deux parties latérales (les deux ailes).
Partie centrale, le tiers supérieur.
Partie centrale, les deux tiers inférieurs (la cloche).
Partie latérale, moitié supérieure.

II. Chacune des deux parties noires.
Rouge supérieur (droite et gauche).
Rouge inférieur.
Pointe noire centrale.

III. Noir central, avec ou sans le gris du milieu.
Rouge central (le papillon).
Rouge supérieur.
Corps des « bonshommes » sans les jambes, avec ou sans la tête.
Jambe des « bonshommes ».

IV. Partie centrale inférieure (la tête).
Tout l'axe médian.
Partie centrale supérieure.
Chacune des deux parties latérales, soit entières, soit des deux tiers inférieurs (les bottes).
La partie claire des bottes (en bas).
Saillies latérales supérieures.

V. Partie centrale supérieure.
Partie centrale inférieure.
Les deux ailes du papillon.
Bord supérieur de l'aile, entier.
Les deux prolongements de l'aile ou le plus large des deux seulement.

VI. Partie principale (le tout moins l'oiseau du haut).
La moitié, droite ou gauche, de cette partie principale (généralement en position latérale).
Partie supérieure, soit seule (l'oiseau), soit comprenant le haut de la partie principale (ex.: une croix sur un socle).
Partie supérieure, le milieu seulement (serpent).
Extrémité supérieure de la ligne médiane, avec ou sans les petits traits (tête du serpent).
Grande saillie latérale.
Axe médian tout entier.

VII. Tiers supérieur.
Tiers médian.
Tiers inférieur.
Moitié, droite et gauche, du tiers inférieur.
Axe central du tiers inférieur.

VIII. Partie rose latérale (les animaux).
Orange plus rose au centre.
Rose central seul.
Chacun des deux carrés bleus.
Gris supérieur.
La « carcasse » au centre (*N.B.* : peut également être vu comme Dbl).

IX. Orange.
Vert.
Rose.
Moitié latérale du rose.
Quart latéral du rose.
La « petite tête » dans le brun-vert.
La ligne médiane verticale.
N.B. : La grande figure intermaculaire centrale est considérée comme D, quand la couleur intervient comme déterminant, sinon comme Dbl...

X. Vert central entier.
Vert central, partie claire (tête de lapin).
Vert central, partie foncée (chenilles).
Vert latéral.
Gris supérieur, avec ou sans le « tube ».
Brun-gris latéral ; avec ou sans le jaune.
Bleu central.
Bleu latéral.
Jaune central.
Brun latéral.
Orange central (cerises).
Rose.

N.B. : Toute combinaison de deux ou plusieurs D est cotée D.

3. Réponses petit détail (Dd)

Contrairement aux D, les Dd ou « détails de l'image qui restent après qu'on a éliminé les détails statistiquement les plus fréquents » ne s'imposent pas. Qu'ils soient minuscules ou qu'ils couvrent une surface plus grande que certains D, ou qu'ils concernent des D pris dans une position insolite, ils dépendent bien plus du sujet que de la structure perceptive de la tache. Si certaines planches les suscitent plus que d'autres ce n'est pas en fonction de leur configuration, mais bien plus en fonction de leur valeur spécifique et de l'écho émotionnel qu'elles éveillent.

Le Dd constitue donc un élément plus personnel, plus projectif où le sujet crée plus qu'il ne perçoit. Il est l'aboutissement de mécanismes d'autant plus variés que la localisation des Dd l'est et que leur place dans l'ensemble du protocole et à l'intérieur de chacune des planches est différente.

— L'évolution génétique de ces réponses prouve

qu'elles peuvent être de deux sortes : très formelles et descriptives donc très proches du stimulus perceptif : « creux, cercles, petits points » — à 5 et 6 ans ces Dd totalisent 21 % des réponses —, ce sont les Dd dits « infantiles » ; moins formelles, à contenu plus fantaisiste comportant davantage de significations, même si cette signification est très subjective, tels les Dd donnés par des enfants plus âgés de 9-10 ans.

— L'apparition des Dd chez les malades mentaux indiquerait, selon Rorschach et d'autres auteurs, une ergoterie allant jusqu'à la quérulance, des troubles de l'attention allant jusqu'à l'incohérence de la pensée mais aussi un excès de minutie, de scrupulosité allant jusqu'à la mesquinerie, tous éléments à valeur très négative provenant d'une attitude arbitraire ou tout au moins de la valorisation excessive d'une manière personnelle de considérer les choses.

Ces deux constatations mettent l'accent sur la variété possible des Dd, donc la richesse de ce mode d'appréhension qui, apparemment, a peu retenu l'attention de Rorschach lui-même.

C'est dans la mesure où ces réponses sont dues à l'apport de l'imagination, de la fantaisie, qu'elles ont plus intensément que les D des significations débordant l'attitude intellectuelle et rejoignant l'attitude affective, voire les motivations profondes de crainte ou de désir.

L'intrication de ces aspects devient plus apparente lorsque l'on distingue les *différentes catégories de Dd*, distinction systématisée par Klopfer et généralement adoptée dans ses grandes lignes par les autres classiques du Rorschach.

En effet, en fonction de la topographie, les Dd peuvent être :

— des Dd très petits correspondant à des localisations insulaires (notes de musique — I) mais plus souvent

péninsulaires comme les saillies et excroissances ou tronçons de médianes, ces dernières parfois dénommées Dd axiaux ;

- des Dd de bordure, concernant les contours extérieurs des taches, sous formes de « profils » ou « côtes géographiques » ;
- des Dd intérieurs où le sujet semble « percer » la tache et distinguer dans la masse des « yeux », « visages », « buissons », à la faveur des contours délimités par les différentes nuances ;
- des Dd rares, extraordinaires, qui peuvent correspondre à une découpe de surface importante, mais délimitée d'une manière personnelle, « autistique ».

Valeur interprétative des Dd

Les localisations ainsi délimitées s'inscrivent dans un certain déroulement, une succession dans l'approche mentale pour chacune des planches, ce qui modifie sensiblement leur valeur interprétative déjà différente suivant le déterminant associé à ces découpes partielles.

En fonction de ces trois types de données et du contexte global du test :

— *Le Dd a valeur de composante intellectuelle* lorsqu'il est donné en complément à des G et des D, qu'il est petit ou de bordure, qu'il est déterminé par une estimation formelle et se réfère à des contenus partiels. Il peut indiquer alors, si plusieurs planches en font état, une attitude de recherche appliquée, méthodique, peut-être trop zélée, et un besoin d'approbation. Il est logiquement accompagné de F+ puisque le rétrécissement perceptif de la surface explorée facilite l'objectivité et la rigueur dans la comparaison entre la localisation et l'image souvenir qui se présente à l'esprit du sujet. Cette attitude mentale a une résonance caractérielle, ce besoin d'ordre, ce souci de

méthode et ce goût ne sont que rarement uniquement cognitifs. Ce contexte donne lieu à l'interprétation du Dd comme capacité d'observation, attitude systématique et vigilante face à la réalité mais contact plus formel et distant qu'affectif et chaleureux. Ces Dd se trouvent chez des sujets rationnels, pédants et également chez des sujets à caractère obsessionnel sans que celui-ci soit forcément pathologique.

D'apparition bien moins systématique, les Dd accompagnés de déterminants sous forme de scènes en kan ou en kp : « voiles qui claquent au vent » (II), « le fou du roi jouant du grelot » (bl. lat. X), « procession la nuit de Noël » (Dd bord. IV), relèvent d'une imagination fertile, d'une capacité ludique qui ajoutent à l'esprit d'observation une aisance et une aptitude au jeu.

— *Le Dd a valeur caractérielle ou de trait affectif* lorsque son apparition s'observe surtout en début de planche. Aborder ainsi une situation imposée, c'est faire preuve de prudence, de circonspection plus ou moins anxieuse, mais c'est aussi montrer le souci d'éviter ou de fuir une situation difficile sans pour autant la refuser. On peut supposer que le stimulus provoque une réaction diffuse difficile à maîtriser, crée un état de tension que la limitation perceptive sous forme de réponse Dd permet de réduire et de mieux contrôler. Les Dd sont alors souvent axiaux ou intérieurs, utilisant les différences de nuances comme déterminants ou encore des petits mais normaux accompagnés de F+. Normalement cette tension se relâche, permet l'utilisation d'autres modes d'appréhension, signifiant que l'état de tension, d'incertitude était passager et qu'il n'y a pas d'attitudes rigides dans la personnalité.

Une autre manière d'éviter le contact avec la situation consiste à explorer les bordures des taches et l'emploi systématique des Dd de bordure — en l'absence d'autres types de réponses — et signifie un évitement constant pouvant aller jusqu'au négativisme. Dans ce cas, les déter-

minants sont formels mais insuffisamment objectifs et la justification que le sujet en fait est souvent arbitraire. Cette attitude est plus pathologique, ne serait-ce qu'en fonction de la divergence des scores, le Dd devant être logiquement suivi de F+.

— *Le Dd a valeur de mécanisme de défense.* Le fait que les Dd aient pour planches d'élection les planches IV, VI et V parfois II et VII et qu'il s'y produise un renversement brusque par rapport aux autres planches dans la succession des modes d'appréhension prouve que le Dd est utilisé pour éviter un effet de choc, une perturbation ; cette limitation inconsciente du champ perceptif est un moyen de lutte. C'est un mécanisme de défense qui isole, qui empêche l'expression et la représentation de l'impulsion dans la conscience, ceci qu'il soit question de l'angoisse suggérée par la planche IV, des évocations symboliques de la planche VI ou de l'évocation de l'agressivité brutale à II. Le Dd constituerait une réaction à un conflit précis avec le monde extérieur, familial ou social.

Cette attitude est-elle efficace ou non, constitue-t-elle simplement une tentative de maîtriser la situation ? Il est essentiel là de se référer à la qualité formelle du déterminant qui l'accompagne pour en juger. Le Dd F+ ou Dd F+C constitue une défense efficace, peut-être trop rigide, alors que le Dd F— ou Dd F± n'exprime que la tentative de maîtriser la situation. L'efficacité de ce mécanisme se reconnaît également au fait qu'il conserve une certaine mobilité, une certaine souplesse.

Les Dd ont tous, dans une plus ou moins grande mesure, une signification positive et négative, que ce soit dans l'aspect intellectuel ou affectif. Font exception les Dd rares ou extraordinaires dont nous n'avons pas analysé la teneur en détail, le mécanisme qui les produit étant à valeur négative, la sélection opérée par le sujet correspondant à une attitude fortement personnelle voire autistique.

4. Réponses intermaculaires ou détail blanc (Dbl)

Les « formes intermédiaires » constituées par les intervalles blancs, Dbl ou détail blanc, sont, pour Rorschach, une forme particulière de Dd, dont l'utilisation indique la présence d'une « attitude oppositionnelle quelconque ».

Ces espaces intermaculaires ou extramaculaires sont nettement délimités par la structure même du stimulus et constituent un élément objectif, que le sujet s'y attarde ou pas, les détache ou en nivelle le contour avec d'autres localisations. Leur intérêt n'est pas dans leur fréquence (4 à 6 %) mais bien dans la valeur interprétative qui leur a été attribuée, valeur qui n'a été longtemps exploitée que dans son aspect négatif. En effet, la signification d'opposition a été justifiée par le renversement figure-fond que le sujet opère face à une planche, conduite perceptive inverse à celle qui est supposée, et par l'incidence de ces réponses chez les schizophrènes dont l'attitude négativiste est particulièrement forte. Or, tout acte d'opposition implique un dynamisme, une énergie de lutte, une résistance active, une capacité de réagir : on ne peut donc pas considérer l'opposition unilatéralement comme un trait asocial mais aussi comme un désir d'affirmation et de résolution, toutes attitudes pouvant avoir une signification positive tant que l'on ne préjuge pas de la finalité de l'acte d'opposition. Il s'est opéré un glissement dans le cadre théorique explicatif du Dbl, qui, traité en fonction de la théorie de la *Gestalt*, est de plus en plus envisagé à la lumière des théories psychanalytiques. La prévalence du fond sur la figure, renversement perceptif, indique une capacité de réaction sthénique à une situation contraignante par son stimulus et suggère par ailleurs la sensibilité à un « manque », à ce qui est vide, absent, fluide.

Cette évolution dans l'interprétation du Dbl mérite

d'être exposée plus à fond, les mécanismes de ce mode d'approche étant très divers et leur signification ayant été très controversée.

Déjà, la délimitation de ces réponses mérite considération. Rorschach ne semble mentionner que les Dbl francs, intérieurs, couvrant une surface importante comme ceux des planches II, VII, VIII, IX (exemples : II, une toupie, VII, silhouette de Bonaparte, un golfe ; VIII, côtes) et compris entre des localisations colorées. Très vite y ont été ajoutés, non seulement des détails blancs, à surface plus réduite, mais aussi ceux marginaux, de bordure et d'autres qui débordaient sur le noir, nivelant en quelque sorte la figure et le fond intégrés dans les localisations G ou D comme dans la réponse « valets avec tabliers blancs », pl. III, ne pouvant guère être dissociés de ce contexte comme en témoignent — planche VII — « un golfe profond et large » — planche II — « le départ de la fusée avec les flammes à l'arrière » ou « l'entrée d'une caverne, ou Dd int. « carte de géographie avec routes et rivières ».

S'il y a rupture brutale entre la figure et le fond pour les premiers exemples, ce caractère d'inversion s'atténue dans les exemples suivants, car c'est une sorte de glissement qui s'opère entre les D ou G et les intervalles, l'insistance pouvant porter sur le D plus que sur le Dbl suivant la verbalisation spontanée du sujet. L'effet produit par cet intervalle blanc peut être encore plus atténué, lorsqu'il est mentionné accessoirement et ne constitue qu'un complément à la réponse. Le Dbl est soit seul en jeu et il devient figure, soit lié à parts plus ou moins égales avec la figure ou secondairement intégré avec plus ou moins de succès. Il est donc affronté directement ou englobé ou à peine remarqué.

Ces caractéristiques perceptives de surface, de localisation et d'intégration ont une signification renforcée ou diminuée par *la place* qu'occupe la réponse, non seulement dans le protocole mais à l'intérieur d'une planche.

Un Dbl franc, central, donné comme réponse unique à II renforcera l'attitude d'inversion figure-fond alors que le même Dbl succédant à G, D et apparaissant en dernière réponse aura toutes les chances d'indiquer une capacité de souplesse perceptive ; le Dbl en première réponse mais suivi d'autres aboutissant à une réorganisation adéquate implique encore une autre conduite.

Si la délimitation spatio-temporelle est un cadre de réflexion elle ne suffit pas à montrer la richesse de signification du Dbl, qui dépend des motivations et des besoins du sujet.

Les images incluses, les déterminants des Dbl nous importent maintenant. Ces facteurs également perceptifs sont de plusieurs sortes :

— la forme, le contour seul, comme dans le « vase », contour enrichi par une impression kinesthésique comme dans « danseuse », « avion à réaction qui s'élance » ;
— la couleur blanche associée au contour, « soupière de porcelaine blanche », ou pure telle « neige » ou « glace » ;
— ou la lacune saisie comme telle, « trou », « entrée de tunnel », « grotte », où l'opposition des couleurs peut jouer un rôle.

Valeur interprétative des Dbl

L'articulation de ces déterminants dans le déroulement et la localisation des réponses est le contexte global dont ressort la *signification des réponses intermaculaires*. Rorschach le voyait bien ainsi lorsqu'il proposait les significations du Dbl en fonction du T.R.I., à savoir qu'un Dbl est signe d'opposition envers le monde extérieur ou soi-même suivant que le T.R.I. est extratentif ou introversif. Cet aspect-là de l'interprétation est particulièrement critiqué maintenant.

En tant qu'inversion figure-fond, la présence du Dbl va dans le sens d'une différenciation, d'une richesse intellectuelle avec capacités de combinaison et de plasticité structurale qui est bien mise en valeur par l'étude génétique des Dbl. Les vrais Dbl n'apparaissent en effet chez les enfants qu'entre 6 et 8 ans (il y a beaucoup de remarques, par contre, avant cet âge sur le caractère incomplet ou brisé, ou fêlé des figures) et, si les Dbl déterminés par les contours progressent régulièrement, ceux qui, au contraire, sont sans forme disparaissent. Certains sont donc un indice de la différenciation perceptive avec capacité de briser et restructurer le stimulus ; donnés en fin de planche, par des adultes, ils montrent la capacité de voir les choses sous différents angles et le pouvoir de combinaison des aptitudes intellectuelles. Les Dbl saisis en tant que lacunes, « entrée de cave, grotte, tunnel », présentent un caractère régressif, le contenu de ces réponses mettant l'accent sur une fantasmatisation possible des relations vécues entre la mère et l'enfant comme le confirme l'expérience en psychiatrie infantile.

Toujours en tant qu'inversion figure-fond, l'apparition brusque de Dbl constitue une réaction sthénique à une situation traumatisante, une prise de position affirmée, un effort pour maîtriser la situation et de montrer par là son besoin d'autonomie et d'indépendance. Ainsi peut se formuler l'explication donnée au Dbl par certaines écoles psychanalytiques dans le cadre de la psychologie du Moi pour lesquelles les deux composantes de la force du Moi sont le sens de la réalité objective et la capacité de contrôle. Devant la planche II où apparaît le rouge avec ce qu'il évoque, la réaction du sujet peut être dirigée vers ce rouge qu'il reconnaît être agressif et hostile, « sang », pour ensuite s'absorber dans le Dbl afin de montrer qu'il a la maîtrise de cette impulsion ; cette réaction peut s'exprimer d'abord dans un Dbl comme pour réduire la tension provoquée par le rouge comme à

II et III, ou celle induite par le symbolisme maternel de la planche VII, l'association formelle, en F+, est ici de rigueur et non le Dbl « trou » ou « précipice » ou « caverne ».

La valorisation de l'aspect positif du Dbl ne nous fait pas oublier qu'il s'agit toujours d'opposition et à la consigne et à la force suggestive du stimulus ; mais cette opposition comporte un élément d'affirmation de soi, un désir de lutte, un essai de dominer l'incertitude devant le virtuel et le possible, autrement dit une conscience de soi et non plus seulement l'opposition impulsive à l'entourage ou à soi-même proposée par Rorschach.

Il faut bien dire ici que les hypothèses de Rorschach sur l'orientation de l'opposition en fonction du type de résonance intime n'ont pas pu être validées ; les résultats des études faites sont pour le moins contradictoires (Fonda, Murray) et ne permettent pas d'attribuer au Dbl *per se* la signification d'opposition manifeste. En effet, sur le plan clinique, les sujets asociaux et délinquants ne produisent de Dbl que dans certains contextes — sans réponses humaines — et pas plus que des sujets non délinquants, alors que des sujets indécis, mous et passifs refoulant des positions agressives produisent des Dbl, souvent de bordure et petits et donnés dans un ensemble de réactions indécises et inhibées. Sur le plan expérimental les vérifications tentées n'établissent pas de rapport entre les dimensions psychologiques contenues dans le ΣC, impulsivité, absence de contrôle, suggestibilité, et le Dbl. Les études factorielles (Wittenborn) corroborent les expériences tachistoscopiques et donnent à certains Dbl une valeur de capacité de contrôle et d'observation réfléchie. Le Dbl est davantage l'indice d'une charge agressive inhibée ou refoulée que celui d'une opposition franche.

Ainsi les Dbl et Ddbl n'ont pas de valeur interprétative univoque. Celle-ci dépend de leur distribution dans le test, de leur surface et de leur position dans une planche

donnée, et surtout de l'ordre d'apparition (première ou dernière réponse, ou réponse unique) et des déterminants qui leur sont associés.

Le Dbl a une valeur d'autant plus intellectuelle qu'il est donné en fin de planche et que son déterminant est formel, d'autant plus affective qu'il apparaît en première ou unique réaction et que son déterminant est informel. Le recours à l'intellectualisation (F) ou à l'imagination (K) ou l'abandon de toute attitude adaptative montre que les Dbl en tant qu'efforts n'aboutissent pas toujours à la réalisation mais qu'ils peuvent constituer des éléments de bon pronostic.

De toute manière le Dbl a plutôt valeur de trait caractériel que de symptôme et, en tant que tel, il prend des significations différentes suivant la structure psychologique de l'individu examiné.

5. Réponses détail oligophrénique (Do)

Rorschach caractérise les Dbl et les Do comme des « formes particulières de Dd à valeur diagnostique assez grande pour qu'il convienne de les séparer ». « Là où d'autres sujets voient des figures entières humaines ou autres, qui sont bien vues, certains ne voient qu'un fragment de ces mêmes figures. » Précisons qu'il y a Do lorsqu'il y a interprétation d'un élément traité isolément de son contexte, comme pris en lui-même alors que cet élément est habituellement partie intégrante d'un tout, grand D ou G.

Des exemples permettront d'en mieux saisir la définition et le mécanisme. Planche I, les grandes saillies latérales interprétées comme des ailes sont un Do car habituellement elles appartiennent à l'oiseau vu en G et qui par surcroît est banal. Cette même localisation traitée en « arbre » n'est qu'un D. Planche III, la partie noire inférieure latérale interprétée comme une « jambe » est un

Do mais elle n'est qu'un D lorsqu'elle est considérée comme représentant une branche ou un poisson. A IV, les parties latérales inférieures vues en « pieds » sont un Do dans la mesure où elles font généralement partie de « l'ogre ou géant ou homme assis » ; les mêmes localisations perçues en « caniches » sont un D.

Le mécanisme des réponses Do consiste donc en une limitation perceptive et associative, limitation portant sur *la découpe et le contenu* ; en effet, il n'y a Do que si découpe et contenu sont tous les deux objets de fragmentation. Par ailleurs le fait qu'il s'agisse de réponses courantes, voire même banales, explique que le Do est toujours de bonne qualité formelle, F+, sauf les Do des psychotiques qui sont semblables aux Dd autistiques.

Le rétrécissement psychique que le Do suppose peut être de deux sortes : il peut s'agir d'une restriction perceptive et conceptuelle inconsciente où la scotomisation est due à la signification du stimulus comme il peut être question d'une limitation volontaire intervenant par un souci exagéré d'objectivité et accompagnant un état de vigilance hypercritique.

Ainsi le Do reflète l'incapacité à intégrer les éléments les uns aux autres en une synthèse unitaire, incapacité due à différents facteurs — en premier lieu le déficit strictement intellectuel —, et c'est ce qui justifie l'appellation de détail « oligophrénique », ou la réduction de l'énergie associative, du niveau d'activité, du tonus mental comme chez les déprimés ; en second lieu l'inhibition affective portant sur la représentation d'un contenu désagréable ou menaçant réprimé par le sujet. Dans ce sens les Do sont à mi-chemin des refus, ils en diffèrent par leur caractère de mobilité car un encouragement ou une stimulation les transforment en D ou en G. Compte tenu de ces groupes de facteurs on trouvera des Do d'une part aux planches dites difficiles du point de vue de l'organisation intellectuelle, telles VI et IX, et, d'autre part,

aux planches faisant appel aux projections du concept de soi, du schéma corporel et de l'être humain en général ou de certains contenus à signification phobique. Ce sont les planches III, I, IV et même II qui donnent le plus fréquemment lieu aux réponses fragmentaires Do, celles-ci étant nettement plus rares aux planches couleur.

L'apparition des Do peut être sporadique et isolée dans un contexte interprétatif en G et ils constituent alors l'indice d'une inhibition passagère, proche d'une réaction de timidité relative à un problème précis ou à un manque d'assurance ; elle peut être systématique et plus accusée dans un contexte général de restriction et de réduction et d'inhibition générale.

Valeur interprétative des Do

La valeur interprétative des Do est tripartite, ils indiquent une approche mentale, ils ont force affective et force défensive.

En tant qu'approche mentale ils ont une signification négative d'incapacité d'intégration lorsqu'ils sont parsemés dans le protocole sans qu'un contenu précis y soit attaché. Ils ont une signification positive, de vigilance hypercritique, de rigueur objective allant jusqu'au perfectionnisme et empêchant, à la limite, l'émergence de besoins personnels.

L'aspect affectif réside dans l'inhibition que les Do expriment, inhibition devant les associations spontanées dont l'évocation et la répression provoquent une anxiété plus ou moins intense : celle-ci peut très bien être élective, liée à une problématique particulière, apparaissant donc à des planches précises ou avec des contenus spécifiques.

L'aspect de mécanisme défensif des Do est enfin à souligner dans la mesure où il empêche l'intrusion de fantaisies inacceptables et où il évite le contact direct avec un affect perturbateur : dans ce cas on trouve dans

le protocole des réponses Dd, des réactions plus formelles que spontanées et davantage de réponses K que C.

Tout cela fait que le Do se trouve dans un contexte déficitaire mais surtout d'inhibition névrotique. Il est à remarquer que chez les enfants son apparition est tardive, 6-7 ans seulement, et qu'elle correspond à un sentiment d'infériorité et de doute de soi alors que, à l'adolescence, le mécanisme Do reflète cette attitude hypercritique de remise en valeur et d'inhibitions plus électives que systématiques caractéristiques de cet âge.

6. Triade Dd-Dbl-Do

Loosli-Usteri se demande à partir des barèmes des résultats de 40 hommes et 38 femmes normaux « si les Dd, les Dbl et les Do n'émanent pas du même fond d'incertitude intérieure », étant donné la forte corrélation qu'elle constate entre ces trois modes d'appréhension.

Cet auteur propose le terme « syndrome de l'incertitude intérieure » quand deux de ces modes d'appréhension dépassent le médian. Cette notion peut être confirmée par la présence fréquente d'éléments kinesthésiques mineurs, de K réprimées et de réponses FE indiquant une approche affective encore très timide et peu osée chez les adolescents et pré-adolescents.

Par ailleurs Rapaport signale qu'une concentration s'opérant sur les Dd petits, Dd bordure, Dbl et Ddbl signifiait la présence de symptômes idéationnels tels qu'ils existent dans les obsessions, les phobies ou les délires.

7. Récapitulation des modes d'appréhension : type d'appréhension

Le nombre absolu de chacun des modes d'appréhension importe bien moins que leurs rapports respectifs ou leur proportion réciproque et c'est ce rapport, caractérisé par

une prédominance d'un ou deux modes ou l'absence d'autres, que l'on nomme « type d'appréhension ».

Rorschach proposait pour un type moyen G—D, sur un nombre total de 34 réponses, 8 G (24 %), 23 D (68 %), 2 Dd, 1 Dbl, alors que 7 et même 6 G lui paraissaient en fait suffisants. Les auteurs américains estiment la proportion de 1 G pour 2 D normale, proportion changeant beaucoup avec l'élévation du R total. Le nombre total joue en effet un rôle considérable dans cette évaluation : un R élevé entraîne une augmentation de D, le rapport devient de 1 G pour 3 D alors qu'un R bas entraîne une prévalence en G et le rapport peut devenir 1 pour 1 ou même 2 pour 1. Les G sont souvent alors de bonne qualité et manifestent un esprit de synthèse qui se suffit à lui-même.

Ces divergences dans les proportions des modes « moyens » sont peut-être attribuables aux types de consignes et aux données socio-culturelles.

Il est d'usage, pour faciliter la lecture des formules, de souligner le mode trop représenté et de surligner ou mettre entre parenthèses le mode trop peu représenté, par exemple G 45 %, D (32) %, Dd 20 %, Dbl. La suite des modes d'appréhension doit être donnée dans l'ordre logique d'apparition, G—D—Dd—Dbl, et non d'après l'ordre proposé par le sujet.

Rorschach donne aux types d'appréhension une valeur caractérologique assez circonscrite que l'on n'utilise que peu à l'heure actuelle. En effet, les modes perceptifs paraissaient constituer des éléments stables d'une structure mentale alors que l'on sait maintenant toute la charge affective et motivationnelle qu'ils expriment comme l'on connaît leur vulnérabilité à l'état affectif et à l'anxiété et leur rôle de mécanisme de défense. Il est facile de montrer à quel point les modes d'appréhension perceptive dépendent des facteurs autres que la perception visuelle isolée.

Retenons cependant l'importance du type G pur, G+, esprit abstrait mais imaginatif et synthétique quand les associations sont correctes, et G— plus velléitaire qu'efficient. Les types purs sont plus rares que les types intermédiaires : les types sont riches ou pauvres suivant la diversité et la qualité des modes représentés et la plasticité des structurations successives.

La composition du type d'appréhension ne tient pas compte de la notion très importante de *succession*, c'est-à-dire de l'ordre où les réponses G—D—Dd se succèdent dans le protocole. Cet ordre indiquerait le souci de logique qui peut être maximum ou au contraire inexistant suivant la primauté des facteurs de cohérence intellectuelle et affective ou la volonté de poursuivre un but déterminé. La succession peut donc être *rigide*, *ordonnée*, *relâchée* et *incohérente* et être peu ou pas influencée par le caractère spécifique des planches ou leur valeur affective particulière.

Nous reviendrons sur la notion de succession en y englobant les associations de déterminants et les contenus référentiels.

Conclusion

Les modes d'appréhension représentent des modes d'approche du réel, particulièrement tributaires des structures perceptives des stimuli, et sont, en tant que tels, très liés au développement : la représentation mentale ayant avec l'organisation perceptive les liens que l'on sait, on ne s'étonnera pas que certains modes d'appréhension de l'adulte reproduisent des modes évolutifs et que dans le même protocole on trouve des modes de niveaux génétiquement différents. On peut signaler à ce propos qu'une mise en rapport des modes d'appréhension avec les stades du développement libidinal a paru possible.

En aucune façon, cependant, il ne faut considérer ces modes comme ne relevant que d'un processus intellectuel

mais plutôt comme représentant l'étendue et l'envergure d'utilisation des ressources psychodynamiques. D'après la formule de Loosli-Usteri, le mode d'appréhension est le « pont entre la vie mentale et affective ». Comme tout mécanisme, le mode d'appréhension peut servir à plusieurs fins ; s'il est la base de l'attitude perceptive, il peut être utilisé par les besoins affectifs que par ailleurs il règle à son tour, car plus la structure mentale est organisée, plus souple est la conduite. Son rôle sera donc essentiel dans la régulation et l'adaptation des besoins aux exigences externes et internes de l'individu.

III

DÉTERMINANTS

Introduction

« Les moments de forme, kinesthésie, couleur et leur allure dans le processus perceptif » sont les éléments qui déterminent les réponses d'après Rorschach. La présentation et la discussion de ces éléments précèdent celles des modes d'appréhension et constituent la majeure partie du livre et le noyau proprement dit de la méthode. Sans conteste, les déterminants sont l'élément créateur le plus original du Rorschach. Ils sont aussi les plus difficiles à comprendre théoriquement, surtout dans leur lien avec la caractéristique psychologique qu'empiriquement ils représentent, à savoir comment se fait-il que le comportement ou la conduite face à la couleur soient les mêmes que face à l'affect ? Edifier cette base théorique, ce lien, a été l'objet de nombreuses études théoriques, expérimentales, cliniques et génétiques, dont la convergence a été inégale suivant les déterminants. Un rappel succinct de ces travaux s'intégrera dans ce que nous appellerons le « rationnel des facteurs » et sera exposé pour chacun des déterminants.

A priori, que peut-il y avoir de commun entre des réponses telles que : I « tache d'encre presque symétrique, un peu plus sombre ici » et VIII « oh ! malheur, c'est ma mâchoire » où la première se limite à une description des

caractéristiques formelles perceptives de la tache alors que la seconde n'en tient guère compte et introduit directement le fantasme sans se référer explicitement au stimulus ?

Ces exemples correspondent à deux attitudes extrêmes, l'une qui consiste à « coller » littéralement au stimulus, à l'objet, l'autre à y réagir en fonction de ses craintes et obsessions. Si la première est une « conduite percevante réalisante », l'autre est une conduite déréalisante, telles que Lagache en a proposé les définitions. Bien d'autres réactions existent à l'intérieur de ces limites et il sera plus difficile de prendre position sur celles qui représenteront un mélange d'attitudes ou qui comporteront des fluctuations, des alternances, un va-et-vient entre ces positions.

Schématiquement, on peut considérer que les déterminants relèvent de deux modes d'activité différents et constituent donc deux groupes plus ou moins distincts :

— celui où l'appréhension sensorielle est dominante, qu'elle concerne les contours, configurations des taches ou les qualités sensorielles de surface telles que les couleurs et les dégradés, tous ces facteurs étant en effet présents dans le stimulus ;

— celui où l'apport du sujet est dominant comme dans les K ou les perceptions de profondeur et du tridimensionnel. Il n'est pourtant pas création, invention pure, il prend appui sur les qualités formelles et sensorielles existantes, mais il constitue avant tout une projection.

1. Déterminants formels (F)

Le recours à la forme, aux configurations des taches, constitue une modalité d'appréhension sensorielle visuelle d'un stimulus dont la structure n'est pas familière. La saisie perceptive opérée a pour but de « maîtriser le chaos »,

et cette maîtrise se fait en fonction des contours, des éléments perceptifs proposés, elle est donc effort d'organisation rationnelle mais aussi effort d'adaptation au donné.

A la fréquence élevée des réponses F dans un protocole se rattacherait la double signification d'une attitude intellectuellement active et d'une adaptation au réel où l'élément culturel joue un certain rôle. Quoi qu'il en soit, l'utilisation de la forme suppose un lien étroit avec la configuration de l'objet, celle-ci étant dominante, et réduisant à un minimum la participation de l'imagination créatrice et l'ingérence des réactions émotionnelles. Ces réponses ne seront donc pas très personnelles, elles risquent même d'être assez conventionnelles ou simplement logiques mais surtout affectivement peu chargées ; certaines formes ont une signification plus dynamique que d'autres.

Le F%, introduit par Klopfer, rapport de toutes les réponses à déterminant uniquement formel, quelle qu'en soit la qualité, au nombre total de réponses est normalement de 50 à 70 %. Il constitue une indication très précieuse sur le mode de réaction spontanée à une situation, en l'occurrence d'examen, mode suggérant un abord plus intellectuel et socialisé qu'affectif et personnel. Elevé, il peut être interprété comme une mise à distance des aspects affectifs, et trop bas, comme une trop forte ingérence de ces mêmes aspects. Le F% sera élevé chez tous les sujets manquant de spontanéité ou craignant la manifestation, qui s'attacheront donc aux caractères objectifs des planches en cherchant à contrôler leur participation avec crispation. Toute inhibition ou dépression se reflétera dans une augmentation des réponses F. Dans certains contextes culturels peu évolués elle signifiera simplement une difficulté à manipuler les réactions affectives symboliquement, alors que celles-ci peuvent très bien être exprimées dans le comportement. Que le F% relève partiel-

lement d'une crispation, d'une limitation de participation est évident d'après les expériences de test-retest où le F% très élevé en situation de stress peut être diminué de 20 % lors du retest après le stress, laissant s'exprimer les émotions et l'anxiété.

Un F% élargi, proposé par Rapaport, inclut les F des déterminants composites où le F domine ; il renforce la signification de contrôle du F.

Déterminant formel F+

Le recours à la forme n'indique pas par lui-même l'efficacité de ce recours tant il est vrai que la réponse proposée sur une base formelle peut correspondre ou ne pas correspondre au stimulus. Rorschach ne s'est préoccupé du reste que de l'évaluation de la forme et non pas de sa fréquence. La réponse formelle bonne, adéquate symbolisée par le F+ correspond à la netteté de la perception, à la vigilance de l'attention, à une bonne capacité de sélection des images souvenirs.

Si, dans le cadre de la théorie associationniste, le F+ relève d'un processus associatif vigoureux donc d'un contrôle mental précis, dans le cadre de l'évolution génétique il s'agira moins de précision que de niveau de différenciation des formes qui peuvent être primitives ou infantiles et non mauvaises, telles que « terre », « lave » ; le degré d'indifférenciation se retrouve chez les malades ou sporadiquement chez les sujets normaux relâchant leur attitude de contrôle.

Dans des perspectives plus nouvelles, le F+ est interprété dans le cadre des théories sur la Force du Moi où il intervient comme un pouvoir de régulation reflétant le niveau du développement du Moi et sa solidité. Le terme Force du Moi est à comprendre dans le sens de capacité à organiser, à planifier et à contrôler le comportement en fonction des perceptions, des expériences vécues

et suppose une capacité à différer la gratification ; mais il est pris par Beck dans le sens de conscience des valeurs auxquelles l'individu adhère et qui correspond plutôt au *self*. Plus la quantité de F baisse à l'intérieur d'une même planche et plus il y a d'interprétations à base émotionnelle, plus le Moi a des chances d'être faible, alors que des réponses devenant plus neutres dans les contenus et mieux contrôlées formellement seraient signes d'un Moi fort.

Quant aux critères permettant l'évaluation du F+, Rorschach se basait sur la statistique ; en France nous ne possédons pas de liste statistique mais le *Livret de cotation des Formes* de C. Beizmann constitue une récapitulation qui permet de reconnaître les formes généralement acceptées comme F+ ou F—.

Il faut distinguer deux critères pour la cotation des formes :

— le critère de fréquence d'apparition, donc d'adaptation à ce qui est vu couramment, telles les réponses banales ou fréquentes ;
— le critère de précision objective des réponses dites supérieures, voire originales.

Dans la mesure où le F+% recouvre ces deux réalités dans des proportions variables, il ne faut pas se limiter à sa seule valeur numérique pour l'interpréter. Des protocoles d'adolescents ou d'adultes de milieu culturel moyen, telles certaines populations hospitalières, donnent quantitativement un F+% suffisamment élevé dû à l'utilisation des engrammes courants et non point à un travail personnel critique et vigilant.

Le F+% varie non seulement en fonction des capacités intellectuelles de l'individu mais aussi en fonction de son état affectif ; certains états anxieux ou dépressifs manifestent un souci d'ordre et d'objectivité avec une utilisation maxima des ressources de jugement alors que

des émotions perturbent et diminuent l'efficience intellectuelle de sujets pourtant très intelligents. Il ne s'agit pas toujours de diminution des capacités de jugement mais plutôt de baisse de vigilance pouvant correspondre à des conduites inférieures qui sont une libération fonctionnelle du contrôle.

Ceci justifie amplement la distinction à faire entre le F+% optimum et le F+% maximum, le maximum — 95 à 100 % — correspondant à la rigidité extrême avec valorisation d'un contrôle intellectuel au détriment du contact spontané et l'optimum — 85 % — permettant une adaptation intellectuelle plus souple.

L'évaluation des formes dépend, qu'on le veuille ou non, de la propre tolérance de l'examinateur face à l'ambiguïté et de sa plasticité perceptive et il convient de se méfier aussi bien de ses tendances par trop objectives que de ses désirs d'aller au-devant du sujet.

L'acuité perceptive particulière au F+ le place logiquement davantage dans les découpes D et Dd que dans les G. Les F+ accompagnant les G sont souvent des F+ de fréquence, du type I « papillon », donc d'adaptation à une réalité sociale ; par contre les F+ associés aux G constructifs, tridimensionnels sont souvent originaux.

Déterminants formels F— et F±

Les déterminants F— constituent soit franchement des erreurs perceptives impliquant un jugement arbitraire soit un laisser-aller avec absence de vigueur et de contrôle, ou encore un déficit intellectuel congénital ou acquis englobant une attitude infantile avec tendance à la persévération et difficultés de différenciation perceptive. La seule présence d'un F— ne peut faire présager de l'origine précise des déviations. Par contre, le type de F— est à considérer car si certains sont « impersonnels » tels ceux des déficients mentaux, d'autres « sont strictement per-

sonnels », voire autistiques, et portent le poids des préoccupations obsédantes ou des fantasmes archaïques — réponses sexuelles ou anatomiques mal critiquées ou résultant de contaminations.

Certaines réponses ne sont en fait ni franchement bonnes ni spécialement mauvaises, mais médiocres ou indéterminées. Elles ont été traitées soit en F sans autre indication ou en F?, ou F± ou F∓, ou F vagues.

L'usage a consacré en France la distinction, après les F+ et les F—, des F±, cotation qui se réfère à des réponses dont le contenu ne permet pas une évaluation par l'examinateur et où l'analogie entre l'engramme et le stimulus n'est pas approfondie. Sont à coter ainsi les réponses : « quelque chose de géographique », « des îles », « quelque chose dans l'anatomie », « un genre d'animal ». Ces réponses révèlent une incertitude chez le sujet, incertitude souvent autant caractérielle qu'intellectuelle de quelqu'un qui n'ose pas s'avancer, s'affirmer et qui par ailleurs craint d'être jugé ou vit en état d'anxiété ; ou bien elles montrent l'apathie intellectuelle. Le calcul du F+%, dans ces conditions de cotation, se fait comme suit :

$$F+\% = \frac{\text{Somme des F+ (1) et des F± (0,5)}}{\text{Total des réponses Forme}} \times 100$$

Sa valeur optimale est 85 % mais les limites (80-95) varient selon les milieux socio-culturels et l'âge. Des rapports entre le F% et le F+% se dégage la notion d'efficacité des efforts d'intellectualisation — le F% élevé devant être accompagné d'un F+% élevé — ou celle d'une inefficacité de ces efforts — F% élevé et F+% bas.

2. Réponses kinesthésiques : K

Les réponses kinesthésiques sont en quelque sorte le symbole du test de Rorschach, tellement la kinesthésie y prend de place, tellement elle est la partie la plus ori-

ginale et créatrice de l'œuvre. Dans le livre de Rorschach, comme ensuite dans tant d'autres, on trouve la kinesthésie présente partout, que l'on parle de l'intelligence, du dynamisme de base, de la maturité, de l'imagination créatrice ou de mécanisme de défense contre l'angoisse. A travers toutes ces pages, on perçoit son importance, son rôle dominant mais aussi ses significations multiples qui rendent si difficile une approche analytique expérimentale. En effet, la K apparaît à des niveaux différents très proche d'une réponse formelle — planche III « peut-être ici deux personnages, des dessins plutôt, ou la tête, le torse, les jambes, non ils sont courbés » — ou très éloignée du cadre de l'adaptation objective — planche V « Je peux imaginer des gens en train de faire l'amour, ça change quand vous pensez comme ça que l'homme (celui de droite) protège une femme. Je vois une certaine passion là-dedans ». Elle peut être donnée dans une localisation D ou G, dans les planches monochromes ou polychromes, elle intègre les couleurs — IX « danseuse de cabaret, très bigarrée dansant le French Cancan » ; III « scènes de l'Afrique noire, Noirs qui jouent du tam-tam » — ou n'en tient guère compte ; elle peut surgir d'une impression envahissante et pénible dont le sujet se débarrasse mal — IV « atmosphère de fin du monde, vraiment... » ou « un être qui protège, qui recouvre de ses bras » — ou elle paraît anodine et même ludique — I « des Pères Noël qui emportent leurs sacs à jouets » — ou plus rêveuse et lointaine, — I « des anges qui emportent une âme » —.

Elle met en scène des personnages humains définis, hommes et femmes d'un contexte culturel proche ou éloigné, plus rarement enfants bien campés dans le réel, mais aussi des personnages artificiels ou irréels appartenant au monde surnaturel des légendes ou des mythes et nantis de pouvoirs magiques. Tous ces personnages se voient attribuer par le sujet une action — V « des clo-

chards qui dorment » —, une intention ou simplement une présence tellement ressenties qu'il n'y a aucun doute sur leur réalité pour le sujet, non seulement il les voit mais il en ressent la proximité, en craint l'approche ou les considère avec sympathie.

A travers tous ces exemples, nous voyons qu'il s'agit toujours d'une forme, d'un contour perçu visuellement et comme complété par une image doublement présente par son caractère humain et le type de son attitude.

Définition

Telle est en effet la définition de la réponse mouvement, réponse « déterminée par la forme et en plus par des apports kinesthésiques ». Souvenirs de mouvements autrefois vus, exécutés ou représentés, ces apports kinesthésiques doivent avoir été ressentis, donc ces formes doivent concerner des figures humaines puisque l'on ne peut participer à un mouvement que par analogie de structure, un essai de se mettre à la place de l'être humain que l'on a l'illusion de voir bouger. Les K sont produites lorsque le stimulus déclenche chez le sujet des impulsions psychomotrices, exprimant l'attitude intérieure, la représentation d'une impulsion étant projetée sur l'objet, sur la forme.

Rorschach, qui était lui-même très « kinesthésique », peignait et sculptait des personnages dans leur posture, considérait la K dans la double perspective :

— de capacité de créativité intérieure et, si elle domine la couleur, d'instrument principal probable du facteur d'intériorisation ;

— d'attitudes expectantes fondamentales actives ou passives trahissant les tendances de l'inconscient, ce qu'il voyait surtout dans le type de mouvement donné, extension ou flexion.

Valeurs interprétatives

Celles, proposées par Rorschach, résultent de ses réflexions sur les rapports de la K avec le rêve et la motricité, mais surtout elles découlent des constatations faites sur les protocoles de tests : la K a une valeur uniquement individuelle, il la considère par rapport à la vie mentale de l'individu qui s'intéressera davantage à lui-même qu'aux autres et dont l'effort d'adaptation se fera plus par la pensée que par l'affect ; la K ne correspond pas au comportement extérieur. Là où dominent les K, l'intelligence est plus différenciée, la vie est davantage orientée vers l'intérieur, l'affectivité et la motilité sont plus stabilisées, le contact est plus intensif qu'extensif, le comportement extérieur est quelquefois maladroit, inhabile et la capacité d'adaptation moindre. Les K stabilisent et la motilité et l'affectivité, elles sont à leur tour inhibées ou freinées par la fonction logique, le F pur, qui est l'attitude musculaire de l'attention concentrée.

L'accent est mis ici sur l'intelligence, l'intériorisation et les fonctions de stabilisation de l'affect et de la motilité qui en dérivent.

Les valeurs interprétatives nouvellement proposées conservent dans l'ensemble à la K les valeurs d'intelligence, d'imagination créatrice, de maturité et de conscience de la vie intérieure. Elles apportent des notions nouvelles dues à la théorie de la « psychologie du Moi » : la K indique la tolérance du Moi pour des forces archaïques de pulsions, est l'expression des motivations, craintes et désirs, mais aussi des mécanismes de défense contre l'angoisse suscitée par l'affleurement de ces motivations. La capacité d'empathie, donc d'identification, a paru essentielle à bon nombre d'auteurs, identification non seulement au niveau individuel, mais à celui de rapport social, de prototype du rôle joué dans la vie et,

dans ces cas-là, la K correspondrait au comportement, à l'inverse de ce que pensait Rorschach.

A travers tous ces termes, l'on voit que c'est la notion de projection qui intervient, projection des besoins inconscients, mais projection aussi bien constructive que défensive et pas fatalement déformante.

La simple énumération des significations peut faire croire que la K a toujours une valeur positive. Il n'en est rien, il y a possibilité d'inadaptation profonde en présence de beaucoup de K dans la mesure où celles-ci ont force de retrait en soi et absence de contacts (en l'absence de réponses couleur), de trop intense recours à l'imaginaire. Elles cristallisent alors des projections déformantes, voire délirantes, ou elles indiquent, comme chez les enfants difficiles, une tentative de prise de conscience de soi à travers la recherche de relations objectales qui précède la véritable identification.

Rationnel des réponses K

On peut se demander quels sont les critères qui permettent de donner aux K telle ou telle des valeurs indiquées ou de valoriser tel aspect ou telle orientation. Avant d'analyser ces critères et les positions théoriques qui les supportent, il faut rappeler que la réponse kinesthésique est due à l'appréhension et à la fusion plus ou moins simultanée de trois facteurs : 1) *le facteur forme* ; 2) *le facteur mouvement* ; 3) *le facteur contenu humain*.

Dans certaines K, la fusion des trois élément sembles avoir été immédiate, dans d'autres, un des éléments prime sur les autres dans des combinaisons variées et il peut y avoir une sorte d'oscillation entre ces facteurs dans les réponses comme : III « nègres anthropophages... dessins caricaturaux plutôt ...», où le mouvement peut prévaloir sur la forme, I « mouvement giratoire très net, un tourbillon, on distingue une femme comme entraînée » ;

le contenu délirant, parfois envahissant comme dans : II « les deux taches rouges et noires semblent être des images de gens qui souffrent, non, ils crient, des gens qui sont déjà morts ».

La distinction des trois facteurs intervenant dans la K recouvre en fait essentiellement deux processus, associatif et projectif, deux aspects, intellectuel et projectif, qui se chevauchent constamment et qui n'apparaissent isolément qu'aux limites extrêmes de la K lorsqu'elle n'est que forme à peine dynamisée ou imaginaire à peine structurée.

L'aspect intellectuel sensorimoteur de la kinesthésie compris largement est reflété d'abord dans la forme perçue, qui peut être bonne ou mauvaise, ensuite dans l'acte d'intégration à accomplir, par exemple entre des éléments dissociés du stimulus comme à III où il y a une coupure évidente où le « matériel perceptif est en déséquilibre ». Lui donner un équilibre, offrir un contenu à l'espace, c'est faire acte d'intégration, c'est passer du perceptif à l'expérience vécue, c'est faire la même chose qu'anticiper quand il s'agit de la pensée. On doit cet essai d'explication gestaltiste à Rapaport, l'aspect intellectuel y est du reste immédiatement complété par une notion plus large du développement du Moi : en effet, cette anticipation par la pensée représente une capacité à différer l'action ou l'impulsion, à la mettre au second plan et cette attitude de mainmise suppose une intériorisation préalable à l'expression. Face à un élément provocant, telle la couleur rouge, on peut y réagir sans ambages, « c'est du feu, c'est sanglant », éviter le contact par un refus ou une réponse formelle sans couleur, « crustacé, papillon », ou intégrer formes et couleur dans une K, « c'est deux hommes qui se battent » ; c'est là une forme supérieure d'intégration qui comporte beaucoup de souplesse alors qu'une organisation purement formelle correspondrait à une attitude trop rationnelle niant l'élément émotionnel représenté par la couleur.

L'aspect purement formel intellectuel est dépassé, la fonction logique ne suffit pas pour expliquer cette réflexion ou ce détour et la production des K est tributaire non seulement du développement de l'intelligence et de la perception mais aussi du développement du Moi. Donner des K suppose donc une maturité générale, ce qui paraît confirmé par l'étude génétique des facteurs K.

Différents auteurs s'accordent pour dire que les K n'apparaissent que tardivement, vers huit ans, et que même à cet âge le mouvement prime sur le contenu. On pourrait s'en étonner, puisque l'enfant jeune vit dans l'imagination, mais justement ce fait confirme que si la K n'est pas due uniquement à l'intelligence, elle n'est pas due non plus uniquement à l'imagination. Elle est pour Dworetzki le fruit d'une plasticité de structuration reflétée dans la possibilité d'articuler les D et les G ; mais elle est surtout en rapport étroit avec la représentation différenciée du corps propre — schéma corporel —, de la personne ressentie comme différente d'autrui : le besoin narcissique de représentation de soi en est un facteur important.

Le dynamisme intérieur, l'énergie avec laquelle la K apparaît, provient du fait que les tensions internes comme le besoin d'expression de soi ne sont pas réalisées à l'extérieur, mais élaborées par une « image motrice », donc un jeu intériorisé, une création. Cette explication nous paraît particulièrement pertinente et fructueuse ; basée sur des observations d'enfants normaux, elle rejoint des faits retrouvés chez l'enfant malade somatique, handicapé physique dont les K expriment le besoin de représentation de soi en même temps que le recours à l'imaginaire, au jeu intériorisé, et ceci d'autant plus que l'expression motrice manifeste leur est impossible. Partis de l'aspect intellectuel et intégrant les données génétiques dans les réflexions théoriques, nous aboutissons à attribuer à la K une valeur psychologique générale de capacité de détour et d'intégration. La K se trouve en quelque sorte à un

point de jonction entre les concepts de réversibilité intellectuelle, de plasticité perceptive et de processus secondaire de satisfaction différée, autrement dit au point de jonction des théories de Piaget, de Werner, de Luria, de Lewin et de Freud (la pensée impliquant une intériorisation de la réponse motrice). La K reflète le niveau de régulation et de contrôle, donc c'est une fonction du Moi dans cette optique alors qu'elle peut être considérée comme une émotion mue par le Moi (Beck).

Cette valeur psychologique générale de capacité de détour d'imagination créatrice avait été en fait prévue par Rorschach puisqu'il parlait de capacité d'intériorisation, d'intelligence différenciée et de productivité générale, l'ensemble de ces caractéristiques ayant dans son esprit pour action directe la stabilisation de l'affect et de la motilité. Diverses études expérimentales ont confirmé le rôle de réflexion et de contrôle par l'intériorisation de la K, liée à une capacité imaginative, puisqu'un facteur commun se dégage, facteur saturé en K, en temps d'inhibition motrice, en temps d'activité spontanée et en productivité imaginative.

L'aspect projectif. — C'est le facteur de contenu humain de la K que nous avons maintenant à isoler, contenu humain campé dans un certain type de mouvement. Or si le mouvement doit être ressenti, c'est qu'il s'agit d'une expérience proche de l'empathie (Schachtel), il y entre automatiquement un élément de projection puisque l'expérience de son propre corps est la plus immédiate et la plus directe que l'on puisse avoir.

Le concept de projection appliqué aux tests correspond à une définition plus large, plus vague aussi que celle de Freud : c'est l'attribution de ses propres qualités et sentiments aux êtres humains et objets de son entourage, c'est donc ce qui est proche de notre expérience que l'on relèvera chez autrui et on percevra et pensera l'autre en fonction de sa propre image, par « analogie ». La projection

est un processus normal, elle poursuit un but constructif ou elle est déformante : le processus est alors pathologique et son but est défensif.

Par l'intermédiaire du contenu humain projeté, la K suppose *l'identification* ou la recherche d'identification et c'est encore dans les protocoles d'enfants que l'on en a le plus aisément la preuve. On signale en effet que de trop nombreuses K chez les enfants sont autant de tentatives maladroites d'identification en l'absence de figures parentales suffisantes et révèlent aussi le sentiment de souffrance de ne pas être aimé : explication que Piotrowski donne à la trop fréquente utilisation des K à ces âges. D'ailleurs, pour lui, l'identification coïncide avec les capacités d'empathie et l'intérêt social et la K est le prototype du rôle joué dans la vie. Il importe d'être prudent dans l'interprétation des K dans ce sens, les études systématiques récentes (Parker) infirment l'hypothèse d'une analogie entre les caractéristiques du sujet et celles des personnages des K.

Chez les adolescents qui se cherchent à travers autrui, les K peuvent montrer le besoin d'établir de nouvelles relations objectales en réaction à la séparation d'avec les relations d'objet infantiles ; ces nouvelles relations peuvent évoluer ou non vers la véritable identification, le déroulement des réponses kinesthésiques et leur qualité reflètent l'existence de ces deux étapes.

Les contenus humains, et non le mouvement, donneraient à la K le sens d'introversivité, le mouvement apporte plutôt, lorsqu'il domine le contenu, le dynamisme allant dans le sens de l'extraversion et rejoignant la kinesthésie d'objet : une cotation différenciée pourrait tenir compte de la prévalence des mouvements ou de l'engramme humain ou de la forme elle-même dans les réponses K.

Dans la mesure où la K apporte un élément qui n'existe pas sur la planche, elle est le produit d'un réel imaginaire

et non du réel objectif, elle émane donc de l'inconscient et des pulsions ainsi que Furrer le premier l'a montré. Elle représente « le produit final d'une séquence qui conduit à partir d'une satisfaction instinctive directe à travers la sublimation des besoins dans l'activité motrice symbolique à une activité motrice imaginative ». C'est surtout du contenu dont il s'agit ici, contenu identique « aux processus inconscients selon Freud et aux mécanismes du rêve », et donnant les besoins profonds du sujet et ses motivations. Les besoins, les désirs peuvent être tellement personnels, voire autistiques, qu'ils s'expriment en une K dont la qualité formelle est négative, l'intensité de projection, l'envahissement l'emportant sur la réalité objective, ainsi dans « ceci est mon corps, c'est moi ». Des contenus très originaux et personnels, mais aussi de mauvaise qualité formelle, apparaissent chez les normaux mais avec une très faible fréquence et indiquent, tant que le contexte global est bien structuré, une faille, un moment de régression qui n'est pas fatalement signe de déstructuration. D'autres K enfin paraissent bien courantes, peu individualisées, bien conventionnelles et, en fin de compte, peu significatives : ce sont celles des planches III, II ou VII impliquant une action ou une relation banale de personnages peu caractérisés : cela prouve l'adaptation en souplesse et la régulation interne de la vie inconsciente. Les fantaisies imaginatives ne s'expriment pas toujours dans les K, elles peuvent avoir été « déplacées », on les retrouvera alors dans les animaux et même dans les objets en mouvement, ou ne deviennent perceptibles qu'à travers les contenus des réponses en général.

Les contenus des K donneraient donc la possibilité d'apprécier les motivations inconscientes et leur intensité : cependant il faut se méfier de transcrire d'une façon trop directe les éléments interprétés, ainsi l'hostilité ou l'agressivité des personnages perçus n'est pas forcément celle du sujet, mais plutôt celle qu'il attribue aux autres et qu'il

craint de subir. La prudence s'impose aussi dans l'attribution au sujet d'attitudes internes, passives ou actives suivant que la K est de flexion ou d'extension : en effet « une femme les bras tendus en l'air » dans le milieu de I est une K d'extension, mais si elle appelle à l'aide l'évocation correspond plus probablement à une expérience de dépendance passive. Il est bien évident que toutes les motivations inconscientes ne transparaissent pas uniquement dans les K et que le test dans son ensemble n'est pas spécialement conçu dans le but d'élucider ces motivations. D'autres épreuves, telles que le T.A.T., le sont davantage.

La K, en tant qu'expérience vécue, peut donc constituer une projection normale non déformante jouant un rôle dans l'acte de compréhension empathique. Elle peut également porter le poids d'une projection pathologique, de fantasmes déstructurants directement et profondément vécus, fantasmes souvent liés à la désintégration du corps propre et de la personne.

Plutôt qu'une motivation, la K est une manière spécifique de vivre celle-ci et de l'intégrer ou de s'en défendre, la vivre sur un mode imaginaire, le recours à l'imaginaire permettant du même coup de différer l'action directe, en l'intégrant à la conduite intellectuelle adaptative. Il y a donc dans la K un élément inconscient profond mais il y a également la manière de canaliser cet élément en en permettant une expression partielle suffisamment acceptée par le Moi, répondant aux exigences sociales et pourtant suffisamment expressive du besoin. C'est vraiment l'acte d'intégration par excellence mais pouvant échouer ou être débordé par la résurgence K.

On peut se demander alors pourquoi il y a beaucoup de K dans la névrose obsessionnelle par exemple, dans certaines psychoses ou la manie. Dans la névrose obsessionnelle, la K reflète la symptomatologie idéationnelle, elle est une manière de contrôler l'impulsion ou la compul-

sion, elle correspond aussi à une préoccupation centrée sur soi, un besoin d'autoreprésentation alors que la K des psychotiques est une projection pouvant aller jusqu'à celle du corps propre, jusqu'à dire « c'est moi, c'est mon corps ».

Les nombreuses K données par les grands déséquilibrés, très doués par ailleurs, montrent le mieux l'articulation des mécanismes de défense, des motivations et fantasmes dans les K : la lutte peut être intense, K+ et K— très formelles ou très projectives se succédant et ne laissant que peu de place aux réponses simplement formelles adaptatives.

La complexité tant théorique que pratique des problèmes posés par la réponse mouvement vue dans un engramme humain n'a été ici qu'esquissée : la multiplicité des significations attribuées à K peut surprendre comme elle peut paraître contenir des contradictions. Des explications gestaltistes, phénoménologiques et psychanalytiques ne semblent pas avoir épuisé le problème.

En pratique : analyse des K

La seule manière d'attribuer à une K donnée une valeur interprétative correcte est d'essayer d'en faire une analyse précise qui permette de pondérer, en quelque sorte, les trois facteurs qui la constituent, forme, contenu et mouvement.

Des tentatives de pondération ont été proposées, qui n'ont pas été très largement admises, ce qui est manifestement regrettable. Mentionnons celle de Friedmann qui évalue la participation du mouvement l'emportant ou non sur la forme ou le contenu par les cotations K, KF ou FK, comme dans la réponse « un véritable tourbillon de danseurs » où le mouvement est intense, ne peut signifier maîtrise de l'impulsion ou introversivité.

Nous préconisons une analyse qualitative où le dépouil-

lement des réponses est fait en fonction des éléments suivants :

— nombre et distribution des K dans le test, sachant que les planches facilement kinesthésiques sont III, II, I, VII, et place de la K à l'intérieur de la planche ;
— qualité formelle ;
— contenu humain déterminé ou vague, personnages ou bonshommes (masculin ou féminin), ou contenu humain, mais du monde irréel ou fictif ;
— mouvement dynamique ou statique, accusé ou non, impliquant une attitude active ou passive, qui comme nous l'avons montré peut ne pas correspondre à l'intensité du mouvement ;
— tonalité affective enfin de la réponse.

Seul le dépouillement qualitatif fera apparaître le rôle précis de la K et l'essentiel de sa signification dans un protocole donné : en effet, un nombre suffisant de K — soit 5 — ne signifie guère imagination créatrice ni capacité d'identification si les K ne sont amenées que progressivement, comme composées à partir des formes isolées et dynamisées en dernier ressort (elles pourraient être des FK préconisées plus haut). Si, de plus, l'image humaine est indéterminée, personnes, personnages, il ne sera pas question d'identification.

3. Interprétations a la limite des K

Nous avons vu les conditions permettant de donner à une réponse la cotation « K ». Ces conditions ne sont pas toujours réunies alors que la notion de projection d'un mouvement dans un engramme humain paraît sous-tendre la réponse : tel est le cas des réponses libellées « personnages » ou « bonshommes » ou « clowns » ou « danseurs » sans plus, à la planche III — réponses cotées

automatiquement K par Rorschach lui-même et bien d'autres auteurs —. Les exceptions mises à part il faut noter l'existence de réactions plus qualitatives que formelles, suscitées par une évocation de personnage humain ou de mouvement mais restant vagues et informulées. Tout se passe comme si les composantes de la K n'étaient pas assez marquées pour que celle-ci soit exprimée nettement. Le sujet se maintient à un niveau de description formelle, il voit « des silhouettes », des « statues » à coter en F malgré l'engramme humain. Il peut aussi projeter le mouvement dans un engramme « non humain », soit animal, soit objet, soit force physique à coter alors en kan ou kob. On suppose que les éléments K ne sont pas arrivés à maturité ou qu'ils ont été tronqués ou réprimés dans leurs manifestations. Les données peuvent être encore moins évidentes, apparemment moins proches de la K, et l'appréciation en devient plus difficile, ne pouvant être validée que par l'expérience et l'observation poussée des réactions des sujets.

Il y a des degrés dans l'affleurement de la K ou dans sa répression. Il y a des réactions globales de refus ou de choc kinesthésique ou même simplement des traces perçues à travers l'enquête ou les commentaires verbaux. Nous allons essayer d'analyser ce genre de phénomènes pour en dégager le mécanisme psychologique responsable.

Refus kinesthésique et choc kinesthésique

Nous considérerons en premier lieu l'absence de réponse K. Elle peut être due à une pauvreté idéationnelle, à une pauvreté imaginative dont nous aurons confirmation par d'autres données du protocole. Cette absence de réponse K peut également provenir d'une attitude plus active impliquant un certain refus d'engagement — refus inconscient bien entendu, mais en général fort bien argumenté —. Ainsi, à la planche III, le sujet peut justifier en

toute tranquillité, à l'enquête, l'absence de réponse de figure humaine en mouvement par le fait que les lignes sont brisées, trop angulaires et que les détails qui les composent évoquent des parties d'animaux plutôt que des détails humains et qui, de toute manière, ne forment pas un tout cohérent. Une attitude hypercritique et strictement objective empêche le travail imaginatif ; dans une situation où tant d'autres sujets voient aisément des personnages en action, il n'y a pas de réponse K. Cette vigilance peut correspondre à un souci de rigueur logique comme elle peut être le fruit d'une extrême rétraction de la personnalité n'autorisant aucune impression vague, aucune attitude de facilité. La meilleure expression en est le Do de la planche III.

Il n'y a pas que le caractère incomplet du dessin qui bloque l'interprétation, il y a aussi le malaise provoqué par le caractère « caricatural » ou « squelettique » ou l'allure de « pantin » des dessins. Dans ce cas il y a projection de l'anxiété concernant l'unité de la personne et du schéma corporel, le tout étant si rapidement réprimé qu'il n'y a pas de réponse cotable en K.

Ces deux attitudes, le contrôle excessif sur le plan objectif et la crainte de projection, peuvent être plus ou moins apparentes mais coexistent presque toujours et même peuvent se renforcer mutuellement. Elles aboutissent à une inhibition telle que la K la plus courante ne peut être exprimée. La raison du refus ou de rejet n'apparaît qu'à l'enquête ou à l'enquête des limites. Cette inhibition peut être tellement intense et brutale qu'elle réalise un véritable choc.

La notion de choc kinesthésique a été très valorisée par Loosli-Usteri qui en avait relevé la présence chez les préadolescents. Elle voyait dans le choc une attitude défensive, un mécanisme de protection contre l'introversion, celle-ci empêchant à cet âge l'adaptation extérieure. Dans le cadre des théories psychanalytiques l'explication serait

différente : l'adolescent ayant abandonné les relations objectales infantiles n'est pas encore apte à construire des relations objectales adultes, ne peut trouver de modèle précis d'identification et manifeste son désarroi devant l'évocation de personnages humains. On ne peut parler de choc kinesthésique que devant le rejet de la perception de la figure humaine de la planche III mais le choc peut avoir des répercussions sur les situations similaires, de la planche VII en particulier. Il peut par contre se produire à III avec des K aux autres planches (II, VII, IX) ; il est alors essentiellement dû à ce caractère incomplet ou fictif du dessin provoquant la dépréciation du modèle humain — dépréciation que le sujet ne peut supporter et dont il se défend par un refus ou un rejet.

Le choc K est très reconnaissable aux commentaires auxquels il donne lieu une fois le test terminé. Le phénomène apparaît alors nettement dû à l'évocation humaine de la planche III et non aux taches rouges que l'on pourrait aussi incriminer.

K refoulées et K réprimées

Ces K infiniment plus fréquentes que les réactions dont nous venons de parler relèvent du même processus inhibitoire.

— *Dans le cas de K refoulées,* la répression est très intense ; elle dépasse la simple inhibition car il y a d'emblée refus inconscient de caractère humain, vivant — par exemple dans des réponses telles que « mannequins, poupées, marionnettes, ombres, squelettes » —. Ces réponses sont alors cotées comme autant de réponses formelles en général de bonne qualité, ce qui confirme le fait qu'elles sont dues à l'inhibition. En l'absence de réponses K vraies dans le test et en l'absence de réactions affectives adaptées elles révèlent une réactivité aride, formaliste, dépourvue de spontanéité, une rétraction telle qu'on la trouve chez

les personnalités schizoïdes. Moins systématiques, mêlées à d'autres réponses K et surtout à quelques réponses Couleur elles portent la signature de réactions complexuelles définies, d'apparition sporadique, constituant souvent un mécanisme de défense contre l'angoisse. Ainsi les personnages de la planche II fréquemment vus en « clowns » deviennent des « poupées articulées » chez un sujet très kinesthésique par ailleurs et qui a trouvé ce moyen plus formel qu'imaginatif pour lutter contre les impulsions suscitées par le rouge. La répression porte assez fréquemment aussi bien sur la couleur que sur la kinesthésie. Le mécanisme de lutte est visible dans un recours à la forme et à un contenu infantile. Les réponses « ombres » ou « squelettes » ont davantage une valeur de crainte de destruction tellement le personnage entier et vivant est ici courant.

— *Dans les K dites réprimées*, la répression intervient une fois que l'aspect humain, vivant, a été perçu et verbalisé. Le sujet venant de dire « des personnages qui se saluent » continue en modifiant sa réponse et en proposant « non, ce sont plutôt des statues qui représentent des personnages ». La modification ne porte que sur le caractère vivant des éléments perçus comme si ce caractère vivant comportait un élément pouvant être perçu comme dangereux. La suppression du caractère vivant du perçu caractérise la crainte d'engagement entraînant un retrait de participation, prise de distance ou retour en arrière. Cet éloignement est rendu nécessaire par une brusque prise de conscience des éléments d'identification livrés spontanément.

Par exemple, une femme donne à III, après un choc au rouge intense à II, les réponses suivantes : « des nègres anthropophages comme des dessins humoristiques, des Ku Klux Klan, non des caricatures » : on y voit une oscillation entre des engrammes kinesthésiques à teneur agressive, qu'elle ne peut supporter et qu'elle ramène

à deux reprises à des données formelles dégagées de l'implication personnelle.

— Certaines K apparaissent comme à retardement, il semble que l'on peut suivre de près le processus d'installation de la K, tous les éléments ne se raccordant que petit à petit : on peut se demander parfois si ce ralenti correspond à la véritable K qui pour être valable devrait être instantanée. Il aboutit pourtant à une action réelle, mais au travers d'une série de blocages et de relâchements, d'éléments formels et kinesthésiques, mécanismes que l'on rencontre souvent dans les tests de sujets en état de stress préopératoire.

— Si dans les exemples précédents les motivations données dans les K ne sont pas explicitement réalisées, il y a d'autres cas où celles-ci sont carrément déplacées sur des substituts, des animaux, et même des objets : il s'agit alors de projections incomplètes symbolisées respectivement par Kan, Kob et Kp et groupées sous le nom de kinesthésies mineures.

4. Réponses kinesthésies mineures (k)

Introduction

Traitant de la difficulté à déterminer le caractère franchement kinesthésique — K — de certaines réponses, Rorschach signale : « Il y a des sujets qui peuvent ressentir kinesthésiquement non seulement des hommes ou des animaux anthropomorphes, mais encore des animaux de toute sorte, des plantes, même des figures géométriques ou de simples lignes » ; il admet implicitement qu'il puisse s'agir de réponses K puisqu'ici les sujets savent s'observer et peuvent donner des éclaircissements. Commentant ensuite le protocole 25, il note « l'animation kinesthésique » de tout petits détails qui, dans le texte, sont cotés Dd K. Par ailleurs, dans l'article posthume,

il signale l'existence d'une tendance aux « petites kinesthésies et kinesthésies secondaires, réponses mouvement dont la valeur symptomatique est encore un peu obscure ». Behn Eschenburg précise qu'après la publication de son livre Rorschach désignait sous le symbole Kp les tout petits détails insolites interprétés en mouvement pour les distinguer des réponses mouvement données dans les D et les G : « Elles semblent indiquer un plaisir de fabulation et une affectivité vive. »

Ainsi, pour Rorschach, déjà, des réponses mouvement autres que celles projetées dans l'être humain peuvent exister ; un élément kinesthésique surajouté à une forme peut également apparaître, la petite kinesthésie a une signification propre et des « interprétations forme qui pourraient avoir un déterminant kinesthésique » sont proposées avec le symbole F tendance K dans l'article posthume. Exemples : « deux petits animaux avec des antennes comme s'ils étaient dressés », « écureuil dressé, encore assis sur les branches ».

La voie a paru ouverte à l'affinement de ce type de réponse mais les symboles et surtout les notions qui les sous-entendent ont eu une fortune très diverse.

Les k mineures doivent toujours être étudiées en fonction de leur relation avec la K vraie. Tous les auteurs, en effet, la considèrent comme résultant du même processus imaginaire qui engendre les K, mais entrevoient cette vie imaginative liée à différents besoins et pulsions et pouvant s'exprimer à des niveaux de conscience différents. Par ailleurs, il est généralement admis que toutes les k dites mineures ont d'office une signification de moindre intégration, de moindre adaptation à la réalité concrète, de moindre capacité de réalisation, donc de *réduction* ou de *non-évolution* des capacités de réalisation de l'individu.

S'il règne une certaine confusion dans la définition des k dites mineures (cette appellation est en effet plus exacte que celle de secondaire, ainsi que l'explique C. Beizmann),

c'est que l'adaptation française de cette catégorie de facteurs proposés par les auteurs américains représente une limitation mais aussi une modification des concepts de base américains corrigée par un emprunt fait à l'école suisse qui, dans son ensemble, refuse cette classe de déterminants.

Quelques positions classiques

A partir de la non-utilisation jusqu'à l'utilisation maximum des k nous nous trouvons devant les attitudes suivantes :

En premier lieu. — Aucune utilisation des k mineures (Beck) : toutes les réponses comportant un élément kinesthésique sont des K *à condition que l'activité soit humaine.* Le critère est le caractère ressenti comme humain de l'action et ce caractère est utilisé très largement. Ainsi un animal entier ou vu en partie exerçant une action humaine, par exemple celle de danser, de chatouiller ; l'animal banal de VIII est coté F+ s'il grimpe, mais il est coté K si on lui attribue un esprit de compétition pour arriver le premier, à IX un Dd orange vu en « pince de homard chatouillant un homme derrière le cou », à VII « le vent qui souffle » sont également des K. Avec cette manière de faire, les protocoles de Beck comportent facilement 10-12 K ; ceci est un inconvénient lorsqu'on veut procéder à la comparaison avec d'autres auteurs, mais un avantage par l'unité de vue qui caractérise cette façon de concevoir la projection. Beck réserve une certaine importance à l'enquête pour décider de la valeur vraiment K des réponses données. Quant à l'interprétation des kinesthésies animales à activité humaine, il admet celle de Klopfer, donc celle d'un infantilisme sur le plan affectif et d'un niveau de stimulation instinctive inférieur à l'âge mental et chronologique. Dans la kinesthésie animale à activité humaine qui a toujours, comme la K, valeur de rêve, le sujet éloigne encore plus que dans la K humaine le désir ou la crainte de sa pensée consciente, il dissimule et déplace plus intensément le fantasme.

La valeur que Beck attribue aux K lui fait estimer dangereuse la trop grande facilité d'autres auteurs à proposer des éléments kinesthésiques, l'interprétation finale risquant alors d'être erronée.

En second lieu. — Nous nous trouvons devant des positions aussi classiques que réservées sur le bien-fondé d'utiliser la notion de kinesthésies mineures. Ainsi Bohm préfère éviter la confusion apportée par les Américains et conseille d'éviter cette « catégorie qui séduit les âmes faibles » et qui de plus n'est pas indispensable. Il estime que même devant des projections dans l'animal, hormis quelques cas exceptionnels, il est plus correct de coter la réponse en F ou à la rigueur en KF si l'expression du mouvement est vraiment très forte et si « le mouvement sinon l'animal est saisi et ressenti d'une façon quelque peu humaine ». Exemple : « lapin assis sagement sur ses pattes de derrière et faisant le beau ».

Il semble cependant admettre les kp que seule la grandeur de la découpe distingue de la K, dès que les Dd sont assez étendus, le déterminant kinesthésique devient K. Rapaport également réserve le symbole Kp pour des réponses dans des localisations limitées. Schafer, le collaborateur de Rapaport, tient compte des éléments k dans les petits détails, il englobe dans une seule et même catégorie — FK — les réponses où il y a « emphases » faibles sur la tension dans des engrammes animaux à activité animale ou humaine.

En troisième lieu. — A partir des travaux de B. Klopfer et de Piotrowski tout change, ces deux auteurs étant à l'origine de l'introduction massive des éléments kinesthésiques mineurs. Dès 1946 et *a fortiori* en 1952, en plus des tendances réservées à la considération des éléments spatiaux ou des postures peu accusées d'animaux victimes de forces extérieures, Klopfer distingue trois catégories de mouvement animal ou quasi animal. La manière de Klopfer est particulière en cela qu'il utilise systématiquement cotations principales et cotations additionnelles, ce qui complique la symbolisation mais la rend plus parlante. Ses instructions en ce sens sont extrêmement précises, en voilà le schéma :

La cotation kan (FM) est attribuée à un animal en mouvement même si celui-ci est perçu sous forme de dessins ou caricatures, ou s'il n'est question que de posture expliquée à l'enquête : planche X « un joli chien colley » ; des tendances kan additionnelles sont données à des animaux victimes de forces extérieures, et un F simple représente la position de « deux lapins se regardant face à face ». Lorsque l'animal a une activité humaine ou fait partie des animaux humains de Walt Disney, il est coté en K.

Dans ces conditions précises, la réponse kan a une signification toujours moindre par rapport aux K de différenciation intellec-

tuelle et ne contient pas la notion d'empathie. Les forces supposées par ces réponses sont instinctives et proviennent d'une période très précoce, d'avant deux ans, avec recherche de gratification immédiate ; elles peuvent être acceptées consciemment par le sujet ou non, leur interprétation spécifique est difficile.

Les réponses kob (kinesthésies d'objet, Fm, mF ou m) peuvent être associées à la forme et constituent souvent des déterminants additionnels à la couleur ou à l'estompage. Les huit catégories de kob concernent des objets fabriqués, des mouvements « inanimés » (« eau qui tombe, nuages qui se déroulent, sang qui coule »), des forces abstraites (« vent agissant sur des animaux ou des hommes »), une impression de tension (« animal ou personne qui tombe »), une fonction involontaire de l'homme (« phallus symbole de puissance »), ou des parties du corps humain interprétées symboliquement, ou les forces de la nature (« explosions, désintégrations »), mais aussi des forces psychiques abstraites, telles que « le mal planant au-dessus du pays » ou toute autre force magique. Ces exemples montrent qu'il ne s'agit plus d'un mouvement attribué à autrui ou à une chose mais d'une sensation de forces naturelles ou surnaturelles. Ces réactions sont en fait surtout des contenus et constituent une thématique pour laquelle le contenant ne joue qu'un rôle secondaire.

Klopfer, entre ses deux ouvrages, a beaucoup compliqué cette catégorie et en a nuancé la valeur interprétative : les kob, quand elles ne sont pas nombreuses, indiquent une certaine conscience des forces incontrôlables en soi, la tension et le conflit entre des pulsions différentes ou entre la pulsion et la contrainte extérieure, tension due aux efforts de répression, c'est aussi un sentiment d' « impuissance » face aux forces envahissantes, incontrôlées du dehors. S'il est acceptable et même bon d'avoir un ou deux kob, plusieurs de ces réponses indiqueraient une difficulté d'adaptation. Tous ces éléments sont évidemment à analyser en fonction des K et du contexte global du protocole.

La position de Piotrowski est assez différente. Pour lui, la réponse kan répond à deux critères, celui de sensation de modification telle que le changement de la tension musculaire et celui d'un type d'activité impossible à l'être humain. L'interprétation donnée par Piotrowski est fonction d'une prise de position théorique selon laquelle l'ensemble des éléments kinesthésiques représente des patterns de potentiel de comportement, chacun d'entre eux ayant une relation directe avec le comportement manifeste. Ainsi les

tendances actives données dans la kan correspondraient à des « rôles » qui ont été dominants dans la première enfance avant 6 ou même 4 ans, alors que la K vraie rend compte du rôle joué dans la vie actuelle. Les aspects de l'expérience campés dans les kan n'ont pas été suffisamment intégrés à la personnalité. La fréquence des kan doit faire penser à des types de réactions insuffisamment développées mais positives en ce sens qu'elles reflètent la spontanéité et la vigueur des réactions enfantines.

Les mouvements attribués à des objets ne sont symbolisés par « kob » qu'à condition que l'objet soit inanimé, solide, liquide ou gazeux, que la source du mouvement soit à l'extérieur de l'objet, qu'il y ait une sensation de tension musculaire ou d'équilibre dynamique. Puisque le mouvement ou l'arrêt du mouvement ne prend pas son origine dans l'objet qui est en quelque sorte passif (« vagues de l'océan dues au vent », ou « le vol d'un avion actionné par l'homme »), et agi par d'autres formes, on peut en inférer, toujours en fonction du parallélisme existant entre la perception visuelle et les caractéristiques psychologiques des tendances, que la kob est le prototype de rôles éloignés mais désirables, distants mais irréalisables, dont le sujet a conscience. Ce sont des éléments qu'il ne peut actualiser et il en ressent amertume et sentiment de frustration dans la mesure où ce rôle lui paraît inatteignable, la tension est grande mais le conflit peu profond. Donner des kob supposerait une certaine capacité d'introspection ; Piotrowski en voit la preuve dans l'augmentation de leur nombre lors des débuts de psychothérapies et dans leur disparition à la fin des traitements, ils deviennent alors des K mais seuls les kob affirmés actifs deviennent des K, les kob indécis représentent davantage des tendances masochistes et se rencontrent chez les malades. Certaines abstractions sont pour Piotrowski des kob, comme à III « le rouge étant une force qui divise ».

Les trois positions que nous avons résumées montrent à quel point les significations proposées pour des déterminants isolés sont fonction d'une prise de position globale théorique et ne sont pas, comme elles étaient chez Rorschach, des conclusions tirées de l'expérience clinique. Aucun de ces auteurs ne traite à part des kp.

Un *quatrième groupe* de psychologues admet des kan et kob en plus des K, incluant dans la catégorie des K vraies les engrammes humains entiers ou partiels et les engrammes animaux à activité humaine, tels que à IX « Babar habillé se dressant » ou VII « lapins

dansant ». Des deux auteurs anglais qui personnifient cette tendance, Alcock admet les kan pour l'animal déployant une activité animale et considère que ces réponses témoignent d'une bonne spontanéité mais aussi du peu de tolérance à la frustration et d'une certaine intensité des besoins libidinaux : elle admet aussi les kob. Mons accepte les deux types de kinesthésies mineures et suppose que la kan fortement suggérée par le contour représente une résurgence de la fantaisie, de l'imagination sur la réalité.

Adaptation française

C'est en s'inspirant de Klopfer surtout et de Piotrowski qu'A. Ombredane et N. Canivet ont proposé en 1948 de classer « provisoirement » les tendances kinesthésiques en trois groupes, simplifiant la classification de Klopfer en éliminant les distinctions en fonction de la forme et en limitant les attributions de certaines cotations à une définition plus stricte du concept sous-jacent. Il ne s'agit pas seulement d'une simplification, mais bien d'une définition différente, plus restrictive en général, de ce type de déterminants, dans la mesure où le critère de base est le caractère « ressenti » du mouvement et non perçu ou décrit ou exprimé verbalement. Il sied donc de distinguer entre : *a)* la kinesthésie animale ; *b)* la kinesthésie d'objet ; *c)* la petite kinesthésie.

a) *La kinesthésie animale* (kan), symbole attribué à l'animal entier animé d'un fort dynamisme, à l'exclusion des mouvements de retrait et des mouvements de flexion, que l'activité soit spécifiquement animale ou non. A l'inverse de Klopfer, on ne tient pas compte des mouvements passifs ni des mouvements projetés dans une partie d'animal, « gueule ouverte » par exemple. Il y a dans cette définition une limitation très importante par rapport aux notions maniées par Klopfer ; l'expérience prouve qu'elle est difficile à maintenir dans l'esprit des utilisateurs. Certaines réponses de parties d'animal peuvent être fortement ressenties comme étant en mouvement même si elles

ne sont données que dans les petits détails (« griffes saisissant et écartelant » dans le Dd intérieur de IX), elles justifieraient, à notre avis, la cotation kan même si elles ne répondent pas tout à fait aux critères formels proposés.

b) *La kinesthésie d'objet* est définie le dans sens d'Oberholzer, c'est-à-dire de mouvement violent centrifuge possédant en lui-même sa source d'énergie, d'un objet ou élément mû par une force intérieure, et non qui soit agi par une force extérieure à lui. Cette définition est fortement restrictive par rapport à celle de Klopfer et ne concerne pratiquement que des réponses du type « explosion de lave et de pierres », « jet d'eau puissant », etc.

c) *La petite kinesthésie* a été reprise d'après Rorschach alors que les chercheurs américains, d'une façon générale, l'incluent dans les K vraies ; deux types de réponses donnent lieu à la kp, les silhouettes humaines entières en mouvement perçues dans un détail et des parties de personnages animées d'une forte sensation kinesthésique, « au bras levé pour frapper » par exemple.

Discussion des éléments k mineures

Les auteurs français cités ont considéré l'ensemble des k mineures non en elles-mêmes mais bien par rapport aux K vraies. Ils ont cherché à lier ces deux types de réactions en proposant pour les k mineures la signification de capacité en potentiel de l'orientation psychique dont les K vraies seraient l'aboutissement. Les k mineures sont autant de tendances plus ou moins développées et affirmées qui devront logiquement faire place à la K vraie dans le processus d'évolution d'une personnalité normale.

Si les significations de ces réponses sont, pour N. Canivet, l'immaturité affective pour les kan, le refoulement pour la kp et la force explosive inadaptée pour la kob, elles paraissent difficilement comparables dans la mesure où un stade de développement, un mécanisme psycho-

logique et une charge émotionnelle ne peuvent être traités sur le même niveau. Comment admettre que ces trois états se muent ou convergent pour donner lieu à un élément unique qui est la K vraie ? L'expérience nous dit qu'il y a dans le Rorschach des déterminants autres que la K signifiant un processus progressif d'adaptation ou de réalisation, tels les G FC. Mais c'est dans la mesure où les réponses k comportent des éléments partiels de besoins, de désirs, de rêves *projetés incomplètement*, à un degré varié et donc non assumés, que ce sont des indications allant dans le même sens vers une projection plus cohérente, plus complète et assumée par l'individu. Tous les besoins et tous les désirs ne sont pas intégrés aux réactions de la personnalité et ne donnent pas lieu aux K. Moins ils sont acceptés, plus ils sont attribués à des engrammes éloignés de l'être humain, d'abord aux animaux et ensuite même à des objets.

Il convient alors de se tourner vers le contenu de ces réponses, car c'est à travers lui et les associations de déterminants que l'on va percevoir la teneur interne des éléments kinesthésiques mineurs.

Les kinesthésies animales expriment le plus souvent deux sortes d'attitudes, celles de dépendance orale : « oiseaux attendant la becquée » (qui ne devraient pas être cotées kan selon Ombredane et Canivet), ou celles d'une agressivité plus ou moins destructrice ou contenue, ceci concerne les protocoles d'enfants et d'adultes à condition de ne considérer que les réponses à « fort dynamisme ».

On voit donc le plus souvent des contenus exprimant des besoins primaires, instinctifs, dont la manifestation ne sied pas à une personnalité adulte. Dans les protocoles de jeunes enfants, la kan domine par rapport à la K. Dans les études factorielles, la kan se trouve dans le même facteur que le CF, autre élément indiquant un égocentrisme infantile et une labilité émotionnelle.

Un certain nombre de données convergent ainsi pour

attribuer à la kan la signification d'attitude affective infantile, infantile parce que captative et instinctive, tenant peu compte des exigences du milieu et des nécessités d'adaptation. Elle a également l'aspect positif de cet infantilisme, c'est-à-dire reflète une certaine spontanéité et vivacité d'attitude, une capacité de jeu et un refus de se prendre au sérieux. De ces kan, seules celles à activité humaine accèdent à la K vraie, alors que certaines restent à ce stade d'attitude primesautière et labile garantissant à l'individu une souplesse d'attitudes et des possibilités de déplacement des conflits.

Les kinesthésies d'objet dans la définition stricte, dite française, de mouvement violent centrifuge possédant en lui-même sa source d'énergie, sont des réponses relativement rares. Leur apparition plus fréquente ces dernières années est due à la multiplication des expériences de physique nucléaire et de vols dans l'espace, « la fusée » ou « l'avion à réaction prenant l'envol » à II devient une réponse plus culturelle que personnelle ; la combinaison des déterminants permet d'en décider.

Non seulement ces réponses sont rares, mais elles sont codéterminées par la couleur violente rouge ou noire : « explosion de lave incandescente et fumée noire », et elles sont presque toujours localisées dans la région médiane de la planche. Par ces trois facteurs, elles cristallisent une charge affective importante, une énergie intense d'origine probablement très profonde et qui ne trouve pas de voie plus socialisée pour s'exprimer. Il est évident qu'elles ne sont l'expression d'une pulsion que dans ces conditions-là, l'association de la couleur noire ou de l'estompage confirme, si besoin était, le lien avec l'anxiété de ne pas pouvoir retenir la manifestation pulsionnelle ou celle liée à la culpabilité d'un excès de manifestations instinctives. Ce problème paraît crucial mais il est encore mal exploré.

Ces kob sont donc différentes de celles de Piotrowksi

qui, elles, « mues par des forces extérieures », n'ont pas la même charge affective et correspondent plus à une énergie non utilisée mais conflictuelle, alors que les kob neutres ou passives et à contenu plus de nature (cotées F et non kob) : « ruisseau qui coule », « feuilles remuées par le vent », indiquent des attitudes facilement passives comportant une sensibilité un peu dépressive ; ces réponses sont localisées aussi bien dans les détails latéraux que dans les petits détails médians ou extérieurs.

L'on peut se demander dans quelle mesure ces réponses kob ne sont pas des reflets d'un certain animisme chez le primitif, l'enfant, l'enfant malade, le déficient mental exogène qui attribuent si aisément aux choses et aux éléments des intentions et une vie particulière. On retrouve ce type de réponses chez quelques malades adultes ou des sujets vivant « en communion étroite » avec la nature qui voient « monter la sève au printemps » dans la planche X ou qui ont des sensations dysphoriques au contraire devant « les séparations de la terre » à X.

En tout état de cause, la valeur interprétative des kob dépend très étroitement des critères de sa définition.

Les petites kinesthésies sont de deux sortes, personnages entiers dans un petit détail ou partie d'être humain en activité, les premières sont cotées par les auteurs américains dans les K vraies et les autres sont rarement cotées.

En ce qui concerne les personnages entiers en mouvement vus dans un petit détail, il paraît probable que leur signification est celle pressentie par Rorschach de capacité imaginative, d'attitude ludique qu'il s'agisse de scènes ou de processions comme dans des détails du bleu latéral de X ou de « processions pour la nuit de Noël » de la planche IV ou de « bûcheron abattant un arbre » dans le Dd orange de IX. Faut-il considérer qu'il y ait dans la kp une répression de la K vraie ? Pas forcément, car cela dépend des proportions relatives kp et K. Lorsque les kp renforcent des K bien représentées, elles ne peuvent être

considérées comme des K réprimées, alors que si elles sont les seuls éléments humains dans le test elles indiquent une limitation de réalisation et une timidité avec un maintien sur le plan de la fantaisie ou rêverie peu productive, et peut-être un refus d'engagement.

Les fragments de corps humain à expression très kinesthésique posent un problème, certains auteurs se refusant à voir une « projection » kinesthésique dans l'attribution d'intentions plus particulièrement aux expressions faciales « grimaçant », « malveillant ». Le mécanisme psychologique déclenchant ces réponses serait plutôt une perception autistique ou une projection limitée indiquant la crainte ou l'anxiété du sujet. C'est percevoir un monde ambiant hostile et cette réaction interprétative est bien souvent le fait de sujets paranoïdes.

Conclusion

Nous constatons, à travers les prises de position citées et malgré certaines restrictions, l'existence d'un problème difficile et délicat lié aux kinesthésies mineures. Nous percevons un effort certain pour en dégager la signification au travers d'une symbolisation parfois confuse et discutable.

A reprendre les termes des contributions dans une perspective hiérarchisée, nous nous trouvons devant un accord unanime à considérer la k comme appartenant au même processus que la K, à l'analyser quantitativement et qualitativement et à l'interpréter en tant que manifestation normale dans certaines conditions. Les positions deviennent plus nuancées lorsqu'il s'agit de statuer sur le niveau d'organisation de la personnalité donnant lieu aux k : elles divergent dans l'attribution d'un niveau contrôlé ou archaïque, par exemple la notion d'inhibition pour la kp par rapport à K, celle de l'explosivité pulsionnelle pour les kob et celle encore de la passivité dans les kob suivant Klopfer.

Ces éléments mineurs, substitutions à la projection aie ou répressions partielles des rêves et besoins, peu- nt, quand ils sont nombreux, signifier le surcroît, la épondérance des éléments fantasmatiques infantiles ou orbides sur les capacités d'intégration à la réalité objec- e et à l'identification réelle. Lorsqu'ils ne représentent 1'une fraction des projections kinesthésiques, ils assou- issent le fonctionnement psychique et lui conservent ıe certaine vivacité. Que les praticiens adoptent un sys- me de symbolisation ou un autre, connaître les différents pects déjà élaborés de ce problème ne peut qu'enrichir ır réflexion et affirmer leur démarche interprétative.

5. Les réponses couleur

Introduction

La couleur est une donnée sensorielle présente sur 5 s 10 planches du test ; 2 planches comportent du rouge ıs ou moins circonscrit et détaché du noir (pl. II et III) ırs que 3 planches, les trois dernières, sont composées taches de couleur pastel, qui forment un panache de ntes rose orangé, bleu et vert ou brun peu accusé, plus moins délavé.

La couleur, donnée objective du stimulus, est relati- ment peu utilisée. En effet, souvent on n'observe que 3 : réponses tenant compte de la couleur sur un total de 30. l'extrême, elle peut être tout à fait ignorée comme elle ut faire l'objet de réactions qualitatives plus que de ›onses formelles. A l'intérieur des réponses cotables, e peut avoir un rôle secondaire à une perception for- :lle — FC — ou au contraire déterminer en premier lieu réponse, la forme venant en second lieu — CF — ou e la seule responsable de l'association donnée — C. r ailleurs, les contenus mêmes des réponses couleur uvent répondre à des associations soit très personnelles,

voire autistiques (exemple : « deux anges dans le jaune parce que le jaune c'est doux à l'œil »), soit très conventionnelles et artificielles (« carte de géographie, la plaine de Russie ») où la couleur elle-même n'est plus qu'un repère, ceci sans parler d'autres manières plus abstraites de la considérer ou plus intellectuelles, en analysant par exemple sa composition spectrale.

En plus des réponses cotables, de multiples réactions sont attribuées à la présence de la couleur : ce sont des réactions qualitatives d'appréciation ou de dépréciation, d'attraction ou de rejet, de fascination ou de fuite, manifestées ou camouflées. Celles-ci viennent renforcer les réponses objectives tenant compte de la couleur, ou en réduire la portée, ou se substituer à elles en empêchant une expression plus franche.

Il existe donc une gamme très étendue de réactions dues à la couleur, réactions positives ou négatives, quantitatives ou qualitatives. Leur variété et leur polarisation rend compte du rôle privilégié de la couleur dans cette situation précise de test, rôle globalement moins important que celui des formes, mais plus décisif et à portée plus personnelle puisque soumis à de grandes oscillations et variations.

Rorschach constatait lui-même que les données couleur présentent des « variations individuelles extrêmement grandes aussi bien chez les sujets en bonne santé que chez les malades » et qu'elles reflètent une disposition générale, différente de la disposition individuelle des K ; cette « disposition générale » qui se soumet à la représentation consciente d'un but est l' « affectivité ». Les liaisons causales entre la couleur et l'affectivité sont à expliciter ; si elles ne sont pas définies scientifiquement, elles sont constatées empiriquement à travers le bagage linguistique, culturel et sociologique amassé depuis des millénaires. En effet, si l'association couleur-affect ou couleur-émotion est implicitement acceptée, le processus perceptif qui est à la base de la réponse couleur est encore à définir.

Rationnel des réponses couleur

Il s'agit d'analyser le processus perceptif et d'en dégager les caractéristiques par rapport à celui qui sous-tend la réponse forme.

Percevoir une couleur ne nécessite ni volonté ni effort puisqu'on est « envahi » ou « saisi » par elle. Des deux types de relations instaurées entre le monde extérieur et le sujet, celui où l'objet extérieur influence le sujet concerne l'effet de la couleur, c'est un mode de relation caractérisé par la passivité, en ce sens que le sujet ne provoque pas la relation, mais il la subit. Ce même élément de passivité existe dans l'affectivité, les deux termes s'y référant, affect et émotion signifiant littéralement « quelque chose qui est fait à quelqu'un ou qui vous fait mouvoir », c'est le cas quand vous êtes touché par la pitié ou saisi par la colère. Le processus perceptif est essentiellement passif pour E. G. Schachtel ; il est immédiat et indifférencié, n'exige pas d'intermédiaire de réflexion ni d'organisation, et requiert une organisation psychologique moins complexe dans le contexte freudien de capacité à différer l'action, selon Rapaport.

L'expérience perceptive de la couleur peut être expliquée par le concept de passivité perceptive vis-à-vis des stimuli visuels, impliquant un arrêt momentané du travail actif d'organisation ou une absence de capacité à accomplir ce travail.

Proposé par D. Shapiro, ce concept peut être argumenté par les études de développement de l'enfant, par celles des réactions des malades mentaux ainsi que des handicapés visuels et aveugles opérés. Il est à rapprocher d'une théorie de Binder sur les rapports entre la perception visuelle et l'affectivité où l'on distingue un facteur réceptif-passif, entraînant les réponses couleur et les réponses clair-obscur, et un facteur formatif actif produisant les interprétations forme.

— L'attraction du jeune enfant pour la couleur s'inscrit dans sa dépendance globale vis-à-vis du stimulus qu'en termes de la théorie sensori-tonique de Werner on décrit « lié au stimulus ». Le développement des réactions à la couleur ne semble pas suivre une courbe régulière et le très vif attrait exercé par la couleur n'est pas accompagné par des réponses intégrant cette couleur : il y a en effet une certaine divergence entre l'intérêt et l'assimilation — ainsi au Rorchach les enfants de 3-4 ans nomment les couleurs, s'y intéressent, mais ne les associent pas à des engrammes précis, les associations formelles augmentent jusqu'à 6 ans et baissent après 8 ans, ceci d'après les études de Dworetzki, Ford et Beizmann. Il est certain que le sens de l'évolution va vers une chute des réactions non différenciées, dont la survivance pose alors un problème individuel.

— L'application d'épreuves de pensée catégorielle, de *sorting-tests* aux malades mentaux tels les schizophrènes chroniques et malades organiques semble indiquer que la désorganisation et la primitivisation de la pensée sont accompagnées par la réponse couleur ainsi que par la passivité dans le comportement. La couleur a ici un rôle autre que chez les bien-portants, en ce sens qu'elle devient une étreinte, une prise, elle s'impose et contraint.

— La pathologie visuelle apporte une confirmation du rôle dominant de la couleur dans la mesure où les aveugles opérés reconnaissent les objets aux couleurs et seulement très graduellement aux formes.

La perception de la couleur a donc plus de signification pour les enfants jeunes, pour certains malades mentaux graves et pour les handicapés visuels : c'est souligner son importance là où l'organisation perceptive est déficiente par immaturité, altération ou absence d'équipement.

La perception de la couleur est, à une certaine étape, antagoniste de la perception forme en ce sens que c'est une expérience plus immédiate, plus directe, exigeant

moins de capacité d'organisation et se satisfaisant d'une attitude passive de la part du sujet. A une autre étape du développement elle aura un rôle d'activation et d'articulation de la forme qu'elle individualisera et enrichira.

Réponses C, CF, FC

La multiplicité des réactions à la couleur nous oblige à les considérer différemment suivant qu'il s'agit de réponses intégrant la couleur ou de simples réactions qualitatives manifestes ou camouflées, ne donnant pas lieu à des réponses dans le sens formel du terme.

Les trois symboles proposés par Rorschach, C, CF, et FC, ne couvrent pas toute la variété des réponses possibles mais constituent des groupements schématiques indiquant le poids relatif de la couleur dans les réponses. Ce poids relatif est objectivé par l'attribution d'une valeur quantitative ; ainsi la réponse C pure a une valeur de 1 point 1/2, la réponse CF vaut 1 point et la réponse FC 1/2 point. La somme obtenue, le ΣC, qui témoigne de la réaction émotionnelle, est mise en rapport avec le total des réponses kinesthésiques pour former le type de résonance intime, centre de gravité du test pour son auteur.

Pour la clarté de l'exposé, nous allons examiner la teneur des trois catégories de réponses et leur valeur interprétative mais nous insistons dès maintenant sur le fait que la signification de l'une d'elles à l'intérieur d'un protocole dépend de la présence plus ou moins accusée des deux autres d'une part, de l'existence de réactions qualitatives au stimulus couleur et évidemment du contexte global d'autre part. L'ensemble des réactions qualitatives sera traité à part.

A partir d'une utilisation indifférenciée de la couleur et jusqu'à l'articulation de la forme avec la couleur, nous sommes en présence de :

a) *Nominations de couleur* (désignées par Cn) où le sujet ne fait que nommer ou énumérer les couleurs, cet acte tenant lieu d'interprétation, subjugué qu'il est par elles et inapte à associer à des contenus tirés de son expérience. C'est sous la forme très précise de « ça c'est rouge, c'est vert » que ces nominations apparaissent ; elles sont à distinguer des remarques esthétiques « c'est beau, ce rouge », des commentaires descriptifs souvent le propre d'attitudes scolaires analytiques, ou de formules aidant à la localisation des réponses.

La nomination de couleur chez l'adulte est considérée comme un signe de désorganisation grave alors que chez le jeune enfant de 3 ans elle est plus courante, reflet de cette attraction qu'il ne peut encore intégrer ni associer à une expérience.

La Cn avait valeur de C pur pour Rorschach, était donc comptée 1,5 alors que beaucoup de praticiens à la suite de Bohm et de Loosli ne l'intègrent pas au ΣC, considérant qu'elle n'est que constatation et non construction-interprétation.

b) *Réponses C pur*, dues uniquement à la couleur, mais où cette couleur est rapportée à une expérience vécue, intégrée à un contenu. Suivant le type de couleurs utilisé, rouge ou pastel, il peut s'agir de réponses telles que : II « le sang » en D, « le feu » ou « la guerre » en G, mélange de noir et de rouge, III « l'amour » pour D médian, VIII en G « ébauche d'aquarelle », IX « incendie de forêt » en G, D médian « de l'eau de mer », ou à X « le rose me fait penser à de la viande avariée », ou à X encore « un rêve, des couleurs de rêves », « de la peinture », IX « de l'herbe » en D, ou IX en G « les effets de la gangrène ».

D'après ces exemples, il apparaît déjà que la consonnance affective de la réponse C est tantôt négative, tantôt positive et qu'elle est plus ou moins intense non seulement en fonction du type de couleur perçu, rouge ou pastel, mais aussi du contenu rapporté. Ces deux caractéristiques

sont en effet décisives pour l'interprétation d'une réponse précise car la sensibilité indifférenciée au stimulus sensoriel qu'indique la seule présence de la réponse C est utilisée à des niveaux différents et suppose des attitudes différentes.

Cette sensibilité indifférenciée s'exprime en attitudes actives directes impulsives comme manière de résoudre cette indifférenciation (sang, feu) ou en attitudes retenues, plus éloignées, imprécises et ambiguës, voire plus abstraites, comme s'il y avait refus d'engagement ou d'implication, ou sur un mode plus désorganisé encore et plus morbide tel que « viande avariée » ou « gangrène ». Ces trois types de C n'apparaissent guère dans le même protocole ; on peut éviter et ignorer les couleurs rouges et donner des C purs aux planches pastel ou *vice versa*, ou, après avoir interprété le rouge dans le sens de la décharge impulsive plus ou moins désadaptée, réagir aux couleurs plus nuancées des dernières planches non avec des contenus artistiques neutres mais anatomiques, signant par là le désordre et peut-être la désorganisation de conduite.

Un aspect important à envisager est le contexte de la réponse, sa topographie à l'intérieur de la planche, sa position de réaction immédiate, voire unique, ou de réaction tardive précédée par diverses autres élaborations.

Donc, type de couleur, localisation et topographie de la réponse, caractère du contenu, présence ou absence d'autres réponses du même groupe, tous ces éléments interviennent pour donner une signification précise à des réponses C qui, en tout état de cause, révèlent une résonance immédiate à la situation extérieure. Ainsi, cette résonance immédiate va s'exprimer pour certains en décharges impulsives agressives et pour d'autres en élans passionnels généreux, en besoin aïgu d'attachement ou en état constant d'excitation ou d'impressionnabilité passive, ou encore en crainte de déstructuration.

L'éventail des réponses symbolisées par C pur est

assez large, ces réponses paraissent se situer à deux extrêmes du point de vue de l'intensité de la participation et du point de vue de la tonalité affective : activité impulsive, voire destructive ou autodestructive, ou éloignement allant jusqu'à l'abstraction. La réponse C est une prise de position massive dans l'engagement ou le dégagement au point que certaines réponses C purs de malades mentaux paraissent totalement dénuées de réactions vécues : « c'est de la teinture de... », et ne rejoignent que l'expérience sensorielle isolée.

Dans le C pur, il n'y a pas de modulation, celle-ci est apportée par les modes d'apparition de la réponse dont l'analyse est capitale si l'on veut tenter d'en expliquer la raison d'être. C'est ce caractère global massif qui lui donne une signification pathologique, d'autant plus que le C pur se place à X et non à II, mais le contenu doit être pris en considération. Un travail concret sur des protocoles entiers en donnerait l'illustration, qu'il nous est impossible ici de pousser plus avant. Une interprétation automatique des réponses C serait erronée. Leur présence chez l'enfant est très fluctuante à travers les âges, correspondant d'abord à une excitabilité puis à des réactions plus proprement caractérielles sujettes à différents efforts de répression. Leur apparition chez les adultes est signalée chez les malades organiques ou schizophrènes chez qui pourtant l'affect est « obtus », chez les maniaques et les personnalités hystéroïdes, ou chez les adultes et les adolescents présentant des névroses de caractère avec traits narcissiques et tendances impulsives.

c) *Réponse CF* où la couleur domine l'interprétation cependant codéterminée par la forme, celle-ci n'ayant qu'un rôle secondaire de contours vagues et souvent imprécis.

Les CF sont beaucoup plus fréquents que les C purs et c'est dans les CF que le lien entre la couleur, la labilité et la vivacité des affects est le plus visible. Les CF montrent

une progression régulière avec l'âge jusqu'à 7-8 ans puis une chute graduelle entre 7 et 10 ans. Les réponses CF prouvent en cela leur qualité enfantine et reflètent la suggestibilité de l'enfant mais aussi sa spontanéité face au monde extérieur, son attitude captative et égocentrique qui ramène tout à lui-même ; elles sont tout à fait normales chez l'enfant. Le besoin d'expression se remarque dans les réponses CF, dans leur quantité et la priorité donnée à la couleur et dans une certaine négligence pour l'élément formel.

Si le « sang » donné à II est coté en C pur, « une tache de sang » ou « d'encre » sera CF, de même que des « langues de feu », « le coucher du soleil » seront CF par rapport au « feu » en C. L'élément forme n'est souvent qu'un appui : « rouge baiser », un élément spatial ou la trace des démarcations entre différentes couleurs comme à IX en G, « un incendie, les arbres, les flammes et la bruyère en bas », ici malgré la densité de l'impression couleur, les démarcations données par le stimulus sont utilisées pour diversifier le contenu.

Les CF ne comportent pas toujours une telle intensité émotionnelle et peuvent très bien exprimer des contenus moins pulsionnels comme dans des réponses artistiques ou pseudo-artistiques : « tableaux abstraits », ou d'autres traitant de la couleur comme d'un artifice : « décoration », « bijoux », « bouquet de fleurs », « orchidées », artifice qui n'est pas sans lien avec le besoin narcissique de valorisation.

Les CF couvrent des réactions émotionnelles d'intensité variable, et de contenus plus neutres que les C : leur signification sera donc moins extrême, d'autant moins que les contenus seront plus proches de la gamme des réactions de la vie courante et correspondront à un « vécu » plus superficiel et simplement émotif que pulsionnel ou désorganisé. Cela ne veut pas dire que ces réponses ne comportent pas d'images morbides ou de pensées autistiques, mais celles-ci sont un peu dédramatisées par la

présence du F qui est une tentative d'adaptation à l'objectivité, un effort de contrôle rarement efficace du reste. Les significations des CF seront toujours conformes aux relations C et F, c'est-à-dire qu'il s'agira d'un impact plus ou moins stable du sensoriel traité subjectivement. Suivant la présence des autres éléments couleur, le CF signifiera un maximum d'exigence ou au contraire de suggestibilité (éléments CF renforcés par le C pur). Il en découlera une labilité émotionnelle faite d'impatience et de rapidité de changements d'humeur. Cependant, l'aspect positif de ces états ne doit pas être négligé, car, maintenu dans de bonnes proportions, le CF laisse supposer une certaine chaleur dans les échanges et une spontanéité dans l'abord d'autrui qui rend sympathique, « syntone » et ouvert un sujet qui peut être capricieux et fantasque par ailleurs. Il peut y avoir dans certaines réponses CF la même facilité à l'attitude ludique qui existe dans les kan et même une certaine joie de vivre. Les différents facteurs temps et l'alternance des F— feront penser à l'instabilité des réactions qui peuvent être tempérées par la présence de réponses K, alors que, celles-ci absentes, la labilité et l'impatience, le caprice peuvent alimenter une certaine irritabilité.

On ne s'étonnera donc pas de trouver une dominante CF dans les troubles caractériels ou névroses de caractère avec traits narcissiques et impulsifs où les articulations avec tout ce qui constitue le rationnel sont lâches et les oscillations fréquentes ; de même on trouvera une dominante CF chez les hystériques émotionnellement labiles, instables et captatifs, les deux catégories de personnalité étant peu aptes à différer l'action ou l'impulsion. La présence de CF peut suggérer la facilité à somatiser les troubles psychiques. Il convient de signaler que l'association CF peut être comme forcée (C F) car s'il y a une réponse immédiate, directe à ce stimulus couleur, l'intégration à la forme est inadéquate, la couleur n'a pas alors de

valeur en soi, elle ne sert que de démarcation : « comme un atlas, des cartes de géographie ».

Le CF n'est pas pathologique par définition, son augmentation suppose une réaction du contrôle et une accentuation de l'impulsivité ; s'il a une résonance d'immaturité et de labilité dans l'expression affective, il n'est pas pour autant à bannir dans la mesure où l'adulte doit rester ouvert et spontané et pouvoir par moments relâcher les fonctions de contrôle logique.

d) *Réponses FC.* — Ce sont des réponses où la couleur est intégrée à un élément formel qu'elle enrichit et dont la qualité est généralement adéquate comme l'est l'usage de la couleur elle-même.

La position respective des symboles indique le contrôle du rationnel sur l'émotionnel, du formel sur le sensoriel. Le mode d'apparition de ces réponses souligne ce caractère limitatif de l'utilisation de la couleur, la plupart des réponses FC étant en D, donc plus faciles à prendre en main, à contrôler. En voici des exemples : II, D sup. « des bonnets rouges » ; III, D médian « nœud pour les cheveux pour les jours de fête » ; VIII, en G « une orchidée avec ses formes bizarres et couleurs diverses » ; VIII, D lat. « une ombrelle comme les dames de 1900 » ; IX, D orange en position ∨ « perroquet coloré assis sur son perchoir, tête cachée par du feuillage ». Les FC sont plus fréquents aux planches VIII et X qu'à II et III.

Donner des FC ne fait pas que minimiser l'influence de la couleur et il faudrait peut-être avancer le contraire car la couleur qui était une expérience passive devient active, aide à l'articulation et à la reconnaissance perceptive, assure donc une fonction adaptative tout en apportant un caractère subjectif. Dans le FC, la couleur ne désorganise pas, elle n'est pas vécue comme un désarroi (à condition que l'intégration de la couleur à la forme soit réussie pour former un engramme valable), au contraire elle facilite l'articulation, elle enrichit la perception

formelle et rend mobile l'attention et le jugement. Le résultat est un assouplissement des fonctions de jugement, de la pensée, qui tiennent compte des réactions affectives, subjectives et les utilisent positivement.

La réponse FC a paru peut-être plus difficile à comprendre parce que la notion d'intégration de la couleur à la forme n'est pas simple et que cette fonction mentale dite supérieure distingue plus les individus entre eux que ne le fait la réactivité massive primitive du C pur.

D'aucuns y voient une adaptation sans effort, un simple désir de socialisation, ceci est vrai tant qu'il s'agit de FC dont la localisation saute aux yeux et l'engramme évoqué est banal (tel le papillon du rouge médian de III). Ils lui confèrent une signification de dépendance par rapport à l'exigence sociale représentée, le F banal. D'autres valorisent sa signification plus personnelle, affective, où le sentiment tient compte d'autrui et des exigences sociales, indique la possibilité du lien objectal et non plus la revendication affective infantile donnée par le CF.

Rorschach semble avoir insisté davantage sur la signification « labilité affective, fondement de la capacité de contact et de volonté d'adaptation » (réussie ou pas suivant la qualité du F) du FC qui permet l'abord affectif d'autrui, donc, en d'autres termes, une certaine écoute et capacité à se mettre à la place d'autrui.

Lorsque les FC apparaissent aux planches pastel plutôt qu'aux planches rouges et noires et sont les seuls représentants des réactions couleurs ils signent l'inhibition affective (par l'absence de FC rouge et de CF dans d'autres couleurs) et la sensibilité affective, sensibilité dont l'expression est timide, comme refrénée par crainte de contacts directs avec l'affect plus brutal exprimé dans le rouge. Par contre des FC distribués à travers les cinq planches et accompagnant des réponses CF et même C indiquent une expression affective large, une certaine liberté dans les manifestations émotionnelles, qui sont

davantage assumées. Un trop grand nombre de réponses FC va quelquefois de pair avec un A% et Ban élevés, et suppose non pas un surcroît d'adaptation mais l'insistance sur le contrôle, la socialisation, le désir de paraître organisé et stable, autant d'attitudes qui ont valeur de mécanismes de défense plus adaptatifs que défensifs.

On observe chez les enfants une élévation continue et régulière dans l'utilisation des réponses FC jusqu'à 6-7 ans, mais les réponses FC restent inférieures en nombre à la somme de CF et C et les enfants donnant des CF sont plus nombreux que ceux donnant des FC. Ces indications de développement fournies par C. Beizmann confirment le fait que le FC est une capacité d'adaptation qui s'acquiert au fur et à mesure de l'évolution psychologique et psychodynamique de l'enfant. Quant aux adultes, le FC apparaît surtout dans le registre normal et dans les tableaux cliniques qui se défendent des réactions spontanées et valorisent l'aspect intellectuel ou d'adaptation sociale, qu'il soit question de névrosés quelque peu déprimés ou obsessionnels ou de paranoïdes montrant une « face » contrôlée.

Réactions qualitatives à la couleur

Des réactions qualitatives très variées surgissent lors de l'apparition des couleurs dans le stimulus et jouent un rôle très différent suivant qu'elles accompagnent des réponses couleur cotables ou qu'elles sont les seules manifestations suscitées par l'apparition de la couleur.

Ces réactions sont soit manifestes — comportant des exclamations et commentaires verbaux, « quelle horreur le rouge, j'en ai une sainte horreur », ce qui souligne le caractère égocentrique de la réaction d'un sujet qui se réfère à lui-même, qui deviendrait facilement excité ou même hypomane —, soit camouflées, et alors attribuées par l'examinateur à la présence de la couleur. Les indices en sont l'allongement des temps de latence, les rotations,

les altérations dans la succession des modes d'appréhension avec insistance sur Dd ou G, l'abaissement de la qualité formelle des réponses, la réduction brusque de la participation ou au contraire l'augmentation de réponses autres que couleur, la dégradation des contenus ou l'absorption dans un contenu unique, et toute autre modification de comportement.

Lorsque les réactions sont manifestes, elles témoignent d'une répulsion ou d'une attraction, d'un rejet ou d'une fascination quand les deux attitudes ne sont pas conjuguées, comme il arrive devant l'apparition du rouge, couleur suscitant par excellence des conduites ambivalentes.

Lorsqu'elles sont camouflées ou indirectes, elles reflètent plus fréquemment des efforts pour éviter le contact avec la couleur ou plus exactement avec ce qu'elle éveille comme désirs ou besoins et qui est considéré comme inacceptable. L'absence de réponses cotables est déjà un évitement, l'introduction des réactions qualitatives en confirme l'origine et montre les mécanismes que l'individu utilise pour surmonter la perturbation : est-ce uniquement en renforçant la productivité par de nombreux détails de remplissage, est-ce par un recours à l'imaginaire plus ou moins infantile — K ou kan —, par un effort de combinaison synthétique un peu forcé ou par un abandon à la facilité ou encore par des réponses formelles pour des localisations couleur ?

Toutes ces réactions sont assez nettement polarisées et constituent le fond de ce que l'on appelle *choc couleur* et *choc au rouge*, mais elles peuvent exister en dehors des chocs ; que celui-ci soit un ébranlement poussant le sujet à extérioriser son émoi ou, au contraire, le paralysant et l'inhibant, ce qui importe, c'est la présence de la perturbation et surtout la manière d'en circonscrire les effets et de la surmonter. Le phénomène de choc, donc de « stupeur » du choc au rouge, s'est révélé être plus fréquent que prévu et constituer une perturbation à signification plus

globale que réservée à l'impact de la couleur. En effet, les éléments de stupeur existent chez la majorité des individus normaux et même lorsqu'on présente la planche II peinte en gris, ce qui a fait penser qu'ils sont peut-être suscités par le caractère incongru des formes. Par ailleurs, ces réactions paraissent influencées par la situation relationnelle établie brusquement modifiée par l'introduction de la couleur. En effet, toute modification dans la situation peut être perçue comme dangereuse, en tant que modification et non seulement par l'élément responsable de la modification.

Il est assez malaisé de définir le moment à partir duquel un ensemble de réactions qualitatives devient un choc ; il est d'usage de distinguer *le choc manifeste* où la stupeur ou l'attraction sont explicites et *le choc larvé* où les conséquences sont plutôt indirectes et dont les éléments isolés sont des équivalents de choc. Interprété classiquement comme un signe de refoulement affectif ou de domination des affects caractérisant la névrose, il est plus couramment supposé indiquer une fragilité générale avec ambivalence dont le retentissement est variable suivant la manière dont il se produit et le contexte global de réactivité. Les chocs seraient des mesures de l'anxiété manifeste. Le phénomène « choc » a une validité psychodynamique certaine mais peut-être pas la validité diagnostique que lui ont prêtée les premiers chercheurs. Les remarques descriptives et les considérations intellectuelles qui les accompagnent montrent moins l'intérêt que l'embarras produit et sont souvent destinées à gagner du temps par un verbiage qui camoufle le refus.

Un aspect qualitatif importe encore, celui des contenus et de leur éventuelle classification en fonction de la profondeur des affects : il y aurait une émotion profonde liée à une tension pour survivre lorsque les contenus sont du type « incendie, sexe, viande, alimentation » ou une émotion évanescente, un état d'humeur lorsque les contenus

sont vagues : « art, fleur, décoration ou détérioration » (Piotrowski).

La succession des réponses couleur cotables et des remarques qualitatives, leur articulation et la distribution des réponses cotables dans le protocole méritent une attention particulière. Il n'est pas indifférent de savoir si toutes les réponses couleur sont massées à II, III ou VIII, IX, X et quel est le type de réponses représentées. Le stimulus même conditionne en une certaine mesure la distribution des réponses, il y a peu de CF à III, davantage à II et surtout à IX, la planche IX présentant une difficulté manifeste pour une interprétation intégrée FC qui sont plus faciles à donner à VIII, à X ou à III, ces mêmes planches favorisant les réactions C purs pour les sujets les plus atteints.

Signalons encore une réaction qualitative à la couleur fréquemment observée : celle qui s'exprime dans les choix, car il est fréquent que les planches couleur soient rejetées ou choisies, ce qui confirme les données des réponses franches ou des réactions qualitatives.

Récapitulation des réponses couleur

Le ΣC, somme des réponses couleur pondérées, est la formule la plus importante de récapitulation des réponses couleur.

Proposé par Rorschach, « le ΣC pris absolument donne une mesure de la labilité affective ». On peut également le considérer comme indice de l'impressionnabilité, de l'excitabilité, de la perméabilité et de la capacité à être syntone, de l'attitude ouverte face au monde extérieur. La teneur des émotions n'est pas donnée par le ΣC et à lui seul il n'indique pas le caractère positif ou négatif de l'expérience émotionnelle. Il manifeste en quelque sorte la charge affective que l'individu extériorise, qu'il exprime et qu'il assume, qu'il accepte de considérer comme étant

sienne : l'acceptation des réponses C en tant qu'affects est subordonnée à la nature précise des réponses en question, au contenu des réponses.

A priori, un ΣC élevé correspond à une participation active, à un certain intérêt et à un engagement même si l'on ne peut préjuger du sens de cet engagement alors qu'un ΣC bas ressort d'une inhibition émotionnelle, d'un retrait ou d'un certain étouffement de l'expression.

D'autres formules peuvent aider à prendre position sur l'importance des réactions émotionnelles, ainsi : *le RC%* — le pourcentage des réponses données aux planches VIII, IX et X, par rapport au nombre total de réponses —. La valeur moyenne du RC% est de 30 % et la limite supérieure est à 40 %. Ce pourcentage élevé peut être invalidé s'il est fourni essentiellement par les réponses à la planche X qui se prête au morcellement et à l'analyse de par sa structure formelle et spatiale et non seulement par la présence de la couleur.

La signification de ce facteur, introduit par Klopfer, est à chercher en fonction d'un ΣC peu ou très élevé. En effet, une production générale élevée aux trois dernières planches, en l'absence de réponses tenant compte de la couleur, donc d'un ΣC nul ou peu apparent, indique une réactivité au facteur couleur, « une résonance » certaine, mais une incapacité à l'intégrer au processus associatif donc à assumer cette tendance. C'est souvent le cas des adolescents ou des personnalités schizoïdes ou simplement très retenues qui inhibent leurs réactions et ne peuvent les réaliser d'une façon constructive. Une production élevée en présence d'un ΣC non nul confirme le caractère stimulable de l'individu.

Une production peu élevée, inférieure à 30 %, correspond en général à une utilisation très réduite du stimulus couleur et indique un retrait dans le rationnel ou l'imaginaire, suivant le nombre de F ou de K : alors qu'un RC% très bas à côté d'un ΣC supérieur à 2 nuance l'attitude

vis-à-vis des affects, les couleurs pastels suscitent un effet perturbateur provoquant un recul ou même un refus, ce qui est parfois très évident chez les adolescents à tendances paranoïaques.

Le quotient affectif proposé par Beck met en rapport le nombre de réponses des planches VIII, IX, X et celui des planches I à VII : la moyenne est de 0,60 et indique la vivacité à réagir aux situations agréables. Supérieur à 0,80, sa signification dépend encore de la présence ou absence des réponses couleur réelles, alors qu'inférieur à 0,40 il reflète la relative insensibilité aux stimuli à valeur émotionnelle.

Multiplier ainsi les formules équivaut à chercher à doser objectivement le poids de l'impact couleur, donc de la charge affective vécue par le sujet ; or la charge affective n'est pas uniquement exprimée à travers les couleurs et leurs substituts mais aussi par les réponses tenant compte de l'opposition des couleurs, du caractère dégradé intégré dans le gris et les couleurs et des réponses à valeur kinesthésique.

Conclusion sur les réponses couleur

La réponse couleur ou son substitut est une réaction passive, voire un abandon à la sollicitation extérieure. Le caractère immédiat et direct de cette perception est tempéré par la prise en considération de l'élément formel ou par la place de la réponse à l'intérieur de la production. Malgré le caractère très objectif de stimulus que la couleur représente, elle donne lieu à des associations variées aussi bien personnelles, autistiques que conventionnelles et elle exprime aussi bien la décharge, la libération de tensions que les désirs de communication et d'échange avec autrui. Si l'ensemble des réactions couleur manifestes et indirectes témoigne de l'affectivité d'un sujet, ce n'est pas à l'exclusion d'autres facteurs du test. En effet, le sujet

qui n'a pas de réponses couleur n'est pas forcément « inaffectif », car il y a dans le Rorschach d'autres manières de montrer l'expérience affective (réponses estompage, Clob, K), mais celle-ci sera moins spontanée, moins habile et moins chaleureuse.

Lorsque l'on parle de réponses couleur, il s'agit bien de l'affectivité, mais peut-être plus d'une excitabilité de l'affect que de l'affect lui-même, la relation couleur-affect, couleur-émotion étant implicitement acceptée par la plupart des auteurs et discutée et conceptualisée par certains d'entre eux. L'affectivité au sens des réponses couleur est conçue comme une facilité à vibrer en fonction d'éléments extérieurs à soi, le terme d'extratensivité proposé par Rorschach semble exprimer l'attitude globale d'être facilement impressionné par la situation extérieure, événement ou contact avec autrui. Cette attitude globale extratensive n'est guère neutre, sa tonalité est soit négative, soit positive ainsi que nous l'avons explicité et elle inclut de par cela même une certaine anxiété. Il convient de préciser que l'anxiété liée à l'excitation, à l'instabilité est bien une anxiété ou une inquiétude plutôt qu'une angoisse massive inhibitrice qui, elle, se manifeste dans les réponses clair-obscur.

Si la réponse couleur est ainsi comprise, l'on conçoit qu'elle soit antagoniste à la réponse forme qui, tout en tenant compte d'un élément offert par le stimulus, n'en prend que l'élément rationnel de représentation intellectuelle dans une attitude plus active et plus organisatrice. Certains F± ou formes à signification dynamique se rapprochent cependant de la réponse couleur dans la mesure où elles sont suscitées par une attitude d'indécision où il rentre une part de subjectivité.

L'antagonisme n'est donc réel qu'entre le C pur et le F. S'il y a une distinction à faire en effet entre C et K, elle tiendrait à la différence entre réaction à l'objet extérieur et réaction à l'image de l'objet en soi, donc entre expérience

perceptive passive et élaboration dynamique de ce percept. Mais c'est une différence dans la manière de traiter, de manipuler l'émotion et non une différence dans l'émotion elle-même, celle-ci est soit extériorisée soit intériorisée et transformée, mais elle est.

Il n'y a pas lieu de penser en termes d'opposition entre K et C, il s'agit de deux modes différents de traiter le fond commun et à des niveaux différents.

Les formules suivantes proposées, « la K est le projeté, la C le vécu, et la F le rationnel perçu », formules évidemment trop lapidaires, ne peuvent être considérées comme absolues car il y a perception et projection dans ces trois expressions, comme il y a rationalisation dans les K et certaines des réactions couleur : il y a une caractéristique dominante mais elle n'est jamais seule.

Réponses C', C'F, FC'
Réponses couleurs achromatiques

Rorschach avait trouvé chez les épileptiques quelques réponses où le blanc et le noir étaient traités en tant que couleurs, mais c'est Klopfer qui a introduit ces réponses dans le test. Il précise qu'il s'agit de noir et gris et de la couleur blanche des Dbl considérés en tant que couleurs de surface, mais les exemples qu'il donne tiennent pratiquement compte de l'association C' et E. Or les couleurs noires, grises et blanches, dites couleurs achromatiques, sont parfois données en elles-mêmes et influencent la perception, nous les envisagerons donc seules en montrant par des exemples le glissement vers les déterminants proches où les combinaisons peuvent intervenir.

Une fois de plus, le contexte d'apparition de ces réponses modifie leur valeur ou montre le rôle qui peut être le leur ; qu'elles apparaissent seules, aux planches monochromes, ou qu'elles surviennent à la place des couleurs chromatiques

ou en même temps qu'elles, a, évidemment, une importance cruciale.

Les réponses C' pures sont du type « charbon » à V ou de « la neige glacée dans le sol » de VII ou « blancheur Persil » alors qu'une réponse telle que « morceau de velours noir » à V peut être une C' complétée par une impression tactile et chatoyante que l'on peut rendre par l'attribution secondaire d'un E. Ainsi en est-il d'une réponse complexe donnée à VI : « la lumière blafarde au lever du jour », « la fumée grise », où l'association C' et E est évidente. Le C' peut côtoyer de très près le Clob où l'angoisse et la dissociation peuvent présenter des difficultés ; souvent il est une étape intermédiaire entre le C et le Clob, alors que seul il peut représenter une recherche de compensation dans la mesure où le noir dans certains contextes culturels représente la majesté, la puissance et est lié d'office à une sublimation et à la compensation. Le C' noir serait pour Piotrowski l'équivalent de l'*acting-out*, un désir violent de se dégager de l'angoisse.

Le C' blanc, souvent donné à VII « blocs de glace avec de la neige » ou à VIII, s'observe dans les protocoles de sujets échaudés par des expériences émotionnelles douloureuses. On l'a trouvé dans des protocoles d'orphelins et de sujets souffrant de sentiments abandonniques.

Quant aux réponses C'F, elles sont moins fréquentes, le blanc et le noir s'intégrant facilement dans une forme, ou s'imposant en eux-mêmes. Le « tas de charbon » à V est pourtant une C'F comme « des nuages gris » le sont à VII. Les associations C'F et E ou EF surviennent justement à propos de ce type de contenus : « brouillards du soir », « nappe de brume hivernale cachant les arbres » ou « nuages de pluie », réponses que l'école suisse cote automatiquement en Clob même si la tonalité dysphorique n'est pas verbalisée par le sujet.

L'intégration du C' dans une forme précise donne des réponses du type V « papillon noir » ou « papillon de nuit »

ou pour le blanc « soupière de porcelaine blanche » à II, pour le gris « tête d'éléphant » à VII ou « bonhomme de neige » à IX : il faut signaler ici que les enfants paraissent remarquer particulièrement la couleur grise, mais peut-être est-ce davantage une description qu'une interprétation encore que le blanc et le noir correspondent à des qualités optiques très primitives.

Dans les FC' il y a moins de difficultés de démarcation avec les autres catégories, la présence du F précisant davantage les limites du concept.

Parmi les réactions dites qualitatives à ce type de stimulus, signalons surtout les remarques sur l'opposition du noir et du blanc à la limite de la cotation, par exemple I « double impression par l'opposition noir-blanc qui va aussi bien dans le sens d'une sorte de douceur que dans le sens de la mort ».

L'interprétation de ce type de réponses ne peut se faire que par rapport aux couleurs franches et suivant que celles-ci sont présentes ou absentes du protocole : globalement, il semble s'agir de réactions émotionnelles comme retenues, non osées, étouffées même, en sourdine, sous couvercle, et ceci d'autant plus qu'il n'y a pas de réponses couleur. L'élément de sensibilité dépressive est présent surtout dans le noir et le gris.

Ne pas interpréter, par exemple, le rouge de II pour interpréter le noir comme de la terre salie, c'est éviter sciemment les impressions brutales, mais tout en accusant la perturbation dans la mesure où l'interprétation n'a rien de très organisé ; c'est tout simplement un déplacement qui peut signifier une violente répression ou une défense contre l'affect suscité. Des réponses affectivement très chargées comportent à cette planche le C', le C rouge et la kob comme « le départ d'une fusée dans un ciel d'orage » (planche II).

La combinaison C' blanc et C pastel à VIII, en particulier « rayons de soleil sur un paysage de neige » en DblD,

est souvent interprétée comme signe de sensibilité très nuancée, voire de susceptibilité.

Au fur et à mesure d'une articulation précise avec la forme, les significations deviennent plus différenciées et la présence de réponses C' allant de pair avec les CF et FC apporterait un élément de conscience de vie émotionnelle, les FC noir ou gris révèlent une sensibilité dépressive bien contrôlée.

Il est certain que le type de contenu référentiel détermine la tonalité affective de cette expérience couleur un peu particulière et dont la valeur interprétative n'est pas très élaborée.

Chacune de ces réponses prend une valeur identique à celle des réponses couleur et la somme ainsi pondérée est incluse par les praticiens français dans le ΣC à l'encontre des praticiens américains qui l'englobent dans la somme des réponses estompage.

6. Réponses basées sur les valeurs de clarté et d'ombre

Introduction

Le caractère ombré, plus ou moins diffus, des taches grises et noires n'a pas été voulu par Rorschach, c'est une malfaçon de l'imprimeur qui le fit apparaître. Rorschach s'en est saisi et on en trouve la première mention dans une présentation de cas faite à la Société Suisse de Psychanalystes et publiée à titre posthume. Dans ces réponses, non seulement la forme, mais encore les ombres, ont joué un rôle déterminant. Ici le blanc et le noir entrent avec la valeur de couleurs, mais on doit les évaluer autrement, en tant qu'interprétations « clair-obscur ». II « et pourtant, encore une grande allée (figure intermédiaire), bordée de beaux arbres foncés (= noir), qui montant ici (= milieu, noir), se perd au loin, dans une balustrade,

le tout en perspective » ; IV « une source de fumée qui jaillit avec force au milieu et se divise et commence à se perdre là, en haut, en dedans » ; IX « ici la côte norvégienne typique (= ventre de la figure intermédiaire marron), elle se présente exactement ainsi et elle est fortement nuancée, les montagnes, et ici la Suède, moins montagneuse » ; X « et encore le tout comme une allée, ce qui est sombre ce sont les arbres (parties sombres du gris en haut) et dans le milieu le chemin qui va loin, loin ».

Les exemples cités, ainsi que leurs commentaires, font ressortir l'importance du « moment spatial et perspectif » et celle de la « profondeur de l'image ». Rorschach semble considérer les contrastes de clarté et d'ombre plus que les dégradés ou les nuances à l'intérieur des gris et des noirs et il les note par un seul symbole : F(C). La signification qu'il en suggère va dans le sens d'une adaptation affective prudente, anxieuse, comportant un effort de contrôle en présence d'autrui avec tendance aux sentiments d'insuffisance, notion apportée par certains contenus à « indices importants de complexes sous forme de corrections, autant dire sous la forme de réalisations de désirs ». Certaines réponses supposent même le sentiment d'être disloqué, désarticulé, impuissant et inharmonique.

Depuis lors, de nombreuses variétés de symboles ont été proposées pour caractériser des interprétations basées sur la différenciation de ces données sensorielles et invoquant des impressions de lumière et d'ombre, de transparence et de perspective, de diffusion, de surface ou de dégradés vus en deux ou en trois dimensions.

La multiplicité des symboles — 3 pour Beck, 12 pour Klopfer — et des significations contraste quelque peu avec la rareté des réflexions théoriques et la pauvreté des tentatives de validation empirique. Si quelques études expérimentales précisent le rôle de ce stimulus dans une réponse, sa signification est plus difficile à dégager : elle peut l'être par déduction par rapport aux relations

trouvées entre la couleur et l'affect et c'est alors la relation ombré-anxiété, sensibilité anxieuse qui s'impose par validation empirique. Encore faut-il se rendre compte que l'anxiété peut avoir dans le test de nombreuses manifestations en dehors des interprétations de clarté et d'ombre.

Notion du clair-obscur

A) *Théorie de Binder.* — Une seule étude paraît représenter un effort systématique de réflexion et de validation de ces réponses, c'est celle de Binder, publiée en 1933, sur une expérience menée durant 6 ans sur 271 adultes normaux, névrosés et psychopathes. L'apport de Binder ne peut être compris que si on replace la signification de ce type de réponses dans la théorie de la structure de sentiments qui est la sienne. Cet auteur distingue en effet :

— les sentiments périphériques, réactionnels et isolés ;
— des sentiments d'origine centrale (les états d'âme).

Si les sentiments périphériques s'exprimaient, pour la sphère visuelle, par l'intermédiaire des couleurs, les sentiments globaux « états d'âme » sont provoqués plutôt par les valeurs clair-obscur, ceci évidemment pas à l'exclusion l'un de l'autre. Ces valeurs clair-obscur doivent être soigneusement distinguées :

a) des considérations intellectuelles sur « la notion de transparence » ou des appréciations abstraites tenant compte du blanc et noir : « l'innocence, la gaieté et la mort » ;

et encore plus

b) des réponses utilisant les lignes de séparation des zones claires et foncées mais où la clarté par elle-même ne joue aucun rôle.

En fait, Binder distingue deux catégories d'interprétations, les F(C) et les Clob (clair-obscur).

Les réponses F(C) tiennent compte des nuances isolées bien séparées où l'élément formel est très différencié et dominant. Le sujet les réunit en une synthèse où chaque élément reste distinct. L'attention étant portée sur les détails fins, il est rare que les réponses correspondent à des espaces étendus, elles sont plutôt localisées en D ou Dd, ainsi « des têtes d'hommes taillées dans une roche claire avec les rides, l'œil, indiquées par des ombres foncées ».

Ces réponses ont un lien très étroit avec la couleur et le FC en particulier.

Les réponses Clob ne comportent guère de nuances isolées et sont fonction d'une « impression globale et diffuse de la valeur clair-obscur de toute la planche ». Ce sont donc surtout des G ou des grands D, donnés aux planches où les valeurs des gris ou noirs dominent mais parfois aussi aux planches couleurs.

Dans les exemples que Binder propose, l'impression Clob est souvent due au noir ou au caractère foncé où le dégradé ne joue pas de rôle : « un épouvantail recouvert d'une étoffe foncée », « une sorte de corbeau noir », ce sont alors des réponses Clob contrôlées par la forme, soit FClob — alors que « des nuages d'orage » ou « montagne recouverte d'une épaisse forêt » sont des ClobF et des évocations telles « impression d'orage menaçant » ou « jeu des couleurs dans les nuages assombris, le soir » sont des Clob purs, même à VIII.

La mise en rapport de ces réponses entre elles, puis avec les modes d'appréhension, les réponses couleur et kinesthésiques et surtout la fréquence de leur apparition chez les normaux, névrosés et psychopathes ont permis à Binder de proposer certaines significations. Compte tenu des constatations suivantes, le caractère du sentiment est dysphorique ou euphorique dans les F(C) suivant que les nuances de base sont très proches de l' « obscur » ou du « clair » alors que la tonalité est toujours dysphorique dans le Clob. Celui-ci n'apparaît qu'en G ou en grands D et dans un rapport inversement proportionnel au F(C) et aux FC couleur et comporte des contenus essentiellement relatifs à la nature. Enfin, l'influence du clair-obscur est contrebalancée par l'élément formel qui, dominant dans FClob ou secondaire dans ClobF, efficace ou pas, F+ ou F—, indique la participation des fonctions d'adaptation ou de contrôle.

Toutes ces données poussent à considérer le caractère très affectif du Clob, tel qu'il est défini par Binder, caractère qui s'impose comme une émotion très globale, envahissante, combattue dans une certaine mesure, mais pouvant submerger, paralyser les capacités d'adaptation, donc d'origine assez profonde, voire primitive et archaïque.

Les Clob apparaissant davantage dans des protocoles comportant des K (alors que les F(C) y sont rares), Binder pensait voir dans ce fait une origine commune en ce sens que les deux symboles

témoignaient d'une facilité à l'identification qui, dans le cas des K, est une identification à l'action et comporte en tant que telle un caractère dynamique alors que dans le cas des Clob il s'agit d'une résonance à la situation qui présente un aspect plus passif. En somme, le Clob témoigne d'une impressionnabilité dysphorique profonde intensément perturbatrice, qui a nom angoisse.

Ce n'est pas le cas du F(C), très différent dans l'esprit de Binder du Clob, toujours contrôlé par l'élément formel localisé dans les détails, il peut être dysphorique ou euphorique suivant la dominance du sombre ou du clair. Par extrapolation donc, l'émotion donnée dans le F(C) sera beaucoup plus circonscrite, plus superficielle et pas forcément dépressive. Il sera davantage question de sensibilité anxieuse et à tendance dépressive dans les F(C) dysphoriques, ou simplement de délicatesse ou de finesse et de mobilité dans l'approche des situations dans le F(C) euphorique. Proches de la réponse FC, les réponses F(C) comportent cet aspect de différenciation dans l'articulation du stimulus, différenciation favorisée par la réaction au caractère finement ombré, et sont donc des éléments exprimant l'intégration des affects au fonctionnement intellectuel.

La position de Binder est appliquée par l'école suisse et par certains auteurs américains dont Rapaport, Schafer et les psychologues du Gesell Institut.

B) *Notion de clair-obscur. Evolution des concepts. Apport des auteurs anglo-saxons. — a)* Klopfer et Kelley pensent développer les symboles et leur signification en prenant comme point de départ l'étude objective du stimulus. Ils distinguent, à partir de deux qualités fondamentales qui sont la surface et la profondeur, les sous-catégories suivantes :

— l'aspect de la surface, solide, lisse, rugueux, moelleux, sa texture en somme, symbolisé par C comme dans la fourrure, et pouvant être codéterminé par la forme ;
— les éléments impliquant un passage entre ces aspects et la profondeur, tels les jeux de lumière et d'ombre, les objets vus par transparence ;
— les impressions de profondeur ou de diffusion inorganisées comme paraissent l'être la fumée ou l'eau bouillonnante, le caractère sombre et contrasté des couleurs : « entrée de grotte » ;
— les aspects de profondeur utilisés dans différentes perspectives

comprenant les reliefs et les reflets dus à la symétrie et les paysages ;

— enfin les effets atténués de l'impression de profondeur où le sujet est inapte à conceptualiser en fonction de la profondeur ou de la diffusion d'une façon nette.

Il s'opère un télescopage de plans aboutissant à un estompé à deux dimensions au lieu de trois : il s'agit surtout de cartes topographiques et de radiographies. Chacun des déterminants ainsi proposés peut être seul ou associé à la forme, celle-ci étant dominante ou non, la signification des réponses sera donc partiellement fonction de cette relation.

L'hypothèse générale de Klopfer consiste à voir dans la réactivité au caractère ombré des planches l'attitude de l'individu face à ses besoins affectifs essentiels tels que la sécurité, le besoin d'amour. Ces réponses reflètent la sensation du contact et la recherche du contact quand elles sont basées sur l'impression tactile du moelleux des fourrures et des tapis, recherche avide assez primitive qui rend le sujet dépendant d'autrui. Lorsque la diffusion est en cause, comme dans les fumées et les nuages, il semble y avoir une anxiété diffuse due aux besoins non satisfaits alors que l'estompé à deux dimensions des cartes et des radiographies suppose un éloignement dans l'intellectualisation ou le contrôle social de la recherche anxieuse d'affection.

Klopfer souligne l'importance des réactions de négation et de répression du stimulus clair-obscur, attitudes qui sont visibles dans la non-utilisation de celui-ci, dans différents déplacements de localisation et dans des indices qualitatifs divers. La négation de l'influence de l'estompé correspondrait à une attitude défensive contre l'affleurement de ces besoins alors que la répression (refus d'accepter ses besoins affectifs) proviendrait d'expériences précoces de rejet ayant empêché la formation de relations objectales. Une insensibilité absolue à cet ombré paraît l'extrême limite de la répression indiquant une sorte d'atrophie des besoins affectifs et par cela même l'altération des relations objectales. On voit par là tout le poids que place Klopfer sur les réponses aux valeurs de clarté et d'ombre.

b) Piotrowski, regrettant la confusion qui règne dans ce domaine, souligne la communauté de pensée des différents auteurs, qui consiste à attribuer aux réponses clair-obscur dans leur ensemble

la signification de peur et d'anxiété. La position personnelle de cet auteur se résume en trois points :

— relation directe entre ces réponses et l'activité motrice ;
— anxiété fonction non du total des réponses clair-obscur mais de la différence entre ce total et celui des réponses couleur ;
— réponses clair-obscur ne représentant pas le potentiel des réponses couleur.

Les quatre catégories proposées — c', Fc', Fc, c — reposent sur la distinction du foncé et du clair, donc estompages dans le clair (symbole c) — « laine », « cartes topographiques », « nuages d'été » — ou estompage dans le foncé (symbole c'), celui-ci incluant aussi bien les réponses peu foncées, « nuages foncés d'orage », « papillon noir ». Des combinaisons sont possibles avec les couleurs par symbolisation additionnelle.

En ce qui concerne les significations, celles-ci dépendent de la catégorie maniée et sont fonction des réponses couleur. L'utilisation du gris clair suppose que c'est par une inhibition motrice que l'individu réagit à l'anxiété alors que le gris foncé est une stimulation par l'effet anxieux et suppose une réaction active. S'il y a davantage de réponses couleur que de réponses estompage dans le gris clair, le sujet peut perdre son contrôle, il est trop impulsif et actif. Le caractère foncé est souvent interprété par les déprimés, mais Piotrowski refuse de voir dans ce stimulus l'indication de l'inertie et de la passivité proposée par d'autres : c'est au contraire une combativité qu'il y trouve, combativité alternant avec des moments de fuite, les deux attitudes apparaissant aisément chez les psychopathes.

c) Chez Beck, nous sommes en présence d'une discrimination en trois catégories. Les symboles Y réservés à la diffusion de la lumière, comme dans « fumée », « obscurité », « radiographies », « brume », « tacheté des peaux de bêtes », « troncs d'arbre », « ruban noir », révèlent la qualité de la dysphorie, le type de menace ressentie. Les réponses symbolisées par V — *vista* — indiquent, elles, l'utilisation des éléments de perspective et de la notion de distance dans des contenus de paysages isolés et complexes d'architectures et de reflets. La troisième catégorie concerne les réponses T — *texture* — impliquant une sensation tactile, telle que le velours, le cotonneux, le lisse, mais aussi « le froid de la glace », « le sale »,

« le séché ». Chacune des trois catégories peut être associée à la forme, celle-ci étant dominante ou seconde.

Point n'est besoin de multiplier les exemples, ni de préciser la pensée de Beck dont les ouvrages existent en français. Rappelons simplement qu'il suit de très près les écrits d'Oberholzer et donne une signification générique à l'estompage, signification qui réside dans la notion de « manque », ou de retrait, de réduction, d'insuffisance d'activité, de volonté et d'énergie, réduction plus ou moins intense pouvant aller jusqu'à l'inertie et l'indolence, voire l'apathie. La tonalité anxieuse est toujours présente mais elle peut être englobée dans la passivité, la résignation ou le retrait.

Cette valeur interprétative globale se nuance suivant les trois manières d'utiliser le stimulus ombré : ainsi les réponses V impliquant la perspective et la profondeur mettent l'accent sur un sentiment d'infériorité, la perception de la distance ayant toujours trait, suivant Adler, à l'estimation de soi qui peut être une défense contre la réalisation de soi. La réponse cotée Y paraît liée à une absence d'activité, voire une apathie, mais celle-ci est utilisée comme attitude défensive pouvant même jouer le rôle de l'opposition. Si le moment de passivité, d'inertie, rejoint la torpeur de certains malades organiques ou schizophrènes où il n'y a plus de sentiments dysphoriques, ceux-ci sont présents chez des malades névrosés utilisant Y mais avec des contenus et une fréquence différents. Quant aux réponses basées sur la texture, Beck accepte la signification que Klopfer en propose, assimilant la sensation tactile au désir du contact. C'est en effet d'une sensitivité diffuse qu'il s'agit pouvant aller jusqu'à la sensualité et permettant de juger du rôle des satisfactions ou frustrations précoces. Au demeurant, Beck déplore l'absence de validation de ces données et se repose sur son expérience clinique pour les interprétations.

C) *Comparaison des conceptions anglo-saxonnes.* — L'effort pour synthétiser l'essentiel des positions décrites peut faire apparaître d'une part le chevauchement des notions et des symbolisations et d'autre part les divergences réelles.

Le F(C) de Rorschach correspondrait :

— en ce qui concerne la perspective, au V de Beck, au K de Klopfer, au c ou c′ (clair ou foncé) de Piotrowski et au F(C) de Binder ;

— mais aussi, quand il s'agit de nuages ou fumée, donc de dif-

fusion, au Y de Beck, au K de Klopfer, au c de Piotrowski et au Clob de Binder ;
— et encore, dans les cartes topographiques, au k de Klopfer, au V de Beck et c ou c' de Piotrowski et F(C) de Binder.

Seules les réponses de texture ne paraissent pas dans Rorschach, alors qu'elles sont T chez Beck, c chez Klopfer, c chez Piotrowski.

Quant au blanc et au noir, pôles extrêmes des valeurs clarté et ombre, ils sont traités différemment :

Le noir est considéré comme valeur clair-obscur et intégré dans le F(C) de Rorschach, le Clob de Binder, l'Y de Beck, le c' de Piotrowski. Le blanc est pris comme réponse couleur par Binder, coté Y par Beck, cw par Piotrowski alors que Klopfer l'exclut résolument et attribue un symbole distinct en C' au blanc, au noir et au gris pris en tant que couleurs de surface tout en le totalisant ensuite dans le Σ des valeurs ombrées qui est pour lui un Σ des réponses achromatiques.

Il apparaît donc que les distinctions se font suivant :
— la thématique de la réponse (perspective, diffusion, texture) ;
— le caractère foncé ou clair des valeurs ;
— le caractère isolé ou massif de la réponse ;
— l'acceptation ou la non-acceptation du noir et du blanc ;
— l'idée d'un continuum entre les valeurs clair-obscur et la couleur.

Si nous passons au niveau de l'interprétation donnée, le fond commun en est la tonalité anxieuse, l'humeur dysphorique, sauf pour les réponses texture où l'accent est mis sur le besoin de contact sensoriel. Les différences résident plutôt dans la fonction de l'ombré, son rôle par rapport à la couleur et, plus largement, l'attitude impliquée dans la réaction contre l'élément d'angoisse : est-ce abandon passif à ce sentiment diffus d'angoisse comme dans le Clob de Binder ou l'Y de Beck, ou est-ce lutte et combativité, témoins d'une non-tolérance à l'angoisse comme dans l'ombré foncé de Piotrowski ? Pour départager ces opinions, il faut considérer les contenus et la succession de ces réponses, mais, à la base, la conception semble différente, elle est peut-être fonction de la personnalité des auteurs.

Quant aux rapports avec les couleurs franches, on peut voir dans l'utilisation de l'estompé, des nuances, une sensibilité à l'ambiance sans possibilités d'expression réelle ou de réalisation, un moindre engagement, une retenue qui parviendra à maturité

dans la réponse couleur comme le propose Klopfer alors que Piotrowski le nie en donnant à l'estompé un rôle d'instance de contrôle, contrôle souple empêchant l'expression directe par la réponse couleur ; peut-être ne s'agit-il là que d'estompages de catégorie différente.

Seul Klopfer propose deux formules rejoignant le type de résonance intime :

— la première met en relation certaines valeurs d'estompage avec des kinesthésies mineures et rend compte des tendances introversives ou extratensives partiellement acceptées ou utilisées ;

— la seconde est le rapport du total des réponses dites achromatiques sur le total des réponses chromatiques : il est égal à 2/1.

L'adaptation française

Introduction. — Si les modifications introduites par les auteurs cités ont été considérées comme des complications outrancières, les deux catégories préconisées par l'école suisse ont paru insuffisantes pour exprimer la richesse nuancée des valeurs de clarté et d'ombre.

C'est ainsi que, cherchant à clarifier les notions tout en affinant la différenciation de ces réponses (qui jusqu'alors avaient été chiffrées suivant l'école suisse), Ombredane et Canivet proposent, dès 1945, l'utilisation de deux symboles à trois variantes chacun pour recouvrir l'ensemble des réponses suscitées par les valeurs de clarté et d'ombre. Il s'agit :

1° du symbole E, initiale du mot estompage, avec ses variantes, fonction de la prédominance respective de la forme sur l'estompage, E, EF ou FE ;

2° du symbole Clob (clair-obscur), également diversifié en Clob, ClobF ou FClob. Par ailleurs, les réponses tenant compte du blanc et du noir pris comme couleur ne font pas partie des deux symboles et sont considérées par ces deux auteurs comme des réponses couleur simples.

Sur le plan de la cotation, c'est un affinement du système suisse portant sur le F(C) — qui, on s'en souvient, était seul, alors que le Clob avait trois variantes ; le F(C) devient FE mais le (C) = E peut être seul ou accompagné secondairement par la forme. Sur le plan de la récapitulation et de l'interprétation, un important emprunt est fait à l'école américaine, celle de Klopfer en particulier. En effet, les réponses utilisant l'estompage seront mises en regard des réponses kinesthésie mineure en une formule ΣE pondérée de même façon que celle des K et C (1,5 E, 1 EF et 1/2 FE). Les réponses Clob, par contre, ne rentrent dans aucune formule.

Dans l'esprit des auteurs, cette adaptation ne peut être disjointe de celle faite sur les kinesthésies mineures. Dès à présent, il est utile de donner la perspective dans laquelle seront utilisés les éléments estompage en rapport avec les éléments kinesthésie mineure, c'est-à-dire en tant qu'éléments atténués, en veilleuse ou incomplets, non développés par rapport aux couleurs pour les estompages, et par rapport aux K pour les kinesthésies mineures. Dans la couleur comme dans l'estompage l'impact sensoriel prime, dans la K comme dans les kinesthésies mineures l'apport projectif prime, quant au Clob, rigoureusement défini, il suppose également plus de projection que l'estompage.

A) *Les réponses estompage (E, EF, FE).* — Ces trois catégories recouvrent les réponses où le jeu contrasté des clartés et des ombres, ou les différentes tonalités dans le gris, déterminent la réponse et non point le gris ou le noir en eux-mêmes. Autrement dit, une teinte unie de gris ne peut donner lieu à un symbole E et la question à poser à l'enquête pour élucider l'influence du dégradé ou du diffus est justement : « Si le gris était uni, l'auriez-vous vu ? » Théoriquement, l'estompage peut intervenir dans la couleur et intervient parfois en fait : « un jeu d'ombres sur la neige glacée au soleil », « le marbre irisé et strié » à VIII.

Qu'il soit question de différences de nuances isolées, de sensibilité globale au dégradé lui-même ou à la diffusion des ombres et des lumières, les contenus de ces réponses allant des impressions de profondeur, de transparence, de perspective aux impressions tactiles les plus évidentes, les cotations seront des estompages différenciés seulement par le rôle dominant ou second de la forme.

Une modification intervient dans le symbole lorsque l'impression donnée est due au caractère massif, sombre, de grande surface et à résonance dysphorique, ces trois données rassemblées s'exprimant dans le Clob dont la définition est ainsi nettement plus restrictive que chez Binder.

La réponse E, estompage pur, suppose presque toujours une impression globale, indifférenciée, assez vague et peut-être mal formulée : elle peut concerner, suivant les réponses, une réaction au sensoriel, au tactile, au transparent, au diffus ou au profond ainsi que ces exemples le montrent : IV « impression de gélatineux, oui, de la gélatine », VII « nuageux ça, une impression de nuages, c'est aérien, léger », IV « c'est géologique ça, un peu glaciaire », VI « ah, que j'aime ce moelleux, ce moelleux de la fourrure », VI « l'impression de regarder une radio... avec ces parties plus ou moins sombres », VI « quelque chose de surréaliste, de poétique, oui... prêt à changer en nuances, c'est poétique », I « le négatif d'une photo prise en direction du ciel sous les bois », I « la matière est inégale, une sorte de mousse un peu noirâtre, ça évoque des tissus malades », IV « impression fugace de quelque chose de végétal ou d'une muqueuse », IV « à mon avis, ce sont des choses irréelles, des voiles, ça vient des nuances, on passe du gris au noir », VI « ça fait penser à de la vase, de la boue ».

Le formel et le rationnel paraissent avoir abdiqué et l'individu semble peu apte à contrôler ses impressions, impressions d'être dans un état d'envahissement aug-

menté d'une certaine perplexité par l'absence de limites précises données au percept. Apparemment, différents niveaux de fonctionnement psychique s'expriment dans les E, dans la mesure où l'estompage invoquant le contact sensoriel est plus proche de la réalité concrète que celui se référant à différentes diffusions ou dissolutions des éléments ou de la matière, même si l'on considère qu'il est toujours question de consistance.

L'E pur n'aura donc pas une définition donnée une fois pour toutes ; s'il y a toujours un élément d'anxiété, celle-ci sera d'autant plus envahissante et perturbatrice que les E impliqueront leur sorte de dissolution, une absence de solidité, de fermeté, de limites dans « le brumeux », « l'impression de brouillards où les fumées se perdent ». Il s'agit véritablement d'anxiété vague, de dépression, d'un état d'inorganisation où la passivité peut aller jusqu'à l'inertie et où il y a, dans de rares cas, une sorte de mise en couveuse de la réactivité émotionnelle et une incapacité de réaction devant le sentiment de quelque chose qui se défait.

Bien entendu, la signification de E sera plus ou moins absolue en fonction de sa place dans les planches et des réponses qui la précèdent et qui la suivent, elle pourra être atténuée ou au contraire exagérée par des éléments complémentaires.

Peut-être est-ce utile de montrer, à partir de ces réponses données en exemples du E pur (qui seraient cotées Clob par Binder) et qui pour la plupart ont une tonalité anxieuse évidente, la différence avec des réponses Clob pur.

Ainsi, « l'impression de fourrure » se double d'un sentiment de dégoût explicité à IV « c'est trop velu pour être de la fourrure, c'est impressionnant et fantastique » ou à I « ces ombres partout, je ne sais pas... ça fait vraiment cauchemar, ça envoûterait presque » ou à IV « une masse inorganisée, menaçante, terrifiante, c'est profond »,

ou à IV « une atmosphère d'orage ». Même lorsque l'estompage indifférencié est à la base des réponses, il est comme investi d'une caractéristique supplémentaire plus directement menaçante et reconnue comme telle. L'estompage pur est un milieu non organisé, parfois caractérisé par la vacuité, mais souvent calme, où l'anxiété est très sourde, alors que dans le Clob la réaction est beaucoup plus explicite et liée à la proximité du danger. L'impression vague d'insécurité passive de E prend forme en quelque sorte et devient directement anxiogène ce qui provoque un effet de riposte active ou de paralysie.

La transition du E au Clob est d'autant plus importante à saisir qu'elle indique le sens de l'évolution et la fragilité globale de l'individu dans l'E ou l'angoisse plus directe dans le Clob.

La réponse EF est une réponse dominée par les dégradés et les ombres mais qui s'appuie aussi sur la forme. Ces réponses sont infiniment plus fréquentes que les E et se localisent dans les G mais aussi dans les D ou même les Dd. Par cela même, elles ont une charge affective plus neutre que dysphorique et même carrément euphorique.

Les exemples vont montrer que l'estompage est utilisé aussi bien dans son aspect sensoriel, tactile : I « le velouté des ailes de coléoptère », VII « ça fait penser à des poils longs et assez doux, ces petites bêtes », VI « le contact de la fourrure, du vison, des pattes de vison », que dans son aspect de profondeur et de perspective : IV « des arbres, au loin, à travers la brume », IV « photo aérienne d'une île avec ses fjords et le relief des chaînes de montagne », I « préparation sous microscope avec morceaux éparpillés entre les lames et lamelles, tout à fait cet effet », ou encore de diffusion comme dans VII « petits nuages floconneux » ou « volutes de fumée », VII « une lampe (Dbl) avec la zone de lumière diffusée autour ».

D'autres réponses EF peuvent combiner certains de ces éléments, perspective et profondeur en particulier, avec la

perception d'une distance, d'un éloignement, ou encore des réductions de trois dimensions à deux dimensions tels les reliefs des cartes géographiques. La majorité des EF se réfèrent à ce type de contenus plus superficiels en quelque sorte que les contenus des E purs alors que dans certains il y a une persistance des thèmes primitifs tels que « flaques de boue et de vase ».

La valeur interprétative des EF sera la conséquence directe de ce que les contenus référentiels émanent d'un niveau plus superficiel, moins archaïque ; ceci ne veut en aucun cas dire qu'une seule signification pourra être donnée à toutes ces réponses. Leur vécu appartient à un registre plus franchement névrotique, différent suivant qu'il s'agit d'estompages de texture, de perspective ou de diffusion. C'est en effet en fonction de ce critère qu'il faut distinguer les valeurs des EF et des FE, compte tenu des modifications apportées par la présence du F et aussi de la qualité de celui-ci.

Le EF de texture est interprété dans le sens Klopfer de recherche de contact physique et, à l'image du jeune enfant, d'avidité affective exprimée d'une façon immature où la sensualité est présente.

Il y a là un besoin de se raccrocher affectivement, une recherche d'investissement, mais aussi une dispersion des efforts avec une activité poursuivant le besoin de se satisfaire mais aboutissant rarement : le caractère plaisant ou déplaisant du contact doit être noté à travers les remarques telles que « c'est métallique » ou « froid », « mou » ou « dur ». Une certaine esthétisation se voit également dans ces réponses.

Quant aux EF de perspective utilisant la distance et parfois la profondeur, ils sont en rapport avec l'évaluation de soi par rapport à autrui, évaluation possible à partir d'une facilité d'introspection, d'une perspicacité qui peut être au désavantage du sujet. Elle suppose une inquiétude plus ou moins sourde ou un manque d'assurance et de

confiance en soi au départ. Ainsi, « le château dans le lointain » est un but difficile à atteindre pour celui qui a un sentiment d'infériorité, cela le renforce dans son attitude d'impuissance. Plus le F sera de bonne qualité, plus il y a de chances qu'un élément de jugement critique intervienne pour éviter que l'individu ne se perde dans des considérations stériles sur sa propre valeur. D'ailleurs, la perspective prise isolément n'est pas forcément signe d'anxiété, elle correspond simplement à une finesse de sensibilité et de discrimination ; c'est quand elle est accompagnée de sentiment de diffusion qu'elle rejoint une attitude anxieuse.

La diffusion, base de certains EF tels que « fumée qui se perd », « nuages qui s'effilochent », est signe d'anxiété puisqu'elle comporte cette impression d'absence de fermeté, de solidité des éléments qui sont prêts à se dissoudre, anxiété sans objet précis provoquant la perplexité, voire un certain désarroi. Se montrer sensible au caractère instable, mobile et fuyant de l'objet extérieur, c'est prouver sa sensibilité intérieure et sa propre fragilité. La réceptivité nuancée empêche peut-être une position affirmée et l'individu préfère adopter une attitude de retrait ou de prudence voilée dans l'expression de ses désirs, attitude qui lui permet un meilleur contrôle ou qui constitue en soi déjà un contrôle. La sensibilité contenue dans les réponses de reliefs des cartes paraît plus neutre, peut-être moins affective qu'intellectuelle, et pourrait être une capacité inexploitée d'intuition et de perspicacité générale.

Les réponses FE, contrôlées par la forme, s'apparentent aux F(C) de Rorschach. Leur utilisation suppose soit une plasticité de représentation spatiale, soit une finesse intuitive dans les relations, un certain tact et délicatesse face à autrui, soit encore une tension anxieuse devant ce qui est sous-entendu et peut-être menaçant : « les arbres dans le brouillard... légende du roi des Aulnes » ; mais

elles sont plus ou moins bien contrôlées en D avec un F± pour « feuille de parchemin » ou en G à IV « un coquillage parmi des algues », à VII en D « animaux mal définis en peluche », ou en Dd à IV « l'intérieur d'une giroflée, des pétales plus ou moins clairs et veloutés », toujours suivant qu'il s'agit de perspective ou de texture ou de diffusion. Leur localisation est plus fréquente en D et Dd mais elle est possible en G sous la forme de « peau de bête » ou de « tapis fait d'une peau » ou de « grosse veste de fourrure suspendue à un porte-manteau » à VI. D'après certaines études expérimentales de Rizzo, la couleur grise paraît favoriser ce type de réponses : 36 % des sujets donnent des tapis et peaux en réponse au stimulus normal à VI, 18 % seulement quand le gris est uni, et 5 % quand une autre couleur est utilisée ; le rapport des pourcentages est le même pour IV.

En résumé, les réponses tenant compte des différences de tonalités ne forment pas un bloc unique. La caractéristique perceptive est exploitée soit en tant que texture, soit en tant que perspective et profondeur ou encore en tant que diffusion, ce qui pose entre autres un problème théorique important, celui de la transformation d'une donnée sensorielle visuelle en une donnée sensorielle tactile par exemple. Rien de définitif ne peut être avancé à propos de ces réponses tant que leur fondement théorique ne sera pas plus explicite. Il reste probable, cliniquement et empiriquement, que l'approche suggérée par les estompages, approche utilisant le sens tactile, la représentation spatiale, la sensibilité différenciée de plans et de niveaux, est soit sensorielle assez primitive, soit perceptive plus évoluée, et constitue soit une étape de transition donc recherche, désir, essais non actualisés, soit une caractéristique psychologique stable et à signification positive quand il s'agit de finesse, de perspicacité et de prudence dans les contacts. Cette perspicacité et cette finesse peuvent devenir extrêmes et rejoindre une luci-

dité, une recherche de ce qui est caché, surtout lorsque l'estompage est donné dans les couleurs.

Signalons encore la sensibilité des enfants aux nuances du blanc et du noir et à la clarté diffuse des tons, nuages, fumées (réponses nettement plus fréquentes avant 7 ans qu'après).

L'analyse des différentes réponses est indispensable, elle se base surtout sur la distinction schématique de *texture, profondeur, diffusion,* tient compte des localisations utilisées, de la topographie des réponses et de la tonalité plus ou moins dysphorique du contenu.

Par rapport à la perception couleur, la perception des estompages peut constituer une étape de préparation qui n'existe que dans certaines structures psychologiques, ou un frein, une sorte de mécanisme de contrôle dans la mesure où l'introspection impliquée permet de différer l'action. Somme toute, la prudence affective d'un individu peu sûr de lui et qui n'avance qu'à tâtons est un élément gênant, négatif, empêchant l'épanouissement, mais est également un élément positif de freinage en souplesse. Un certain retrait, un certain degré de non-évolution affective constitue une régression par rapport à ce qui devrait être assumé mais c'est une régression qui peut être utile, qui tempère, nuance et protège.

Réactions qualitatives aux valeurs estompage. — La très grande insistance des auteurs américains sur ces réponses incite à penser que les caractéristiques psychologiques correspondantes sont plus fréquentes ou plus valorisées outre-Atlantique. Ainsi l'absence de réponses estompage est interprétée par eux comme une atrophie des besoins affectifs et une incapacité de relations objectales.

Sans aller aussi loin, il faut souligner l'importance des mécanismes de négation et de répression du stimulus estompage, attitudes visibles dans une utilisation réelle mais niée en tant que telle, lors de la phase de contrôle, dans les déplacements de localisation et autres commentaires qualitatifs.

La négation systématique de l'influence de l'estompé suppose, suivant les réponses couleur existant par ailleurs, une attitude défensive contre l'affleurement des besoins affectifs primaires alors que la répression proviendrait d'expériences précoces de rejet ayant empêché l'évolution psychodynamique normale. Les réactions qualitatives ici sont plus rares et moins directes qu'en ce qui concerne les interprétations Clob ou couleur.

Récapitulation des réponses estompage. — L'influence de l'estompage est probablement plus accentuée qu'il ne le paraît, mais sa mise en évidence est plus subtile que celle de la couleur, les sujets en étant moins conscients : une méthode particulière d'enquête, par le moyen de planches en gris uni, permet une prise de conscience plus nette et une détermination plus facile de ces réponses.

Il faut souligner que dans la formule de Klopfer ne rentrent dans le ΣE que les estompages de texture et les valeurs des couleurs achromatiques, cette différence est essentielle et elle est responsable de la difficulté d'appliquer au ΣE français la signification de Klopfer.

Le ΣE ne prend sa valeur interprétative réelle que par rapport au ΣC, à la somme des réponses couleur, à leur présence neutre ou accusée ou à leur absence. En effet, si le stimulus estompé achromatique est le seul utilisé des éléments sensoriels, il n'aura pas la même signification que s'il est utilisé au même titre que le stimulus couleur ou en même temps que celui-ci.

En l'absence de réponses couleur, donc de réactions affectives franches, il donne une dominante de retenue anxieuse et de recherche insatisfaite sur le plan affectif, alors que, côtoyant des couleurs, il apporte, suivant la catégorie représentée, une nuance soit d'attitude captative, soit d'inquiétude sur sa propre valeur, soit simplement de sensibilité anxieuse.

Adapté à partir de Klopfer, mais différemment composé, le ΣE ne peut garder sa signification première : en parti-

culier, la valeur d' « affectivité latente, en potentiel », compréhensible dans Klopfer qui n'utilisait pour le ΣE que les réponses textures et achromatiques, ne peut être transposée telle que sur le ΣE comprenant toutes les catégories estompage. Ainsi, le sens de tendance extratensive attribuée au ΣE est également à nuancer en fonction de ces arguments.

B) *Les réponses clair-obscur (Clob, ClobF, FClob).* — La nomenclature française définit la réponse Clob, empruntée à Binder, par les trois conditions suivantes : l'importance de la surface — donc réponse donnée en G ou en D —, l'effet massif du caractère uniformément sombre de cette surface et la tonalité nettement dysphorique de la réponse. Il arrive que des réponses comportant la même teneur soient données aux planches couleur, à IX en particulier, le caractère dysphorique pouvant être provoqué par le mélange des couleurs et le contenu. C'est le caractère pénible ou franchement angoissant de l'émotion suscitée qui différencie le plus sûrement le Clob du E pur.

Ce caractère pénible exprimé dans le thème est amené par le sujet, il constitue donc le résultat d'une projection. Il y a d'un côté la sensibilité au stimulus foncé en tant que tel, sensibilité qui peut s'exprimer aussi en un C′, et de l'autre côté l'apport projectif d'images, de contenus dysphoriques menaçants. Ces images sont apparentées à celles des cauchemars et des phobies et ont un caractère « sinistre et sidératif » ; la menace agressive qu'elles comportent provoque une réaction de panique, d'impuissance, aboutissant à une sidération ou au contraire à une activité de lutte (Violet-Conil et Canivet).

La projection personnelle est d'autant plus visible que la réponse est moins structurée : ainsi, de la moins différenciée à la plus organisée, nous voyons apparaître le choc Clob, les réponses Clob pur, ClobF et FClob, qui toutes, supposent une angoisse manifeste facilement ébranlée et combattue avec plus ou moins d'efficacité.

Le choc Clob qui intervient soit à IV ou à V, soit à I ou même à VI, est une réaction globale d'arrêt, coupant le processus interprétatif. L'inhibition massive, la stupeur rendent le sujet inapte à former des associations précises, alors qu'il reste capable de commenter la situation souvent en la critiquant avec agressivité et en faisant retomber la responsabilité de son refus sur le stimulus ou l'examinateur : IV « quelle horreur ces images, comment peut-on en utiliser de pareilles ». D'autres refus sont silencieux et impliquent l'attitude de l'envahissement passif.

Le Clob est encore suscité par les taches étalées et sombres de IV, V, I. Ses contenus les plus classiques sont à I « un orage terrible, la tempête », à IV « une impression de cauchemar, un air profond, méchant », à IV encore « les ténèbres, la mort quoi ». Ces réponses semblent refléter un état global plus que des attitudes isolées ; l'ambiance perçue, la *Stimmung*, est empreinte de lourdeur, elle est envahissante, on s'en dégage mal et d'autant plus mal, peut-on penser, que le sujet ne trouve pas d'autres réponses à proposer à la suite de celle-ci.

Ces Clob purs se trouvent dans les grands déséquilibres, les névroses d'angoisse et parfois, sporadiquement, chez les névrosés en général. Certains hystériques en fournissent, mais sur un mode artificiel un peu spectaculaire, voire abstrait : « la marche funèbre de Chopin, comme la douleur qui plane sur le monde » ; pour eux, le noir ressemble au diable et ils valorisent plus l'estompé que l'uni.

En général, les Clob témoignent d'une grande réceptivité à tout ce qui est émotion pénible, d'une fragilité des structures profondes de la personnalité. Ils montrent cependant une certaine mobilité de l'affect facilement « ébranlé » ; s'ils disparaissent dans les déstructurations graves de la personnalité, c'est bien justement qu'il n'y a plus de mobilité possible de l'affect dans ces états.

Les planches d'élection des Clob sont les planches gris-noir, mais il arrive que les planches IX et II provoquent

des associations ayant valeur de Clob : ainsi à IX, le mélange de couleurs et les Dbl peuvent donner des réactions indifférenciées de « gouffre insondable dont l'approche est inquiétante » ou d'un « rassemblement fantomatique d'éléments abracadabrants ». A II, le Clob est plutôt additionnel et la réaction anxieuse est provoquée par des évocations du type « c'est la guerre, les obus qui éclatent et la terre remuée, c'est affreux la guerre ».

Le ClobF. — Si la tonalité dysphorique est dominante, son effet est un peu atténué par une tentative de jugement intellectuel, un recours au monde objectif, recours plus ou moins efficace suivant que le F est de bonne ou mauvaise qualité. L'impression pénible prévaut mais l'individu donne l'impression de vouloir s'en dégager, de chercher à circonscrire l'effet perturbateur : à IV « ce n'est pas beau, ça ressemble à de l'araignée, sale, velue, désagréable », à V « ça fait à la fois peur et non, ça prend, ça se referme comme ça, comme une tenaille », à I « un peu comme, comme un cauchemar, je ne trouve plus, comme une incantation, on devine les bras levés, les jambes ». L'intervention de l'élément F fait penser que l'envahissement par le fantasme provoquant l'angoisse est tout de même combattu, surtout si l'on retrouve ailleurs des signes de lutte et si le ClobF est suivi d'une réponse F objective, voire banale, ou d'un FClob.

Le FClob, où la forme domine l'évocation anxieuse, montre quand le F est + l'efficacité de l'intervention de la pensée contrôlée et une lutte contre l'angoisse. Un FClob seul à V par exemple « une chauve-souris, non, un vampire assez hideux » correspond à une poussée d'angoisse bien intégrée dans une forme adéquate et, de plus, très courante. Il y a un contrôle double, par le jugement intellectuel et par la socialisation. Quand le FClob est dans un D et que l'image est structurée, c'est également le signe favorable d'une mobilisation de l'énergie associative qui ne se laisse pas submerger

par l'angoisse : IV, D milieu « un masque effrayant avec une tête de bœuf ».

Remarques qualitatives. — En plus des réponses en tant que telles, il est essentiel de considérer leur succession, le déroulement des associations fournissant des données pour juger de la lutte menée contre l'envahissement de l'angoisse.

Les mécanismes utilisés dans cette lutte sont à étudier avec le plus grand soin, ils sont parfois transparents dans leur signification symbolique ou par l'annulation presque contraphobique qu'ils représentent.

Ainsi ils s'expriment dans les déterminants formels mais plus souvent kinesthésiques, l'association K et Clob est considérée comme étant d'un pronostic favorable dans la mesure où la K représente un élément plus précis, dynamique, alors que le Clob reste très vague et global. Il faut cependant noter que l'introduction d'un personnage cristallise l'angoisse bien que les images humaines dans ces K soient déformées par leur grandeur, leur caractère surnaturel d'une part et leur action nuisible d'autre part : géants, monstres maléfiques, agressifs et perfides. Devant ces évocations, le sentiment d'impuissance et d'insécurité devient prégnant et renvoie l'individu à un stade prélogique où le magique règne. Par exemple, un adulte donne à IV « un gorille, il a tout... les oreilles... en train d'avancer... menaçant » — un KClob — puis une réponse globale imprécise à contenu animal, puis un « tapis de bête, d'ours polaire » en G FE, et enfin « un pays dévasté, symbolique bien sûr, le gris-noir sans espoir », en G Clob pur. Ici tout a été mis en œuvre pour se défendre de l'abandon à l'angoisse mais celle-ci a été plus forte et a submergé les essais d'adaptation objective.

Le déroulement inverse est fréquent, la première impression est en G Clob ou ClobF et une récupération progressive par le moyen des réponses D ou Dd culmine en un G KClob ou G K tendance Clob. La formation réac-

tionnelle apparaît comme dans l'exemple suivant, comportant un élément de sublimation : IV « alors, c'est une image un peu fantastique là... la fin du monde ou quelque chose comme ça, mais c'est tout ce que je vois... une forme assez gigantesque qui écrase... (qu'est-ce que ça pourrait représenter ?) Je ne vois pas du tout... ou bien un être qui protège... mais... enfin, les deux choses ne vont pas très bien ensemble ». A IV, 50'' « ∨ là, bon, nous serions dans une forêt — DG ClobF — épaisse, trouée dans les arbres, tour d'un château avalée par la végétation... ; ∧ une autre interprétation en tournant, personnage un peu fantastique — G KClob (H) — on distingue le nez, yeux, cheveux à crinière, il aurait une attitude un peu menaçante avec des bras écartés », où une certaine concrétisation intervient, une certaine maîtrise du percept est possible puisque le sujet analyse les détails et que l'effet menaçant prend une forme réelle.

Remarquons encore que l'angoisse primaire et la pensée prélogique rejoignant l'animisme du jeune enfant manifestées dans les réponses ClobF ou Clob purs peuvent être combattues par la fuite et l'évitement et c'est alors le choc Clob et le blocage associatif. Ou bien elles appellent une réaction agressive impulsive et nous la trouvons dans les commentaires et remarques mais aussi dans l'éclosion de C purs dont le rôle est davantage de mécanisme réactionnel que de facteur caractériel. C'est dans le cas des dépressions que l'on trouve cette apparition simultanée de réactions Clob et de réactions C.

En conclusion, nous avons parcouru la gamme des réactions clair-obscur à partir du choc Clob, inhibition motrice qui voudrait éliminer l'angoisse, et jusqu'au FClob où celle-ci est acceptée et intégrée. A travers les exemples donnés, il semble que les images suscitées s'apparentent à celles des cauchemars ou des phobies et qu'elles se réfèrent à des situations d'insécurité et d'impuissance devant une menace plus ou moins précise à

laquelle l'individu semble croire. Il s'agit donc dans ces réponses de régression à un stade prélogique où le magique est plus opérant que le rationnel, où la dépendance est absolue et l'impuissance agressive. Autrement dit, l'angoisse provoque la régression, régression très passagère et transitoire bien entendu, mais qui peut porter sur la pensée comme sur l'affectivité. Le contexte dans lequel surgissent les réponses Clob permet de supputer l'oscillation parfois fugace entre phases de régression et d'adaptation objective, phases de régression ou de progression. Plus la projection dans ce type de réponses est intense et fréquente, plus il y a de chances que les fonctions d'adaptation et de contrôle du Moi soient altérées.

7. Type de résonance intime

Définition du T.R.I.

Le type de résonance intime exprime le rapport existant entre le nombre de réponses kinesthésiques — grandes K seulement — et la somme des réponses couleur y compris les C' : soit $x\,K/y\,\Sigma C$. En effet, leur « rapport mutuel » importe plus que le nombre absolu ; leurs relations et leurs interférences déterminent l'attitude fondamentale de la personnalité envers elle-même et envers le monde extérieur ou « vis-à-vis du Moi, du monde et de l'entourage ». Pour Rorschach, le T.R.I. conditionne le caractère et même le mode de perception, il détermine la forme de la névrose, il reflète toutes les liaisons fonctionnelles profondes, il a somme toute une valeur caractérologique. Dans la mesure où les moments introversifs ou extratensifs qui composent ce rapport sont « innés, primaires, dispositionnels », ils ne sont pas tous mobilisés entièrement dans le présent, ils constituent l'éventail des modes de réception et de réaction, éventail

mobilisable mais pas forcément mobilisé dans son ensemble. Le vécu d'un individu, sa manière d'éprouver — « comment il éprouve » — les événements et leurs échos peut être infiniment plus large et plus étendu que ce qu'il en exprime dans la vie courante. En ce sens, l'on peut dire que le T.R.I. donne une indication sur la manière dont le sujet pourrait vivre et non pas forcément sur ses réactions manifestes circonscrites ; il représente en quelque sorte un clavier utilisé ou non et le terme de résonance, choisi pour exprimer le *erleben* de Rorschach, est particulièrement significatif à cet égard.

Rorschach distingue quatre types de résonance intime, les commente suivant leur fréquence d'apparition parmi les sujets normaux et surtout malades mentaux et présente les variables psychologiques du test qui accompagnent ces types. C'est donc en termes de données du test que le T.R.I. est défini et non en termes de processus psychologique et cette absence de définition opérationnelle peut expliquer l'abandon relatif de cette notion dans le contexte d'une utilisation diagnostique de l'épreuve. L'absence d'études théoriques se fait sentir ici très nettement, d'autant plus que l'expérimentation est pratiquement impossible sur le T.R.I. dans sa totalité, elle est toujours limitée à l'une ou à l'autre des deux composantes.

Les deux dimensions du T.R.I. : K et C, d'après Rorschach

A partir des résultats obtenus sur ses divers groupes de sujets, Rorschach discute des rapports entre K et C et des caractéristiques psychologiques des sujets à dominante K ou à dominante C. Les différences entre les deux portent sur :

— Le rôle de la pensée qui différencie les deux groupes, en ce sens que les sujets du type K vivent, s'adaptent par l'intermédiaire de leur pensée ou de leur imagination et de ce fait ne semblent pas avoir pour premier souci l'adap-

tation extérieure : ceci ne veut absolument pas dire qu'ils sont plus intelligents que les sujets du type C, simplement qu'ils mettent un certain poids dans la fonction logique et que la réflexion leur est plus habituelle que l'expression immédiate.

— L'aspect de stabilisation est un second élément distinguant les deux groupes, les sujets à dominante K étant plus stables du point de vue de la motilité et de l'affectivité.

— Le contact affectif est une autre donnée caractérisant les types, il est en effet d'une qualité plus intensive pour le type K et plus extensive pour le type C. En aucun cas les deux types ne s'opposent l'un à l'autre, ni ne tranchent l'un sur l'autre d'une façon absolue, ils expriment des orientations différentes de sensibilité et constituent en fait presque toujours un mélange où domine un type : ce sont des fonctions psychiques et non des types de constitutions, des psychismes différents et non contraires.

Telles sont, dans les termes de Rorschach, les caractéristiques extrêmes des types K et C, caractéristiques qu'il pense proches de celles de personnalités introverties et extraverties tant que l'on ne parle que de fonctions et de dispositions psychiques. Ainsi, s'il y a un emprunt à la terminologie de Jung, l'analogie se limite à cela et Rorschach n'utilise ces termes que dans le sens du langage courant, c'est-à-dire que le type K est un introversif, *capable d'introversion*, cette capacité étant mobile, alors que l'état d'introversion est fixe et alors pathologique : il y a dans les deux types cette mobilité dans l'orientation, cette aptitude à se tourner vers soi ou vers autrui, à chercher l'image des choses en soi ou en elles-mêmes en dehors de soi.

Les positions actuelles sur le T.R.I.

Actuellement, la discussion sur les types K et C ne pourrait pas être menée dans les mêmes termes, car si le type C peut être considéré comme facilitant l'adaptation

à autrui (quoiqu'il y ait là de sérieuses réserves à faire étant donné l'augmentation des réponses C chez certains malades mentaux, augmentation qui ne signifie nullement adaptation), le type K ne peut plus être interprété comme s'adaptant par la pensée, en raison de la variété des mécanismes mis en jeu dans les projections kinesthésiques. En effet, la K n'est pas seulement intériorisation et disposition intellectuelle, mais elle est aussi capacité à différer l'impulsion, projection intégrée des craintes et des désirs, et mécanisme de défense contre l'angoisse suscitée par ces désirs ; elle est globalement plus « affective » qu'elle ne l'a semblé et d'une affectivité très proche de l'inconscient et pourtant très contenue. La K est une émotion intensément vécue et maîtrisée, elle suppose une conscience de ses limites, elle permet la relation affective avec autrui comme elle est un moyen de connaissance du monde extérieur et si l'investissement des ressources intellectuelles y est visible, l'exploitation des ressources affectives y est également perceptible. Tout se passe sur un autre mode, un mode où intervient le recours à l'image, à l'imaginaire, recours plus ou moins accentué ; il y a dans le type K une sensibilité extrême, sérieusement camouflée comme chez les adolescents et les schizoïdes. Ce que Rorschach disait du caractère non contraire des psychismes est aussi parfaitement actuel, bien qu'expliqué différemment, dans les réactions du type C où existe la possibilité de retrait affectif suivant les contenus des réponses couleur comme existent des réactions qui ne sont affectives que de nom. Dans la mesure où notre attention est davantage portée vers la recherche du rationnel des réponses K et C que vers leur signification globale ou leur nombre, les rapports de ces réponses nous apparaissent sous un nouveau jour et nous valoriserons davantage les processus de régression ou de contrôle, le caractère plus immédiat ou retenu, manifeste ou indirect des émotions contenues dans les K et dans les C, les deux pouvant être très proches

ou éloignés. Nous distinguerons des styles de vie différents, des manières différentes de manier l'impact émotionnel, une approche plus projective que perceptive, les deux attitudes pouvant coexister et chacune d'elles pouvant être représentée dans le type inverse de façon atténuée. Un rapprochement est possible avec la caractérologie de Heymans et Wiersma où le retentissement de l'extratensif est « primaire », celui de l'introversif « secondaire ».

Il paraît essentiel de considérer les types K et C comme des manières définies d'exprimer les besoins émotionnels de l'individu, ces manières, ces modes de réaction reflétant le type d'organisation du Moi, avec prévalence de la labilité ou du contrôle. Ces modes n'épuisent pas toutes les ressources affectives du sujet dont une certaine partie peut se manifester dans les valeurs de clarté et d'ombre, dans des données plus strictement formelles et de comportement tels le rythme, le débit et le langage. Ces modes de réaction sont trop souvent considérés sous l'angle d'une signification négative et on commente la réaction C plus aisément dans le sens de l'hostilité que dans le sens de l'oblativité. La centration sur le pathologique est très compréhensible, étant donné le but diagnostique de l'instrument, voulu par son auteur, mais elle ne doit pas être absolue et l'emporter entièrement aussi bien au niveau de l'interprétation qu'au niveau de la conceptualisation des données : en un mot, elle ne doit pas être déformante.

Si l'on admet que le type C indique l'adaptation affective et le type K l'adaptation par la pensée, le T.R.I. est alors la marque d'une dichotomie difficilement acceptable. Cette dichotomie d'ailleurs a été davantage systématisée par les continuateurs de l'œuvre de Rorschach que par Rorschach lui-même, qui tout au long de son livre insiste sur la non-opposition des types en question, perceptible dans ses écrits à travers la description de l'adaptation des types K et des types C. Son insistance

sur les modes d'adaptation nous paraît erronée dans la mesure où nous connaissons mieux les mécanismes des réponses K et C, ce qui nous permet d'utiliser le T.R.I. en tant que totalité clinique davantage au niveau de l'élaboration diagnostique et pronostique qu'au niveau de la formulation et de la communication des résultats : un malade schizophrène se comportera différemment suivant qu'il a un T.R.I. en K ou en C, suivant que la symptomatologie sera idéationnelle ou expressive.

Les types de résonance intime

Les quatre types de résonance intime proposés par Rorschach, le type extratensif, le type introversif, le type coarté et le type ambiéqual, forment toujours la base des distinctions couramment adoptées et que l'on peut libeller ainsi :

Le type extratensif est dit pur ou mixte suivant que le pôle K est absolument nul ou peu exprimé.

Le type pur correspond à o K : y ΣC.

Le type mixte correspond à x K < y ΣC, y constituant la somme pondérée des réponses couleur, il peut être plus ou moins élevé. Les besoins affectifs s'expriment sans freins (encore faut-il vérifier la fréquence des réponses F et leur qualité, ce qui constitue en soi une possibilité de freinage), les sujets sont soumis aux sentiments, ils sont émotifs et instables. Si le type pur correspond fréquemment à celui rencontré chez les enfants, il est aussi celui que l'on trouve chez les adultes impulsifs, suggestibles et égocentriques, seule la composition exacte du ΣC et les réactions qualitatives permettent de prendre une position plus précise sur sa signification. Le type mixte est nuancé par la participation des K, en cela il est moins extrémiste et capable d'une certaine pondération dans l'expression des besoins. Le caractère extratensif n'est évidemment pas pathologique en soi, il peut le devenir par exagération

de certaines de ses réactions de base ; ainsi l'accentuation de la suggestibilité et de l'égocentrisme sur un terrain de labilité et d'hyperémotivité amène à l'hystérie tant qu'il est question d'un registre névrotique alors que l'exagération du pôle impulsif-explosif, se traduisant par des impulsions graves, se rencontre dans les grands déséquilibres, voire dans certains syndromes psychotiques.

Quoi qu'il en soit, les types extratensifs sont dominés par des charges affectives ou une excitabilité dont l'utilisation est souvent inappropriée ; ils manquent de recul dans l'appréciation de la réalité objective mais peuvent être syntones et spontanés dans leurs réactions. La labilité les rend très malléables, le réel extérieur l'objet les envahit facilement mais le relâchement des fonctions cognitives et du contrôle produit des effets de régression, régression salutaire au service du Moi.

Le type introversif, pur ou mixte suivant que les réactions C y sont pas ou peu exprimées : $x\,K : o\,\Sigma C$ et $x\,K > y\,\Sigma C$. Préoccupés par leur propre personnalité, ils observent l'objet, ils réfléchissent, sont aptes à différer l'action et la gratification, et paraissent avoir un caractère réservé. Dans ce sens, ils peuvent avoir une bonne connaissance d'eux-mêmes, ils sont peut-être conscients de leurs difficultés, mais peuvent s'absorber dans leur propre contemplation imaginaire et leur monde intérieur imaginaire prend le pas sur la réalité extérieure. Si telle est, schématiquement, la réaction du type introversif pur, celle du type mixte est plus impulsive, ce qui est fréquemment le cas des sujets très centrés sur eux-mêmes mais pouvant avoir des incidents explosifs.

La symptomatologie des types introversifs va être surtout idéationnelle et ne comportera de décharges affectives qu'occasionnellement. Nous retrouverons donc des introversifs dans les névroses obsessionnelles et phobiques, dans les états schizoïdes et certaines schizophrénies paranoïdes.

Le type ambiéqual est celui où les deux composantes sont manifestées à un degré égal mais largement. Il y a donc *x* K pour *y* ΣC. C'est un type que l'on retrouve chez les gens doués, larges d'esprit, qui savent exploiter les richesses du monde extérieur et élaborer leurs propres ressources d'une façon différenciée et qui exercent avec souplesse un contrôle sur l'extériorisation des décharges affectives. Ce caractère peut devenir pathologique lorsque la richesse et la diversité des réactions empêchent le choix et rendent l'équilibre difficile et la satisfaction inexistante étant donné le tiraillement subi entre des forces différentes. C'est le cas des caractères obsessionnels.

Le type coarté pur, 0 K : 0 C, ou *coartatif*, 1 K : 0,5 ou 1 ΣC, est un type où aucune des composantes ne prend une expression suffisante, les deux modes d'expression sont réduits, comme annihilés, et les réactions dans le test sont essentiellement formelles, avec souvent une certaine présence des réponses estompage. Cette restriction, cette coartation est-elle l'effet d'un blocage ou l'expression d'une pauvreté réelle ou d'une inaptitude à manier les symboles, la formule ne le dit pas, mais on sait que toutes ces alternatives sont possibles et que, par conséquent, la symptomatologie pourra être variée. En effet, la dépression réduit le besoin d'expression, le déficit mental n'en permet pas la manifestation sous cette forme, certaines attitudes caractérielles en limitent au maximum le risque, on trouve donc des types coartés ou coartatifs dans les cas d'insuffisance d'équipement et dans les situations où la seule expression affective paraît à bannir et où la fonction logique est le seul critère de contact.

Les types coartés et coartatifs peuvent être considérés comme assez vulnérables et peut-être même plus vulnérables que les autres types : la restriction des manifestations, le blocage opéré réduisent la mobilité et d'autant plus la capacité d'adaptation à une situation : les coartés

se montrent en effet peu tolérants dans les situations de stress physiologiques et psychologiques en raison de la rigidité de leurs mécanismes de défense.

Répartition et variation des types de résonance intime

Il est illusoire, évidemment, de parler de distribution des T.R.I. dans la population : on sait simplement que les types extratensifs y sont plus nombreux que les introversifs et qu'ils semblent prédominants dans leurs aspects adaptatifs chez les femmes, dans leurs aspects égocentriques chez les enfants. Encore faut-il se rendre compte que les configurations perceptives limitent le nombre de K visibles dans le test, alors que le nombre de réponses couleur est pratiquement illimité. Ainsi un total de 12 est possible pour les réponses couleur, alors qu'il n'est pas atteignable pour les K de bonne qualité.

L'évolution des T.R.I. est marquée à travers l'âge (C. Beizmann) par une légère diminution des types extratensifs entre 4 et 10 ans dont le pourcentage passe de 61 à 55 et par une augmentation valable des introversifs dont le pourcentage va de 6 à 22. Un mouvement inverse s'observe entre le type ambiéqual et le type coarté, ce dernier est utilisé aux premiers âges par 32 % des enfants mais seulement par 10 % à 10 ans, alors que l'ambiéqualité groupe 25 % des résultats des enfants de 8 ans pour n'être plus que très peu représentée à 9 ans. Toujours est-il que chez l'enfant avant 10 ans le type extratensif prévaut dans 55 % des cas et l'introversif n'est donné que dans 22 % des cas, les types mixtes étant plus utilisés que les types purs. La préadolescence est surtout marquée par la coartation et l'adolescence, très variable, est souvent coartée ou très ambiéquale.

La répartition des T.R.I. dans les groupes d'adultes normaux (Loosli-Usteri) — extratensifs 43 % et introversifs 39 %, ambiéquaux 17 % — ne correspond pas à celle donnée pour une population américaine où les pourcentages sont respectivement 30, 23 et 17 alors que les coartés et coartatifs groupent 30 % des sujets et 70 % dès que la symptomatologie dominante est obsessionnelle ; ils sont par ailleurs très fréquents dans le milieu socio-culturel peu évolué.

Il n'est pas possible de discuter ici des variations subies par le T.R.I. en fonction des modifications dues à la fatigue, la maladie, au stress physiologique ou psychologique, etc. Il importe cependant de relever que la récupération du fonctionnement psychique dans les cas d'altérations graves ou au réveil de chocs semble présenter des stades dont la succession paraît constante : le T.R.I. est extratensif pur comme il l'est à 4 ou 5 ans, puis il devient coarté parce que les repères utilisés sont strictement objectifs, formels, puis à nouveau extratensif mais mixte, adaptatif, et enfin il peut être introversif, intégrant l'expérience personnelle et l'effort créateur. Les nombreuses observations existant à ce sujet ont un intérêt indéniable, mais sont souvent isolées et partielles. Une chose est certaine, c'est que le T.R.I. est plus variable et plus changeant qu'on ne le pensait *a priori* et qu'en particulier les situations de stress le dilatent ou le réduisent considérablement, les deux attitudes montrant alors la manière dont le sujet mobilise ses défenses, soit en accusant l'expression de soi et le recours à l'imaginaire, soit en se rétractant et en limitant au maximum sa participation à la situation. De même une disposition euphorique, la simple bonne humeur élargit, dilate le T.R.I. par une utilisation plus large, débridée du registre de résonance, alors qu'une humeur dysphorique, soucieuse, le rétrécit comme si la motivation d'utilisation de ses ressources se réduisait, tombait. La même motivation ou absence de motivation agit sur d'autres facteurs du test, elle augmente ou réduit le nombre total de réponses, elle enrichit le vocabulaire, précise les formulations. Nous reviendrons ailleurs sur cette notion de dilatation et de rétraction, d'élargissement et d'inhibition de la participation.

Conclusion

Le T.R.I., association ou mise en rapport des réponses kinesthésiques et de couleur, constitue une totalité clinique difficile à aborder. Il est l'expression d'une expérience émotionnelle plus ou moins proche de l'inconscient, comme il est le reflet du degré de maturation de l'aptitude à différer la gratification et, par ce biais, il est relié au développement de la pensée.

En effet, basé sur des notions présentant beaucoup

d'analogie avec les conceptions de Jung, sans en utiliser l'aspect structural ni celui de la complémentarité, le T.R.I. s'explique plus valablement dans le cadre des théories psychanalytiques de psychologie du Moi, on utilise ici avec fruit la notion de « détour », de capacité à différer l'action ou la satisfaction immédiate dont le rôle dans le développement psychologique n'est plus à démontrer.

Des nombreuses tentatives de formulation expérimentale et théorique du T.R.I., celle de Singer nous paraît productive. Elle considère que les composantes expressives du comportement données à la naissance sont en quelque sorte moulées par le jeu des influences et exigences parentales, celles-ci pouvant être contraires aux dispositions d'origine ou à l'inverse salutaires à leur épanouissement : l'influence éducative précoce à travers les valorisations ou les tolérances qui sont celles des parents eux-mêmes a de toute évidence une importance capitale pour l'organisation des réactions. Cette optique n'est qu'un essai d'explication du T.R.I., alors qu'un cadre théorique englobant la perception, l'imagination et l'action reste encore à trouver.

8. Formule complémentaire au type de résonance intime

La formule complémentaire (ou secondaire, le premier terme étant meilleur) met en rapport la somme des kinesthésies mineures, soit les kan, kob et kp — 1 point pour chacune —, avec la somme des réponses estompage, celles-ci pondérées suivant le poids du facteur E par rapport à la forme, exactement à l'image des réponses couleur dans le ΣC.

Cette formule a été proposée par N. Canivet à partir de celle de Klopfer et nous avons déjà vu que sa composition diffère de cette dernière qui n'incluait dans le ΣE

que les réponses texture et les réponses de couleurs achromatiques et dans les kinesthésies mineures que celles d'objet ou d'activité animale.

Klopfer contestait la valeur diagnostique du T.R.I. et estimait que ce n'était pas le seul facteur du test à avoir valeur de structure et que les différents éléments de contrôle et les indices de maturité et d'adaptation étaient aussi « structuraux » que le T.R.I. : de toute manière, l'équilibre introversif-extratensif doit être étayé par le rapport entre les k, tendances introversives incomplètement acceptées, ou à la disposition du sujet, et les E texture ou les réponses C', tendances extratensives, et enfin par le $\frac{\text{VIII} + \text{IX} + \text{X}\ \%}{\text{R}}$.

Le rationnel de ce rapport kan + kob/E texture et C' ressortait des considérations déjà discutées, à savoir que d'une part toute réponse impliquant le mouvement a trait à la fonction imaginaire et que les K apparaissent génétiquement après les kan, et que d'autre part les réponses achromatiques supposaient une réactivité tamisée, reflétant une sensibilité certaine mais non manifestée à l'ambiance alors que les E de texture exprimaient un besoin primaire d'affection. Se basant sur ces considérations, Klopfer s'estimait en droit de voir dans ce rapport des éléments *en potentiel* par rapport à ce qui était *actualisé* dans le T.R.I. C'est ainsi qu'une divergence dans les orientations des formules supposait un conflit entre des tendances contraires alors que des différences modérées indiquaient des états de transition et la direction des modifications.

Il ne nous paraît pas possible d'accepter entièrement cette valeur interprétative de potentiel donnée à la formule complémentaire, pour les raisons suivantes :

— En premier lieu, la formule utilisée en France comporte toutes les k mineures et tous les estompages, à

l'exclusion des réponses achromatiques (qui sont incluses dans le Σ couleur), elle n'est donc pas équivalente à la formule de Klopfer.

— En deuxième lieu, les k mineures sont d'un niveau et d'une force projective très différents, impliquant, ainsi que nous l'avons vu, une disparité de notions et n'ayant en commun que le caractère partiel, déplacé ou incomplet de la projection des désirs et besoins : cette disparité ne permet guère de penser que toutes ces k sont autant de tendances introversives puisque nous savons que certaines kan reflètent une spontanéité et un esprit ludique plus proches de la labilité émotionnelle des extratensifs que de la réflexion des introversifs, alors que les kob sont des forces pulsionnelles fréquemment associées aux charges affectives violentes des C rouges et des C′ noires, donc davantage exprimées dans l'extratensivité que dans l'introversivité.

— En troisième lieu, si l'on se réfère à Rorschach, le T.R.I. est lui-même un potentiel de résonance plus qu'une réalisation puisqu'il indique comment le sujet pourrait vivre et non comment il mène son action, le registre du vécu pouvant être plus large que celui de la réalisation réelle.

Pour toutes les raisons indiquées ci-dessus, nous nous abstenons de définir d'une façon précise la valeur interprétative du rapport k/ΣE et nous insistons pour que cette formule soit caractérisée avec prudence en tenant très étroitement compte des composantes utilisées.

Il reste probable qu'une formule complémentaire fortement saturée en estompages reflète l'impact du sensoriel, un impact nuancé peu affirmé, comportant des réactions en sourdine mal assumées ou des besoins très primaires : qu'une telle formule allant dans le même sens que le T.R.I. et que le RC% viendra confirmer l'excitabilité générale de l'individu. Lorsque, dans d'autres cas, une formule chargée en E est donnée en l'absence de réactions

couleur, la signification est tout autre et l'E est un substitut de réaction affective franche que le sujet est incapable d'affirmer, il est signe alors d'immaturité dans l'expression émotionnelle.

Une expression intense du pôle kinesthésique aura une signification différente suivant les éléments qui la composent : chez l'enfant, une insistance sur les kan fera penser à l'évolution ultérieure introversive alors que chez l'adulte elle signera une attitude relâchée, voire régressive en l'absence de K vraies. Le pôle k sera toujours plus projectif que le pôle E.

La comparaison terme à terme des valeurs dont se composent les deux formules est par contre des plus utiles et mériterait d'être systématiquement utilisée, ce qui se fait du reste au niveau de l'analyse qualitative.

Ainsi les rapports entre les FC et les FE, les CF et les EF, les C et les E et par ailleurs les K et les k nous permettent de reconnaître les causes de l'inadaptation affective, les possibilités de récupération, ainsi que de cerner la force des répressions et des refoulements.

IV

CONTENUS DES RÉPONSES

Il peut paraître superflu de reprendre les contenus des réponses puisque contenus, images, engrammes, souvenirs ont fait l'objet d'analyses minutieuses sous l'angle des localisations et des modes d'expression et que, par ailleurs, le caractère proche, « parlant », directement accessible en langage courant semble garantir sa compréhension immédiate.

Classer ou grouper les évocations des sujets a pourtant paru nécessaire déjà à Rorschach : en effet, dans une première étape, Rorschach voit dans l'utilisation de certains contenus une indication de stéréotypie, normale ou pathologique, de la marge des intérêts, indication dont il va tenir compte dans l'évaluation de l'intelligence et de la socialisation de l'individu — alors que dans une seconde étape (dans l'article posthume) il entrevoit une signification plus personnelle, voire « complexuelle », manifeste ou latente et surtout exprimée à travers les réponses couleur, estompage et kinesthésies (ces deux prises de position seront systématisées ultérieurement avec plus ou moins de bonheur).

La possibilité de donner des contenus neutres, voire conventionnels, ou des images personnelles, voire originales, dépend évidemment de la richesse de l'imagina-

tion ou de l'envahissement des préoccupations, mais est aussi fonction de la manière de vivre la situation de test, celle-ci n'étant pas forcément neutre pour un individu donné ; un élément de pression ou d'obligation va inévitablement rétrécir la gamme des contenus, les neutraliser, limiter « tout ce qui vient à l'esprit », ou cela va exacerber la sensibilité du sujet, ce qui l'amènera à donner des images plus personnelles. Il est en effet difficile d'instaurer les conditions de liberté permettant l'afflux sans barrage des images souvenirs, d'autant plus que le barrage ne vient pas uniquement de l'extérieur, mais aussi des différents contrôles internes.

Ainsi, très schématiquement parlant, nous pourrons considérer les contenus de deux points de vue :

— *contenus pris isolément*, en tant qu'éléments, que facteurs « statiques » dont la fréquence est vue sous l'angle structural du fonctionnement intellectuel ou de la capacité de socialisation, tels les contenus animaux ou humains ;
— *ou les contenus partie intégrante du cadre perceptif*, représentant un aspect « dynamique » de ce cadre et constituant une thématique à analyser à travers le déroulement des associations et l'intégration étroite aux modes d'expression.

L'utilisation des contenus dans la première optique est plus limitée que celle de la deuxième optique, cette dernière exigeant un travail d'exploration systématique dans un cadre défini, en l'occurrence celui de la psychologie psychanalytique du Moi.

En aucun cas on ne peut se satisfaire d'une transposition sommaire des significations utilisant une symbolique « sauvagement psychanalytique », pas plus qu'on ne peut admettre l'idée que le contenu est le produit d'une seule instance — le Ça —, que le mode perceptif est l'expression exclusive d'une autre instance — le Moi.

Les contenus pris isolément
Catégories de contenu et formules de récapitulation

Rorschach constate la variété des contenus et des images, mais indique qu'ils obéissent à certaines règles : les formes animales, animaux entiers, A, ou parties d'animal, Ad, constituant entre 35 et 50 % des réponses, les formes humaines, figures entières ou partielles, H ou Hd, formant 15 à 20 % ; il ne fait que nommer les objets inanimés, les abstractions et les « faits personnels » composant le reste des associations.

— *Le contenu animal* est un « indice du penchant à constituer des attitudes associatives stéréotypisantes » ; trop fréquemment utilisé, il indique la pauvreté des associations personnelles et le recours au collectif, au conformisme, en l'absence d'imagination créatrice. Le A% $\frac{(A + Ad) \times 100}{R}$ (le rapport entre A et Ad est de 4/1) est optimum pour l'adulte entre 35 et 40 %, mais ces limites varient avec le niveau culturel et l'âge. Dans la pratique courante, il inclut les (A) et (Ad), c'est-à-dire les animaux irréels, dragon, loup-garou : personnellement, nous estimons cette manière de faire inadéquate, car l'animal irréel correspond à une image qui est le contraire du conformisme et de la stéréotypie. Une élévation du A% peut correspondre à une attitude défensive d'un sujet qui cherche à camoufler ses intérêts profonds ou à s'opposer au test qu'il ressent comme une intrusion, ce qui est souvent le cas des adolescents ou des sujets en examen de sélection. Un abaissement important du A% fait penser, par contre, à des intérêts variés, voire dispersés, à une imagination trop personnelle, peut-être créatrice, mais peut-être autistique et impliquant un refus de routine quotidienne.

A%, indice de stéréotypie ou de variété de la pensée, est

parfois remplacé par le pourcentage des réponses géographiques ou anatomiques, ces contenus peuvent dominer, et il y a alors recours à cet aspect scolaire faussement intellectualisé dont le rôle est le même que celui des formes animales.

Le contenu humain peut, selon Rorschach, être considéré comme un signe de stéréotypie dans la mesure où il se substitue au A ; il est alors figuré par des parties de corps humain, soit des Hd. C'est essentiellement le rapport H à Hd qui intéresse l'auteur et non le H% en tant que tel. Dans la pratique, le H% calculé comme le A% $\frac{(H + Hd) \times 100}{R}$ s'élève de 15 à 20 % ; pour beaucoup d'auteurs, il inclut le (H) et (Hd), c'est-à-dire les êtres humains irréels, tels les diables, sorcières, monstres, sirènes, pratique que nous n'adoptons pas, estimant que ces contenus relèvent d'une thématique différente sinon inverse à celle donnée dans les H. Le H% signifie classiquement capacité de contact humain, ceci tant qu'il est composé de plus de H que de Hd et, lorsque ce dernier est prévalent, surtout sous forme de profils et en l'absence de K, il indique plutôt la recherche anxieuse de contacts humains et la difficulté de relations. Le rapport de H à Hd est de 2/1 et il est logique de penser que le nombre de H est proportionnel au nombre de K ; il arrive pourtant que le H% soit élevé en l'absence de K, ce qui souligne la difficulté de contacts et d'identification, les engrammes humains n'ayant pas été suffisamment dynamisés pour aboutir à la K, ce mécanisme correspond à un refoulement de l'aspect kinesthésique ou à une non-évolution de cet aspect. Un pourcentage très bas de H se trouve aisément dans un contexte très formel, peu affectif, impliquant une approche sèche, objective de la réalité en dehors de toute chaleur et spontanéité.

D'une façon générale, le caractère entier des figures

animales et humaines est de meilleur aloi que la vision partielle des engrammes, la multiplication des Hd et Ad rejoint la signification des petits détails signant l'anxiété à travers la limitation associative et perceptive. Des contenus humains en même temps qu'animaux sont possibles, ou contenus humains devenant objets, soit HA ou Hobj.

Si Rorschach ne semble pas avoir utilisé d'autres pourcentages que celui des A, beaucoup de ses continuateurs ont systématisé pourcentages et nombre de catégories. Ainsi Beck propose 29 catégories de contenus, ceux-ci indiquant globalement les ressources mentales, les intérêts, et à travers eux les besoins individuels : il les utilise en tant que contenus manifestes tout en incluant des références au niveau d'évolution libidinal. D'autres, tels Phillips et Smith, Lindner, précisent les significations d'engrammes spécifiques, mais leurs élaborations paraissent dangereuses, ne tenant guère compte du contexte, et ressemblent trop aux transcriptions toutes faites qu'à notre avis les psychologues ne peuvent se permettre de proposer.

Un facteur de récapitulation existe, groupant les réponses évoquant les détails des figures humaines, les anatomies, les réponses sang et sexe. Le pourcentage $\frac{\text{Hd} + \text{Anat} + \text{sexe} + \text{sang}}{\text{R}}$ lorsqu'il dépasse 12 serait un indicateur d'angoisse, mais il est bien certain que ce pourcentage n'épuise pas les manifestations d'angoisse ni même d'anxiété et qu'il peut être inférieur au seuil limite chez un sujet fortement angoissé, les expressions de ce malaise étant multiples.

Un autre facteur, dénommé « coefficient de vie », a été proposé par M. Orr, tenant compte de « la teneur en chaleur et en vie, symbolisant l'intensité et la force psychique » : la norme de ce coefficient est à 50 %. Les contenus, au nombre de 16, et « l'image psychique » donnée reflètent les relations d'objet et les identifications,

d'après Orr, qui insiste sur le besoin primordial d'auto-représentation, besoin inconscient antérieur à la pensée logique.

La pratique française, suivant N. Canivet et C. Beizmann, se limite à considérer 16 à 18 catégories de contenus. La liste des contenus faite par N. Canivet comprend : Eléments, Fragments, Géographies, Botaniques, Paysage, Ad, A, Anatomies, Sang, Sexe, Hd, H, Objets, Symboles-signes, Sciences, Art-architecture, Abstractions. Ils sont classés du plus simple au plus complexe, des éléments aux abstractions, sans que cela ait donné lieu à une théorie des contenus.

Si la classification peut paraître rationnelle et satisfaire un souci d'ordre, elle n'est pas pour autant idéale et elle a l'inconvénient de vouloir faire rentrer à toutes forces les images proposées par le sujet dans une rubrique préparée, alors qu'il est manifeste que certains contenus ne se laissent pas enfermer dans des rubriques et que forcer à le faire appauvrit la thématique du sujet : elle est cependant très utile pour dégager les dominantes d'intérêts surtout dans des groupes de sujets et dans un but de recherche.

Les contenus partie intégrante du processus perceptif

Rorschach admettait l'existence d' « interprétations-complexes » à *contenus complexuels*, *contenus manifestes* ou *latents*. Dans l'interprétation du protocole publiée à titre posthume, Rorschach remarque la liaison de certains contenus aux thèmes donnés dans l'analyse du sujet en question. Cette mise en rapport est extrêmement fructueuse et permettra à Rorschach de distinguer des thèmes significatifs parce que répétitifs, donnés soit dans les réponses couleur, soit dans les réponses estompage, soit dans les réponses kinesthésiques, car dans ces interpréta-

tions les contenus peuvent être significatifs des relations qui existent entre le formel et le substantiel de la perception, les réponses F étant généralement libres de tout complexe.

Considérer que ces contenus révèlent les préoccupations inconscientes du sujet et plus spécialement dans le cas des « abstractions, interprétations de la ligne du milieu et abstractions liées à l'axe médian », la force, l'équilibre des « désirs du sujet » ne nous autorise pas à les interpréter en eux-mêmes sans se référer aux modes d'expression d'une part et au rapport avec les autres facteurs du test d'autre part, ainsi que d'une connaissance extérieure que l'on peut avoir, par exemple, à travers la cure psychanalytique.

Si les contenus de la K permettent de déceler les « attitudes expectantes de l'inconscient », les contenus latents des réponses couleur trahissent « le puissant coefficient d'affect ». Quant à l'axe médian, il peut comme mobiliser « les émotions liées à un complexe » et ce milieu interprété comme une abstraction, « la force », « les abstractions étant le désir qui veut se réaliser dans la vie », pourrait correspondre à la projection dans l'espace du sentiment corporel, du schéma corporel, thèse qui va être développée après Rorschach pour son test et pour d'autres tests projectifs.

Il semble bien que Rorschach ait amorcé là une interprétation thématique des contenus dont il n'avait envisagé jusqu'à présent que l'aspect structural.

F. Minkowska, valorisant une interprétation globale des résultats et s'appuyant surtout sur le langage, reflet des expressions motrices, considère le contenu verbal comme intégré à la totalité de l'épreuve : elle dissocie les expressions et contenus « glischroïdes » de sujets très sensoriels, adhésifs, utilisant conjonctions et verbes de contacts, des expressions « schizoïdes » de sujets rationnels, formalistes, sensibles à tout ce qui est scission,

séparation, dévitalisation, et fonde une typologie sur cette distinction.

Klopfer et coll. cherchent à proposer des hypothèses de travail pour l'interprétation individuelle, hypothèses dérivées aussi bien de l'analyse du contenu que de l'analyse des éléments structuraux. Il soulève le problème du « niveau de conscience » des différents contenus en comparant ces derniers aux données de l'anamnèse et au comportement manifeste. L'analyse minutieuse de certains contenus, leur apparition suivant les planches sont commentées en fonction des mécanismes de défense utilisés contre les pulsions et les instincts : la succession des différents contenus doit attirer l'attention.

Mais c'est à Roy Schafer que l'on doit d'aborder les contenus d'une façon plus systématique et plus satisfaisante sur le plan théorique.

L'interprétation dynamique du contenu

Elle dépend étroitement de l'explication théorique du processus donnant lieu à une réponse : celui-ci consiste en une combinaison de deux niveaux de fonctionnement psychique, chacun caractérisé par une configuration particulière des relations du Ça, du Moi et du Surmoi. Les différences de niveaux correspondent à la priorité donnée soit au processus primaire, régi par le principe de plaisir, soit au processus secondaire régi par le principe de réalité. Les niveaux avancés de processus secondaire donnant les concepts et les contenus de la pensée permettant de différer l'impulsion sont relativement autonomes et sans conflit, alors que les niveaux primitifs supposent une participation plus ou moins envahissante des besoins infantiles primaires, sont chargés de conflits et sont moins autonomes. Les deux niveaux peuvent coexister et le stimulus Rorschach paraît être une situation privilégiée où le *schift*, le passage d'un niveau à l'autre, est particulièe-

rement net ; en effet, le processus progrédient adaptatif et le processus régrédient autistique y sont faciles à mettre en évidence. Cette mise en évidence se fait à travers la totalité de la réponse, sa structure perceptive, expressive et conceptuelle. Ainsi le contenu ne peut être analysé seul, indépendamment des déterminants et des localisations : le contenu est le résultat final de la création réalisé par la régression et restructuration, cette restructuration peut être « détachée », très neutre et conventionnelle telle qu'elle est dans les formes banales à images neutres, comme elle peut être « dynamique, plus personnelle », comme dans les K ou les FC.

Une interprétation dynamique des contenus inclut donc ceux-ci dans la structure perceptive et dans le déroulement, la succession des réponses, en somme dans l'ensemble du processus interprétatif et considère que l'interprétation isolée des contenus peut conduire à des conclusions très erronées. L'interprétation des contenus en tant que représentants des intérêts des sujets passe au second plan.

L'analyse thématique, dont les grandes lignes sont esquissées par Schafer, repose sur des thèmes fondamentaux tels que la notion de dépendance, l'orientation anale sado-masochiste, autoritaire, les conflits du Surmoi, force et faiblesse en général, attitude envers le rôle sexuel, le narcissisme, les préoccupations de la mort. Ainsi des contenus aussi différents de catégories qu' « un berceau », « un agneau » et « un bébé endormi » appartiennent à la même thématique et celle-ci importe plus que les catégories objet, animal, humain. Tous ces thèmes comportent de multiples variations suivant le caractère particulier des images et la manière de les amener et de les encadrer. On ne peut appliquer ce canevas d'analyse que dans la stricte perspective théorique qui concerne le rationnel de la réponse au test et en aucun cas on ne doit considérer le contenu comme lié automatiquement à un syndrome pathologique.

Echelles de contenus

Il nous faut indiquer encore une autre manière de considérer les contenus, celle qui consiste à chercher dans les images données tout ce qui a trait à l'hostilité au symbolisme sexuel, à l'anxiété par exemple. Différents auteurs ont constitué des échelles de contenus ayant trait à des dimensions psychologiques globales telles que « le symbolisme affectif », « l'anxiété », « la dépendance », « la répression », et « la notion de barrière et de pénétration » et ont appliqué ces échelles à des résultats de sujets appartenant à différents groupes cliniques.

Ces essais reflètent une tendance assez généralisée à quantifier des aspects qualitatifs, contenus et verbalisation, dans le but de donner une base plus objective, plus scientifique à l'élaboration des résultats. Les aspects qualitatifs sont en effet très nombreux dans le Rorschach et il est indispensable d'en tenir compte systématiquement.

Spécificité des contenus planche par planche

Chacune des planches du test suscite une certaine dominante de contenus en fonction de la structure perceptive et de sa position à l'intérieur de la série. Il y aura d'une part une plus ou moins grande docilité face au percept donné où le sujet fera preuve de ses modes adaptatifs et d'organisation et il y aura d'autre part une sensibilité particulière à la valeur symbolique de la planche dépendant de sa structure et de sa position. En ce qui concerne le second point, on trouve parfois une sorte de proximité face au symbole chez les sujets dont les organisations défensives sont précaires et qui ressentent directement la signification des planches : cette réceptivité se trouve chez les jeunes enfants, les enfants psychotiques et les adultes fortement perturbés interprétant au niveau primaire, voire archaïque, où il n'intervient pas de cor-

rection des fonctions de contrôle. Ces attitudes extrêmes permettent la compréhension de réponses plus neutres et plus adaptées appartenant au registre normal. Des indications précises sur les valeurs citées sont données par Klopfer (1954), par Anzieu et surtout par Monod en ce qui concerne la signification génétique de la succession des planches : une grande prudence est recommandée dans l'utilisation de ces indications.

Conclusion

Nous insistons sur les différences dans les perspectives d'utilisation des contenus, l'interprétation dynamique des contenus considérés et une intégration des concepts aux percepts nous paraissant répondre le mieux aux exigences de l'étude de la projection. Il s'agit là d'une optique intégrative qui tient compte du niveau général de la réponse donnée comme elle suppose connue la différence possible entre l'expression verbale et le vécu et le décalage existant entre le substantif classé (en A ou objet) et le cadre dans lequel il se présente. Différents types d'enquêtes permettent de pénétrer davantage dans l'expérience que le sujet fait valoir, mais l'examinateur doit savoir que l'information obtenue sur sollicitation poussée peut être assez éloignée du contenu donné spontanément.

V

LE DÉROULEMENT DES RÉPONSES : NOTION DE SUCCESSION NOTION D'OSCILLATION

Nous avons étudié jusqu'à présent les différents aspects d'une réponse en cherchant à analyser le mécanisme qui y donne lieu : ce faisant, nous avons insisté sur la réponse en tant que totalité mais aussi en tant qu'élément, partie intégrante d'un tout, d'un contexte auquel nous nous sommes constamment référés. On peut définir ce contexte comme un ensemble structural tel qu'il est reflété dans le psychogramme formel, mais aussi comme un ensemble dynamique reflété dans la succession et l'enchaînement des réponses.

Il paraît indispensable de reprendre maintenant cette notion de succession au moins d'une façon schématique ; classiquement, *la succession* n'est abordée que pour les modes d'appréhension et il s'agit alors d'observer la succession des modes d'approche G, D, Dd au cours des dix planches du test : le mode de succession a une signification essentiellement intellectuelle, il reflète la prépondérance ou l'absence des capacités logiques et la stabilité des manières d'être des sujets. Les essais de quantifi-

cation de la succession n'ont guère abouti et l'appréciation de la succession est laissée à l'examinateur qui doit être surtout attentif à la déviation à partir d'un mode adopté et à la raison d'être de cette déviation.

Un pas de plus dans cette perspective est réalisé dès que l'on étudie avec Rapaport la qualité d'élaboration des modes d'appréhension, surtout la qualité des G représentant différents niveaux d'organisation mentale. Un G vague peut être suivi par un G simple banal. Cette succession constitue déjà une indication précieuse sur l'oscillation entre l'attitude d'efficience mentale et l'adaptation courante socialisée et le laisser-aller.

Mais il n'y a aucune raison de limiter l'étude de la succession aux modes perceptifs, ceux-ci n'étant qu'un aspect de la réponse et il y a toutes les raisons d'étendre la notion de succession à tous les éléments de la réponse, à tout ce qui la détermine et en forme la base, cadre perceptif, association projective et son thème.

Les distributions de tous ces facteurs dans les dix planches nous intéresseront d'abord et nous comparerons, comme Phillips et Smith, les résultats donnés avec une distribution normale : il y a en effet une oscillation perceptible dans l'apparition des facteurs et cette oscillation, à elle seule, caractérise déjà l'équilibre et l'adaptation du sujet. Nous avons déjà noté les planches suscitant des G — I, IV, V, VI —, des K — III, VII, I —, des FC — III, VIII, X — ou des CF — IX. En fonction de cette répartition, nous pouvons évaluer le caractère « continu » ou « discontinu » de certains protocoles, ce qui constitue déjà un élément interprétatif important. Ainsi l'oscillation entre des déterminants K et C est très instructive pour l'étude des modes d'intégration des pulsions : aux planches II et III, les K, en l'absence de réponses C, celles-ci apparaissant aux planches pastels, marquent le recours à l'imaginaire et à l'idéationnel dans des situations provoquant l'impulsion alors que ce recours n'est plus

nécessaire dans des situations moins agressives et moins réelles, ce qui se solde alors par une manifestation spontanée de la labilité émotionnelle.

La succession des réponses à l'intérieur d'une planche est peut-être encore plus importante à évaluer dans la mesure où elle nous donne des éléments d'appréciation sur la force du Moi et l'efficacité des mécanismes de défense : c'est aux planches II, IX et VII que le déroulement des réponses est peut-être le plus démonstratif, ces planches étant génératrices de perturbations à des niveaux assez profonds, les réponses sont autant de réactions reflétant l'émergence des difficultés et soit leur annulation, leur évitement, soit la maîtrise et l'adaptation. Cette évaluation ne peut se faire qu'au travers de tous les facteurs de la réponse, les réactions qualitatives de temps y comprises, et compte tenu de la convergence ou de la divergence des scores : ainsi un choc à II suivi d'une réponse G à caractère vague, puis d'un G avec K, d'une réponse D à caractère banal n'aura pas du tout la même signification qu'un choc combattu immédiatement par un percept banal laissant ensuite la place à une réaction impulsive.

La séquence des réponses fait ressortir les *shifts* d'un niveau à l'autre, le passage d'un niveau de fonctionnement psychique à un autre, du processus secondaire au processus primaire et nous renseigne sur les modes d'adaptation et de régulation du sujet.

La notion de succession peut encore être élargie à une conception psychogénétique qui permettrait de suivre, à travers le Rorschach, l'évolution libidinale et la formation de la relation objectale (M. Monod).

VI

CARACTÈRE BANAL OU ORIGINAL DES RÉPONSES

L'attention de Rorschach a été attirée d'abord par *le caractère original* d'une réponse : pour être considérées comme originales, les associations devaient être données une fois sur cent par les sujets normaux. D'après la qualité des déterminants, elles sont cotées + ou — et le pourcentage de ces réponses au nombre total de réponses exprime soit une déformation professionnelle, soit une culture personnelle très vaste ou une imagination vive, créatrice ou autistique. Ce pourcentage n'est plus utilisé actuellement, la cotation objective des originalités nécessitant des compilations statistiques considérables ; la notion de contenu original garde cependant toute sa valeur au niveau de l'interprétation.

Le caractère banal des associations données est, d'après Rorschach (article posthume), « capable de nous renseigner sur la capacité d'adaptation intellectuelle » dans la mesure où « les réponses banales représentent la participation à la manière de concevoir de la collectivité ». Les réponses sont dites banales lorsqu'elles apparaissent fréquemment, ce critère de fréquence pouvant varier suivant les milieux culturels et l'âge : on dit d'une réponse qu'elle est banale pour un groupe donné lorsqu'elle est fournie par un sujet sur six, autrement dit qu'une localisation donnée appelle

un certain contenu, par exemple le D médian rouge de III vu en papillon. Ce même D vu en poumons ou même en animal autre que papillon ne sera plus considéré comme banal. La notion de banalité suppose la convergence du percept et du concept et lorsque celle-ci n'a pas lieu et que le contenu est quelque peu différent de celui « banal », on peut coter la réponse comme comportant une tendance à la banalité. Une priorité implicite semble être donnée au percept par rapport au contenu, ainsi bien des praticiens considéreront banals aussi bien le papillon pour le D rouge médian de III que le nœud papillon. La question peut se poser pour la réponse banale des personnages de III qui, lorsqu'ils sont vus en pantins ou caricatures, subissent une dévitalisation, sont donc modifiés quant à leur contenu, alors que l'engramme perceptif est parfaitement identique. La réponse ne peut plus être supposée vraiment banale, l'association donnée par le sujet n'est pas vécue d'une manière conventionnelle et neutre, elle reflète au contraire un certain écart par rapport à ce que voit la majorité des sujets.

Le nombre de banalités est déterminé statistiquement et, en l'absence de listes précises par échantillons de population, il est sage d'utiliser la liste du groupe culturel le plus rapproché. Il faut connaître le principe qui a présidé à l'établissement de la liste. Ainsi les 10 banalités de Klopfer ont été sélectionnées d'après des critères se rapportant surtout à l'image donnée et non statistiquement établis alors que celle de Piotrowski — 13 — repose sur des critères statistiques et que la liste de Mons comporte des réponses assez différentes de celles que nous avons répertoriées dans d'autres manuels. En France, on utilise essentiellement la liste dite française et la liste de Klopfer, la liste dite française résultant d'une simple confrontation entre les praticiens du Rorschach. L'ambiguïté qui règne dans ce domaine rend un peu délicate l'utilisation diagnostique des banalités dont le nombre absolu importe plus

que le pourcentage : en effet, le nombre de réponses n'étant pas limité et le nombre de banalités étant limité, un protocole très court aurait un pourcentage élevé de banalités et inversement. Le nombre requis pour un adulte est au moins de 5-6 pour un protocole de productivité moyenne soit 25 à 35 réponses. Ce nombre est réduit par le manque de contact avec la réalité objective et sociale, le désintérêt ou l'opposition systématisée ; il est par contre augmenté par le souci de conformisme, de docilité passive, voire de zèle ou de désir d'échapper à l'investigation.

L'augmentation du nombre de banalités allant de pair avec l'élévation du A% reflète l'utilisation d'un mécanisme de défense, d'hypersocialisation et d'hyperconformisme, mécanisme assez superficiel, mais fréquemment observé chez les adolescents ou les adultes méfiants ou réticents à l'examen.

Un tableau comparatif des listes de banalités est donné ci-après à titre d'information.

V	G dans les deux sens : ∨ ou ∧.	Chauve-souris, papillon, papillon de nuit.	Toute créature ailée.	Papillon, chauve-souris.	Oi r
VI	G G ou D inf.	Dépouille d'animal (de proie).	Peau d'animal.	Peau d'animal ou descente de lit.	Pe
VII	D tiers supé-	Têtes d'être hu-		Têtes de femmes ou	

Tableau comparatif de listes de banalités

	Localisations	*Oberholzer (liste internationale)*	*Klopfer*	*Piotrowski*	
I	G.	Chauve-souris, papillon.	Toute créature ailée.	Chauve-souris, papillon.	O
II	D noir.		Animaux (entiers ou partiels) : chien, ours, lapin, taureau, rhinocéros.	N'importe quel animal quadrupède.	D
III	G noir.	Deux êtres humains : messieurs, garçons de café, homoncules, dessins d'hommes, caricatures, formes humaines.	Deux êtres humains courbés. Deux animaux habillés.		B
	D noir avec ou sans médian inf.			N'importe quelle silhouette humaine.	
	D rouge central.		Nœud, papillon.		P
IV	G	Dépouille animale (tapis de fantaisie).		Peau d'animal, descente de lit en peau d'animal.	P

SCHÉMAS INTERPRÉTATIFS

L'interprétation des résultats n'est pas une simple juxtaposition des caractéristiques formelles et thématiques du protocole ; elle est une mise en rapport dynamique des éléments en fonction d'un but, dans la recherche d'une structure psychologique et, dans ces conditions, elle peut être comprise très différemment suivant la signification que l'on donne à la notion de structure et aussi à la notion de personnalité.

Il n'est pas possible ici d'aborder ces questions fondamentales. Elles ne sont signalées que pour expliquer que tout schéma d'interprétation est subordonné au but poursuivi et à la manière de concevoir la structure de la personnalité ; on peut donc proposer différents types de schémas suivant soit les conceptions de Rorschach, soit celles de certains de ses continuateurs ou encore celles de l'utilisateur. L'ensemble du test peut être interprété à des niveaux très différents et le même protocole peut faire l'objet de quelques lignes de synthèse diagnostique ou de trois pages de description de mécanismes psychologiques : ainsi l'exploitation des résultats et, à plus forte raison, la communication de ces résultats sont de niveaux très variables.

Nous donnerons ici les phases du travail interprétatif permettant d'aboutir à une synthèse finale, phases classiquement admises, correspondant au travail courant en matière de Rorschach et ayant pour objet d'en exploiter toute la richesse.

La récapitulation des données formelles numériques ou « psychogramme quantitatif »

Elle constitue un point de départ indispensable. Cette récapitulation se fait généralement soit sur papier libre soit sur les feuilles de dépouillement prévues à cet effet : par exemple celle composée par G. Gatier en 1953, comportant les schémas réduits des planches, celle rédigée plus récemment par C. Beizmann, toutes deux éditées au C.P.A. avec un manuel d'utilisation. Elles ont l'avantage d'une présentation standardisée et surtout permettent une première analyse suivant la répartition des réponses par planche. La présentation sur papier libre est infiniment plus schématique et exige l'analyse qualitative ultérieure de la distribution des facteurs : elle est généralement conçue ainsi : trois colonnes correspondant aux cotations, une quatrième pour les pourcentages, les formules importantes étant distinguées des éléments qualitatifs.

		N %		A	
R	G		F	Ad	F%
			K	H	
Refus	D		kp	Hd	F+ %
			kan	Elem.	
T. total	Dd		kob	Fragm.	A%
T./rep.			FC	Obj.	
T. lat. moy.	Dbl		CF	Anat.	H%
Succession			C	Géo.	
	Do		FE	Pl. etc.	Ban.
			EF	Chocs	
M. Appr.			E	Eq. choc	Ban%
T.R.I.			FClob	Persév.	
F. compl.			ClobF	Rem. Sym.	Choix+
RC%			Clob	Rem. C.	
				Crit. Subj.	Choix—
				Crit. Obj.	
				Descriptions	
				Retournements	

Cette même récapitulation est présentée sous forme de graphique par les auteurs anglo-saxons. Les déterminants sont distribués sur l'abscisse autour du nombre de F qui est en position centrale.

La comparaison avec les données normatives

Elle constitue une seconde étape de l'élaboration des résultats. La manière la plus pratique de la faire est de dresser une liste de *traits saillants* ou *traits prévalents*, c'est-à-dire des caractéristiques s'écartant des normes en plus ou en moins, ces écarts n'ayant pas toujours valeur d'anomalies mais plutôt de particularités.

Il importe de répertorier rapidement les données concernant la productivité, son rythme et sa régularité, soit le R total, les refus éventuels, la rapidité de l'interprétation, la régularité ou la variabilité de R et des temps et la facilité de la mise en train : ces seuls facteurs fournissent déjà un cadre montrant l'attitude face au test et la réactivité facile, fluide, réfléchie ou inhibée. La variabilité des R et des temps montre la sensibilité à la valeur spécifique des planches; elle peut être mise en valeur par un tableau :

I — 5 rép. — 40″ t. lat. — 3′20 temps total

L'attention doit se porter ensuite sur les facteurs relatifs à l'intelligence et à la socialisation, sur les modes d'appréhension dont les normes sont connues mais dépendent de l'âge et du niveau socio-culturel et peuvent très bien être déplacées par l'effet des perturbations affectives : indiquer ici le mode dominant ou non représenté et le mettre en rapport avec le F%, le F+%, le nombre de K, le A% et le nombre de banalités.

Ces pourcentages peuvent être en deçà ou au-delà des normes mais ils peuvent surtout comporter des contradictions internes qu'il faut immédiatement dégager : ainsi

un Dd% élevé devrait aller avec un F+% élevé ; un F% élevé, valorisation des éléments formels, devrait être accompagné d'un F+% élevé ou capacité de jugement et ainsi de suite.

Les traits saillants qui concernent l'affectivité sont surtout visibles à travers l'utilisation large ou parcimonieuse des déterminants autres que formels. L'éventail des déterminants est-il exploité et quels sont ceux qui ne le sont pas ? Le T.R.I. est-il extratensif ou coarté, la formule complémentaire a-t-elle une direction précise, le RC% est-il élevé ou bas ?

Cet inventaire, pour être utile, doit être très schématique et va orienter l'analyse qualitative, mais en aucun cas il ne peut s'y substituer.

L'analyse qualitative

— *Facteurs relevant de l'approche intellectuelle.* — Les facteurs qui, pour Rorschach lui-même, signifiaient une intelligence supérieure étaient : le nombre de réponses G, leur qualité d'organisation et le déterminant associé, le F+% élevé, le type d'appréhension souple et riche, la succession optimum des modes d'appréhension, le nombre élevé de K, un A% bas, un nombre suffisant d'originalités.

L'évaluation de l'intelligence au Rorschach n'a rien de commun avec le Q.I. ou même avec l'efficience mentale, elle est orientée différemment. Il ne s'agit pas tant de capacités que d'exploitation de ces capacités et pas tant de rendement que de mobilisation de l'énergie et de l'utilisation des ressources intellectuelles : l'association des déterminants aux G, la qualité et la rapidité de mise en place des G, la mobilité de structuration, la facilité à passer du G au D et la tendance à intégrer des composantes émotionnelles ou à les éviter seront des facteurs importants. Il faudra se rappeler ici que le test n'a pas été présenté comme un test d'intelligence et que le mode

d'approche en G ou Dd est ici spontané et pourra très bien ne pas correspondre à une attitude « abstraite » ou « analytique » sollicitée dans des épreuves intellectuelles. Le nombre de K apporte un enrichissement à l'intelligence, à condition que les éléments formels des K soient positifs : réflexion ou dynamisme ou apport personnel.

Il faudra donc analyser :

— les modes d'appréhension, leur mode d'apparition, leur distribution dans le test, leur succession, leur qualité intrinsèque ainsi que l'association des déterminants ;
— les déterminants formels, distribution des F—, F+ et F± en fonction de la place et de la qualité des F dans les déterminants doubles et la notion de contrôle ;
— le nombre et la qualité des K ;
— la composition du A% et la répartition des banalités.

En conclusion de cette analyse, il doit être possible de statuer sur le mode de pensée du sujet, ses capacités de combinaison ou d'analyse, son jugement rigoureux, adapté ou arbitraire, la souplesse ou la rigidité, la richesse ou la pauvreté de son adaptation cognitive. On caractérisera ainsi un type d'intelligence, un niveau d'intégration des expériences et d'ingérence plus ou moins forte des éléments affectifs, donc l'envahissement ou la relative autonomie des aspects intellectuels. On prendra soin de préciser si les capacités intellectuelles connues par ailleurs sont exploitées, autrement dit s'il y a une motivation suffisante à utiliser ses ressources, somme toute s'il y a un investissement affectif de l'intelligence et s'il y a valorisation ou sous-estimation des fonctions cognitives. L'aspect défensif des facteurs intellectuels sera souligné.

— *Facteurs relevant de l'affectivité.* — L'analyse portera sur le T.R.I., la formule complémentaire, le RC%, les réponses Clob, les chocs, choix et toutes les réactions qualitatives. Les indices possibles de l'angoisse sont également à noter.

Les composantes du T.R.I. seront étudiées en premier : les K, leur distribution dans le test, dans la planche, leur qualité formelle et caractère différencié et degré d'activité. La composition du ΣC est essentielle ; facteurs du ΣC, C, CF, FC, ou C' C'F, FC', le nombre relatif de chacun, le type de couleur, la planche et la localisation, toutes données soulignant le caractère éventuellement labile, désorganisateur de l'affect ou son aspect positif, enrichissant, ou encore son expression retenue, réduite comme dans les C'. L'analyse doit faire apparaître à travers les contenus des réponses couleur le caractère et le niveau de la réactivité pour la couleur, celle-ci pouvant être franchement émotionnelle ou pseudo-émotionnelle, crue ou rationalisée : elle doit aussi être orientée vers la dimension expression-inhibition et pouvoir argumenter la notion de contrôle.

Les composantes de la formule complémentaire seront étudiées avec un soin particulier. Ainsi on distinguera les kan des kob et des kp, on les mettra en rapport en tant qu'éléments non évolués de la K avec toutes autres indications de répression de celle-ci, par exemple des réponses formelles aux planches kinesthésiques : on appréciera le rapport des k aux K et l'on tiendra compte des facteurs additionnels aux kob et aux kan en particulier. Quant aux réponses E, il sera essentiel de distinguer les catégories de texture, de diffusion et de profondeur et surtout de préciser si les E sont donnés en l'absence ou en complément de la couleur et si la qualité de verbalisation va de pair avec l'attitude impliquée dans les E.

Les réponses Clob et les chocs ou remarques Clob importent beaucoup, on doit noter si elles apparaissent en cascade ou isolément, à quelle planche, et avec quelle intensité d'expression qualitative.

Le RC% s'explique en soi quoiqu'il convienne de vérifier s'il est composé à parts égales des réponses aux trois planches pastels ou s'il est accentué par la planche X.

Quant aux chocs, équivalents de chocs et remarques qualitatives, ils doivent être inventoriés selon leur caractère positif ou négatif et la façon dont ils renforcent les réponses cotables ou s'y substituent.

Les contenus et les différents thèmes qui s'y reflètent peuvent être relevés à part.

Les indices de l'angoisse sont à considérer différemment suivant que l'angoisse est systématisée ou non, liée ou flottante, manifeste ou latente. La multiplicité et la diversité des manifestations anxieuses fait dire que l'exagération d'un phénomène peut être pour un sujet signe d'anxiété alors que ce sera la réduction de ce même phénomène qui le sera chez un autre : l'excitation labile peut être d'origine anxieuse comme peuvent l'être la restriction et l'inhibition. Ainsi l'anxiété s'analysera à travers les mécanismes défensifs de la série obsessionnelle par exemple, ou phobique, ou à travers les réponses Clob et E lorsque son expression est soudaine et franche. Nous la retrouverons dans toute manifestation de restriction, d'inhibition portant sur la verbalisation, les modes d'appréhension, les déterminants, les contenus (Hd + Anat + sexe + sang — Anatomies — Hd > H et Ad > A) ou dans tout relâchement du contrôle à travers les réponses Clob ou C explosives ou E ou toute modification du pattern habituel du comportement.

En conclusion de cette analyse, on pourra dégager la charge affective exprimée ou la réduction apportée à cette expression, les caractéristiques de la vie émotionnelle et les manières de la canaliser ou de la retenir, c'est-à-dire les forces de contrôle. L'orientation essentielle est à préciser dans le sens du recours à l'imaginaire, à l'idéationnel ou au besoin d'expression directe, pulsionnelle ou nuancée ainsi que dans l'utilisation éventuelle des indices de substitution ou de répression portant sur ces dimensions : la stimulation à l'échange émotionnel sera explicitée. Le mode, le niveau d'expression et l'intensité

de l'angoisse sont à mettre en valeur ainsi que les manières de la contrôler et de la surmonter. Enfin on prendra position sur le niveau de maturité affective et l'organisation défensive du sujet, ainsi que sur la force du Moi.

— *Facteurs relevant de la socialisation.* — Ces facteurs sont partiellement imbriqués dans les éléments intellectuels et affectifs et il peut paraître factice de chercher à les isoler. Leur mise en évidence est pourtant nécessaire : la manière d'aborder le test en est le point de départ ainsi que les modes d'appréhension dans leurs manifestations concrètes et réalistes — les D —, puis la répartition des F+ (dus à l'adaptation sociale plus qu'à la rigueur objective) et les déterminants doubles FC, FClob, FE où l'affect est contrôlé par la forme, témoignant donc d'un souci et d'une possibilité d'intégration, et enfin la fréquence des contenus admis par tout le monde, contenus A et Ad, et surtout des engrammes où le percept et le concept indiquent la participation à la pensée collective (nombre de banalités et leur place).

On pourra ainsi juger de l'adaptation sociale de l'individu, adaptation superficielle et stéréotypée ou adaptation réelle impliquant l'effort de relation et d'échange. Ces facteurs peuvent être accentués, survalorisés et utilisés en tant que mécanismes de défense contre l'angoisse comme ils peuvent être mis en œuvre secondairement pour répondre aux exigences du réel objectif et faciliter l'insertion affective. Ils servent souvent de substituts, de camouflage à l'expression émotionnelle, il faut donc se rendre compte si le « cliché » cache une réaction affective ou s'il correspond à la pauvreté du vécu personnel.

Le regroupement des différents facteurs du test dans ces trois domaines ne doit pas faire perdre de vue le déroulement des associations et, pour apprécier cette notion, il convient de reprendre les réponses planche par planche en évaluant leur niveau adaptatif, projectif, de noter surtout les dénivellements, les oscillations selon les

planches, l'abandon des efforts d'adaptation, l'émergence des fantasmes ou au contraire le surcroît d'adaptation sociale et l'effort de maîtrise intellectuelle.

Autres schémas interprétatifs

Ils sont basés sur les notions de contrôle et de maturité, les considérant comme faisant partie de la structure de la personnalité au même titre que le type de résonance intime.

D'autres encore prennent comme point de référence la force du Moi et analysent les données en rapport avec le Moi, qu'ils considèrent être « l'agent » ou « l'outil » de la personnalité. Pour Beck par exemple, l'activité du Moi serait essentiellement le F+% mais également la productivité, l'activité de combinaison Z, les G, la succession des modes d'appréhension, les banalités et la variété du contenu ; les K et les C sont pour Beck des émotions maniées par le Moi.

Il est très possible de prendre pour point de départ du travail interprétatif une dominante et d'organiser le reste en fonction de cette dominante ; ainsi, on pourra considérer la fluidité ou la rigidité des réactions ou la facilité à régresser et la lutte contre la régression comme autant de dimensions psychologiques pouvant constituer la base de l'interprétation.

Il est impossible d'épuiser ici les différentes possibilités d'interprétation des productions au test de Rorschach. Il faut rappeler que dans certains cas l'interprétation peut reposer sur la présence de signes pathologiques spécifiques qui, à eux seuls, sont diagnostiques d'une affection mentale ; il n'est pas dans notre objectif d'en proposer la discussion.

La communication des résultats

Il ne peut être question d'exposer ici les problèmes généraux posés par la communication des résultats d'un

examen de personnalité, problèmes qui mériteraient cependant une discussion approfondie.

En ce qui concerne le Rorschach, ses résultats sont à interpréter dans le cadre plus large de l'examen psychologique, et seul l'examinateur est qualifié pour dégager de son analyse les éléments qu'il estime pouvoir communiquer, à moins qu'il ne donne en termes psychologiques la description de la personnalité du sujet. Une observation de comportement doit compléter ces données et celles-ci seront explicitées en langage clair et en termes de psychologie accessibles aux utilisateurs à l'exclusion de tout terme en jargon. S'il faut éviter à tout prix les explications en termes techniques, il faut veiller encore plus à conserver une unité de niveau au rapport, ne pas sauter d'une terminologie psychanalytique à une autre phénoménologique et ne pas introduire les faits de l'anamnèse dans les interprétations des données du test.

Nous espérons avoir montré à quel point le travail sur les protocoles de Rorschach est riche, quoique complexe ; il est riche de par le matériel perceptif, projectif, relationnel qu'il offre et riche aussi par la succession des démarches intellectuelles auxquelles il oblige. L'élaboration, en effet, se fait au niveau de l'analyse puis de synthèses partielles pour aboutir à la synthèse finale : elle exige autant de rigueur intellectuelle que de souplesse mentale et constitue en cela un bel exemple de ce que doit être le travail psychologique.

Il appartient aux psychologues de faire mentir la boutade, maintenant célèbre, de Beck : « Aucun psychologue ne peut être plus que son type de résonance intime. »

ANNEXE

TABLEAU DES SYMBOLES ET FORMULES UTILISÉS

R	Nombre total des réponses.
T. lat.	Temps de latence ou de réaction : temps écoulé entre la présentation de la planche et la première réponse.
T. lat. moy....	Temps de latence ou de réaction moyen : temps de latence aux 10 planches divisé par 10 (ou 10 — le nombre de planches refusées).
T./pl.....	Temps par planche : temps de passation de chaque planche.
T.t.	Temps total : temps total de la passation de l'épreuve (enquête non comprise).
T./rep.	Temps par réponse : temps moyen par réponse/temps total des réponses.

Position de la planche, retournements, rotations

∧	Position droite.
∨	Position inversée (180°).
<	Position latérale gauche (90°).
>	Position latérale droite (90°).
G	Réponse globale.
G%	100 × ΣG/R.
DG.....	Réponse globale à partir d'un D, Dd ou Dbl. Ces réponses sont comptées comme G.
DdG.....	
DblG	

D	Réponse de grand détail : cf. liste des D.
D%	100 × ΣD/R.
DdD..... / DblD	Réponse de grand détail à partir d'un Dd ou Dbl. Ces réponses sont comptées comme D.
Dd	Réponse de petit détail.
Dd%	100 × ΣDd/R.
Dbl	Grand détail blanc.
Ddbl	Petit détail blanc.
Dbl%	100 (ΣDbl/R + ΣDdbl/R).
Do	Détail oligophrène ou inhibitoire.
Do%	100 × ΣDo/R.
Z	Coefficient d'organisation selon Beck.
T.A.	Type d'appréhension : formule exprimant le nombre relatif des différents modes d'appréhension (les éléments dépassant la norme sont soulignés, ceux qui sont inférieurs à la norme sont surlignés).
Succession	Ordre dans lequel se suivent les différents modes d'appréhension dans chaque planche.
F	Réponse déterminée uniquement par la forme de la tache.
F+	Bonne forme.
F—	Mauvaise forme.
F±	Forme indéterminée.
F+%	Pourcentage des bonnes formes par rapport au total des réponses forme : $F+\% = 100\,(F+ 0{,}5\ F\pm)/\Sigma F$
F%	Pourcentage des réponses forme par rapport au total des réponses : $F\% = \frac{100 \times \Sigma F}{R}$
K	Kinesthésie humaine.
kan.....	Kinesthésie animale.
kob	Kinesthésie d'objet.
kp	Kinesthésie humaine vue dans un Dd ou fragment de forme humaine vue en mouvement.
k	Kinesthésies mineures : Σkan + Σkob + Σkp.

C ..... Réponse couleur pure : valeur de 1,5 dans la ΣC.

CF ..... Réponse couleur forme : valeur de 1 dans la ΣC.

FC ..... Réponse forme couleur : valeur de 0,5 dans la ΣC.

′ ..... Le signe ′ accordé à C indique l'utilisation du noir, gris et blanc en tant que couleur de surface. Selon l'importance relative du C′ et de la F nous avons trois types de réponses : C′, C′F, FC′. Les C′, C′F, FC′ sont inclus à la ΣC. Leurs valeurs sont analogues à celles de C, CF et FC.

ΣC ..... Total des réponses couleur : 1,5 C + 1 CF + 0,5 FC.

Cn ..... Nomination couleur.

E ..... Réponse estompage pure. Valeur de 1,5 dans la ΣE.

EF ..... Réponse estompage forme. Valeur de 1 dans la ΣE.

FE ..... Réponse forme estompage. Valeur de 0,5 dans la ΣE.

ΣE ..... Total des réponses estompage : 1,5 E + 1 EF + 0,5 FE.

Clob ..... Réponse clair-obscur pure.

ClobF ..... Réponse clair-obscur forme.

FClob ..... Réponse forme clair-obscur.

Les réponses comportant des Clob ne rentrent dans aucune formule.

T.R.I. ..... Type de résonance intime : formule exprimant le rapport entre les kinesthésies humaines et les réponses couleur.

T.R.I. : x K/y ΣC.

Extratensif pur : o K pour y ΣC.

Extratensif mixte : x K < y ΣC.

Introversif pur : x K pour o ΣC.

Introversif mixte : x K > y ΣC.

Ambiéqual : x K = y ΣC.

Coarté : o K = o C.

F.c. ..... Formule exprimant le rapport entre les kinesthésies non humaines et les réponses estompage :

$$F.c. = (kan + kob + kp)/\Sigma E$$

RC% ..... Rapport du nombre des réponses données aux planches VIII, IX et X au nombre total des réponses :

$$RC\% = 100 \times \frac{\text{Nombre réponses VIII} + \text{IX} + \text{X}}{R}$$

A ..... Réponse animale.

Ad ..... Réponse détail animal.

A% ..... Pourcentage des réponses animales par rapport au nombre total des réponses :

$$A\% = 100 \times \frac{A + Ad}{R}$$

H ..... Réponse humaine.

Hd ..... Réponse détail humain.

H% ..... Pourcentage des réponses humaines par rapport au nombre total des réponses :

$$H\% = 100 \times \frac{H + Hd}{R}$$

Ban ..... Réponse banale.

Ban% ..... Pourcentage des réponses banales par rapport au nombre total des réponses :

$$Ban\% = 100 \times \frac{Ban}{R}$$

Orig. ..... Réponse originale.

BIBLIOGRAPHIE

ALCOCK (T.), *The Rorschach in practice*, London, Tavistock Publications, 1963.

AMES (L. B.), *Child Rorschach responses*, New York, Harper & Brothers, 1952.

ANDERSON (H.), ANDERSON (G.), *Techniques projectives*, Paris, Editions Universitaires, 1965.

ANZIEU (D.), *Les méthodes projectives*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.

— La régression dans la situation de tests projectifs, *Rev. Neuropsychiatr. inf. Hyg. ment.*, supplément annuel, 1967.

BECK (S.), *Le test de Rorschach*, 2 vol., Paris, Presses Universitaires de France, 1967.

BIZMANN (C.), Niveau structural et test de Rorschach, *Actes du Ier Congrès international d'Anthropologie différentielle*, fasc. V, Royaumont, 11-16 septembre 1950.

— *Le Rorschach chez l'enfant de 3 à 10 ans*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1961.

BINDER (H.), Die Helldunkeldeutungen im psychodiagnostischen Experiment von Rorschach, *Schweiz Archiv Neurol. Psychiatr.*, vol. 30, 1933.

BLAKE (R. R.) et RAMSEY (G. V.), *Perception. An approach to personality*, New York, The Ronald Press Company, 1951.

BOCHNER (R.), HALPERN (F.), *L'application clinique du test de Rorschach*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.

BOHM (E.), *Traité du psychodiagnostic de Rorschach*, 2 vol., Paris, Presses Universitaires de France, 1955.

CANIVET (N.), L'actuel et le potentiel étudiés par une double formule de R.I., *Rorschachiana*, V, 1956, 1-12.

DAUMEZON (G.), LANTERI-LAURA (G.), LEBEAU (G.-Ph.) et BRABANT (M.-L.), Le test de Rorschach et la conscience imageante, *Annales médico-psychologiques*, I, n° 5, mai 1961, p. 833-864.

DWORETZKI (G.), *Le test de Rorschach et l'évolution de la perception*, Genève, Librairie Naville, 1939.

FONDA (C. P.), The nature and meaning of the Rorschach white space response, *J. abnorm. soc. Psychol.*, 1951, 367-377.

FORD (M.), *The application of the Rorschach test*, Minneapolis, The University of Minnesota Press, 1946.

FRAMO (J. L.), *Structural aspects of perceptual development in normal adults : a tachistoscopic study with the Rorschach technique*, Unpublished doctor's dissertation, University of Texas, 1952.

KLOPFER (B.), *The Rorschach technique*, New York, World Book Company, 1946.

— and al., *Developments in the Rorschach technique*, 2 vol., New York, World Book Company, 1954.

KLOPFER (W. G.), *The psychological report. Use and communication of psychological findings*, New York, Londres, Grune & Stratton, 1960.

LAGACHE (D.), La rêverie imageante, conduite adaptative au test de Rorschach, *Bulletin du Groupement français du Rorschach*, 1957, n° 9, 3-11.

LOOSLI-USTERI (M.), *Manuel pratique du test de Rorschach*, Paris, Hermann, 1962.

MEILI-DWORETSKI (G.), Versuch einer Analyse der Bewegungsdeutungen im Rorschach test nach genetischen Gesichtspunkten, *Revue suisse de Psychologie*, 1952, XI, 265-282.

MINKOWSKA (F.), *Le Rorschach*, Paris, Desclée de Brouwer, 1956.

MONOD (M.), Le symbolisme des planches et leur succession dans l'interprétation du Rorschach, *Bull. Psychol.*, 1963, n° 17, 155-157.

MONS (W.), *Principles and practice of the Rorschach personality test*, London, Faber & Faber limited, 1950.

MUCCHIELLI (R.), *La dynamique du Rorschach*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

MURRAY (D. C.), *An investigation of the Rorschach white space response in an extratensive experience balance as a measure of outwardly directed opposition*, Unpublished Ph. D. dissertation, Northwestern University, 1954.

OBERHOLZER (E.), Rorschach's Experiment and the Alorese, *in* DU BOIS, *The People of Alor*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1944.

ORR (M.), Le test de Rorschach et l'image maternelle, *Bulletin du Groupement français du Rorschach*, 1958.

PHILLIPS (L.), SMITH (J. G.), *Rorschach Interpretation : advanced techniques*, New York, Grune & Stratton, 1953.

PIOTROWSKI (Z.), *Perceptanalysis*, New York, The Macmillan Company, 1957.

RAPAPORT (D.), *Diagnostic psychological testing*, vol. I, Chicago, The Year Book Publishers, 1950.

RICKERS-OUSIANKINA (M.), *Rorschach Psychology*, New York, John Wiley & Sons, 1960.

RORSCHACH (H.), *Psychodiagnostic*, Paris, Presses Universitaires de France, 1953.

SALOMON (F.), *Ich Diagnostik im Zulliger Test*, Berne, Verlag Hans Huber, 1962.

SCHACHTEL (E.), *Experimental foundations of Rorschach's test*, New York, Basic Books Publishers, 1966.

— On color and affect, *Psychiatry*, 1943, VI.

— Subjective definitions of the Rorschach test situation and their effect on test performance, *Psychiatry*, 1945, VIII, 418-419.

SCHACHTER (M.), COTTE (S.), *Etudes de Neuropsychopathologie infantile*, fasc. VII à XIII.

SCHAFER (R.), *Psychoanalytic interpretation in Rorschach testing*, New York, Grune & Stratton, 1954.

— *The clinical application of psychological tests*, New York, International Universities Press, 1958.

SHAPIRO (D.), Perceptual understanding of color response, *in* RICKERS-OVSIANKINA (M.), *Rorschach psychology*, New York, John Wiley & Sons, 1960.

— Color-response and perceptual passivity, *J. Proj. Tech.*, 1956, 20, 52-69.

SINGER (J.), The Experience type : some behavioral correlates and theoretical implications, *in* RICKERS-OVSIANKINA (M.), *Rorschach psychology*, New York, John Wiley & Sons, 1960.

SOROUL (I.), Interprétations du « clair-obscur » dans le test de Rorschach : leur signification d'après Binder, *Bulletin du Groupement français du Rorschach*, 1954, n° 5-6, 16-38.

VIOLET-CONIL et CANIVET (N.), Le test de Rorschach et le diagnostic de l'angoisse, *Rorschachiana*, Berne, 1952, I, cah. 2.

WERNER (H.), *Comparative psychology of mental development*, Chicago, Follet Publishing Company, 1948.

WILLIAMS (H. L.), LAWRENCE (J. F.), Further investigation of Rorschach determinants subjected to factor analyses, *J. consult. Psychol.*, 1953, 261-264.

WITKIN (H. A.) et coll., *Personality through perception. An experimental and clinical study*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1954.

WITTENBORN (J. R.), Level of mental health as a factor in the implications of Rorschach score, *J. consult., Psychol.*, 1950, 469-472.

Publications spécialisées

Bulletin de la Société française du Rorschach et des Méthodes projectives, 41, rue Gay-Lussac, Paris (5e).

Cahiers du Groupe F. Minkowska.

Journal of Projectives Techniques and Personality Assessment.

The British Journal of Projective Psychology and Personality Study.